LA VENGEANCE DE L'INVISIBLE

ROMAN POLICIER

3F.50

Les Publications Georges Ventillard

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

La mort vient à six heures
Le bacille BX 766
La Treizième main
La maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac

Il paraît un volume le 5 de chaque mois.

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 francs en timbres aux "Publications Georges Ventillard" 142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by. Les Publications Georges Ventillard.

1936

H62

La Vengeance de l'Invisible

EDWARD BROOKER

LA VENGEANCE DE L'INVISIBLE

EDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

I

LA FEMME QUI NE DIT PAS SON NOM

Deux coups de sifflet stridents retentirent et l'agent chargé de veiller à la circulation des voitures, au coin de l'avenue de l'Opéra et du boulevard des Capucines, leva son bâton blanc. Rapidement, il s'approcha d'une longue voiture, élégamment carrossée, qui venait de stopper sur son injonction.

Il était un peu plus de six heures de l'après-midi, autant dire que c'était l'heure où la circulation était la plus active. Les voitures des autres files s'étaient également arrêtées, car leurs conducteurs ignoraient à qui s'adressaient exactement les coups de sifflet, de sorte qu'il se produisit instantanément un encombrement terrible, suivi d'un embouteillement ponctué de coups de cornes et de claxons se répondant à qui mieux mieux.

Sans s'émouvoir de cette cacophonie, l'agent 43.716 fonça sur la grande limousine bleu pastel. Il avait de longues années de service et passait

pour un virtuose dans l'art de réglementer la circulation dans le centre de Paris. Il salua correctement les occupants, un homme et une femme. L'homme était en smoking, la femme en toilette de soirée. Tous deux regardèrent avec surprise le gardien de l'ordre. L'agent eut l'impression que la femme paraissait effrayée de le voir.

— N'avez-vous pas vu le signal? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait à rendre bourrue.

— Je vous prie de m'excuser, répondit le conducteur avec un accent nettement étranger, mais, c'est la vérité, je ne l'ai pas vu.

— Tiens, tiens !... Voulez-vous me montrer vos papiers... la carte grise?... Mais faites vite, je vous prie...

En disant ces mots, il fit un pas en arrière, donna un coup de sifflet, et, d'un geste impérieux, permit à la longue file des voitures impatientes de se remettre en marche. Seule la limousine bleue resta bloquée contre le trottoir. L'homme en smoking descendit, ainsi que son élégante compagne. Il chercha fébrilement dans toutes ses poches, sans parvenir à retrouver le moindre papier. Au même instant, on entendit le bruit d'une explosion. L'agent, instinctivement, tourna la tête : c'était le moteur d'un autobus qui se livrait à cette bruyante manifestation. Rassuré, l'agent se retourna vers les délinquants et s'aperçut que, si la limousine

était toujours au même endroit, ses occupants, par contre, s'éloignaient à grands pas.

Cette conduite surprenante ne laissa pas d'inquiéter le représentant de l'autorité, dont les soupçons furent mis en éveil. Il est rare que, pour échapper à une légère contravention, on abandonne une voiture valant au bas mot une cinquantaine de mille francs... Il y avait du louche là-dessous, et l'agent 43.716 se mit aussitôt à donner la chasse au couple. Celui-ci allait disparaître, et l'agent, peu habitué à la course, désespérait déjà de leur mettre la main au collet. Mais il avait eu la chance que son collègue, placé de l'autre côté de la place de l'Opéra, eût assisté à l'incident... Ce fut lui qui arrêta les fuyards...

Quelques minutes plus tard, l'agent ayant pris place sur le siège, obligeait le conducteur récalcitrant à se diriger vers le commissariat... Force restait à la loi. L'agent 43.716 n'en demandait pas plus.

— Vous n'avez pas de papiers... pas de permis... et, par-dessus le marché, vous avez tenté de fuir... dit-il au couple suspect... C'est parfait... Eh bien! nous allons voir pourquoi vous étiez si pressés de filer...

Le commissariat était à deux pas. L'homme et la femme y pénétrèrent sous bonne garde, tandis que la voiture était parquée à quelques mètres du poste de police.

L'agent fit son rapport et repartit en hâte.

— En voilà deux dont le compte est bon ! songeait-il tout en levant et abaissant son bâton blanc. Hé! hé! rien ne prouve qu'il n'y aura pas une gratification supplémentaire à la clé... Les deux particuliers doivent avoir quelque chose de pas ordinaire sur la conscience...

Le commissaire de police, M. Garnier, était absent. Ce fut l'inspecteur Patin qui commença l'interrogatoire, en attendant son arrivée. Il s'adressa d'abord, en galant homme, à la jeune femme, qui semblait le regarder avec la plus grande indifférence. Elle n'était pas jolie, à proprement parler, mais son visage forçait l'intérêt, même celui de l'inspecteur Patin. Mais l'inspecteur était fonctionnaire avant d'être homme et ne voyait, ou plutôt ne voulait voir en elle qu'une criminelle, une délinquante à tout le moins.

— Votre nom?

La jeune femme baissa la tête sans répondre.

— Je vous demande comment vous vous nommez. Veuillez me répondre.

Elle releva la tête, regarda l'inspecteur, qui crut lire une supplication dans ses yeux limpides...

— Je regrette de ne pouvoir vous répondre...

— Que signifie ce refus?

Pas de réponse.

L'inspecteur Patin commençait à perdre patience.

— Ecoutez-moi, Madame, fit-il d'une voix nerveuse, il faut que vous me répondiez, c'est absolument nécessaire... Ne comprenez-vous donc pas que votre silence aggrave singulièrement votre cas? Vous avez tout intérêt à parler... Allons, décidez-vous... De nouveau, je vous prie de me donner votre nom...

— Je n'en sais rien!

Abasourdi, l'inspecteur Patin laissa tomber son porte-plume et regarda la jeune femme.

— Que me racontez-vous là ? Vous ignorez votre nom! Auriez-vous l'intention de vous moquer de moi, par hasard? Vous raconterez cela à d'autres, n'est-ce pas?

Mais ce fut en vain. La femme se cantonna dans son mutisme. Furieux, l'inspecteur se tourna vers l'homme :

— Et vous, savez-vous comment vous vous appelez?

— Sparks... Ove Sparks...

— Etranger?

— Oui, monsieur!

— Quelle nationalité?

— Norvégien?

— Lieu et date de naissance?

— Oslo, le 12 juillet 1904...

— Bien... Profession?...

— Commerçant.

— Où habitez-vous?

— A Paris, 23, rue Pierre-Demours.

— Depuis quand?

— Depuis environ cinq ans.

— Connaissez-vous cette dame?

— Non!

— Quoi? Vous ne la connaissez pas? Elle était bien avec vous, dans votre voiture?

— Je ne le nie pas. Mais je viens de faire sa connaissance, tout à fait par hasard... et c'est sur sa demande que j'ai consenti à la prendre avec moi... pour lui faire plaisir...

— Hum! tout cela me paraît invraisemblable... Enfin, nous verrons... Arrivons maintenant au point principal... L'auto BX-22133 est bien votre propriété?

— Parfaitement.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas votre permis de conduire?

— Je l'ai, mais je dois l'avoir égaré.

— Nous allons vérifier vos déclarations... Passons... Quel genre de commerce faites-vous?

— Celui des fromages...

— Vous dites?...

— J'exporte des fromages français et j'importe en France des fromages étrangers...

— Ah! Comment s'appelle votre firme?

— Sparks and Co... 223, avenue des Ternes.

— Bien.

L'inspecteur nota soigneusement les réponses de l'étranger et se leva après avoir appuyé sur un bouton. Deux agents parurent sur le seuil...

— Je suis au regret, Monsieur, mais je suis obligé de vous faire fouiller. Veuillez vous prêter de bonne grâce à cette formalité. Pendant ce temps, Madame attendra dans la pièce à côté...

Sparks, qui s'était montré jusqu'alors indifférent, presque détaché, changea d'attitude sur-le-champ; il bondit, et son visage s'empourpra de fureur.

— Je n'admettrai jamais, protesta-t-il, je n'admettrai pas... Je suis citoyen norvégien et je ne tolérerai pas qu'on me traite de cette façon...

Sur un signe de l'inspecteur, on emmena la jeune femme...

L'inspecteur s'adressa de nouveau à M. Sparks:

— Je vous conseille de ne pas opposer de résistance, dit-il d'un ton menaçant. Vous allez vous conformer à mes ordres... un point, c'est tout...

— Jamais de la vie! hurla le Norvégien. Vous abusez, mais je ne me laisserai pas faire!...

Mais la protestation du prisonnier ne produisit aucun effet. Les deux agents s'approchèrent et se mirent en devoir de le fouiller... Le Norvégien bondit en arrière, empoigna une chaise et fit mine d'assommer ses assaillants. Sans perdre un brin de son calme, l'inspecteur appela du renfort, quatre autres agents firent irruption dans le bureau et se jetèrent sur l'énergumène, qui résista désespérément. Mais la lutte était par

trop inégale, et l'homme succomba sous le nombre, au bout de quelques secondes... On le déshabilla des pieds à la tête et on le fouilla consciencieusement. Au grand désappointement de Patin, il fut impossible de trouver quoi que ce fût de suspect. Le portefeuille de M. Sparks ne contenait rien d'intéressant : quelques billets de cent francs, une note de restaurant, rien de plus. Il n'avait sur lui qu'une montre et une chaîne de poche, un petit canif et un trousseau de clés. Mais, en regardant de plus près, l'inspecteur Patin finit par découvrir un papier, dissimulé dans la doublure du smoking, sur lequel étaient griffonnés les mots suivants :

Au troisième signal, garage N° 2, tu trouveras, à l'Est, les trois pièces de bois.

Patin était un homme d'intelligence moyenne, et la solution des devinettes n'était pas son fort. Il eut beau lire et relire la phrase énigmatique, il n'y comprit rien. Signal? quel signal? Et le garage? d'autos, évidemment. Mais il y en a tant dans Paris! A l'est? Indication bien vague! Etait-ce à l'est de Paris, de la France ou de l'Europe? Il donna vite sa langue aux chats. Il prit la mine guindée d'un fonctionnaire en service, congédia d'un geste impérieux les agents et fit signe à Sparks qu'il l'autorisait à se rhabiller.

— Asseyez-vous là! commanda-t-il. Et main-

tenant, à nous deux! Quelle est la signification de ce document?

Sparks avait d'abord paru terrifié, mais ses traits se rassérénèrent peu à peu, en voyant que son secret n'était pas dévoilé, et c'est avec un sourire ironique et un insolent haussement d'épaules qu'il répondit :

— Je n'en ai pas la moindre idée, Monsieur l'Inspecteur!

— Ah! vraiment! On découvre à l'intérieur de la doublure de votre vêtement le papier que voici, et vous ignorez ce qui y est écrit? Soit. Vous ne savez sans doute pas non plus comment il s'y trouve, n'est-ce pas?

— C'est cela même, Monsieur l'Inspecteur ! J'en suis plutôt surpris.

Patin frappa du poing sur sa table :

— Ne mentez donc pas aussi effrontément! Me prenez-vous pour un idiot? Mais soyez sans crainte, je vous démontrerai le contraire. Pour commencer, je vais vous garder ici jusqu'à ce que vous sachiez...

— Mais, répliqua le Norvégien, je n'ai absolument rien fait, que je sache... Et la dame...

— Quoi, la dame?

— Elle non plus n'a rien à se reprocher, et dans ce cas...

— Qu'en savez-vous? Vous avez déclaré, tout à l'heure, que vous ne la connaissiez pas!

— Effectivement, mais...

— Il n'y a pas de mais... Vous resterez ici, et cette dame aussi, et, pour vous empêcher de vous concerter, on va vous enfermer séparément...

Sparks renouvela ses protestations, qui laissèrent l'inspecteur absolument insensible. Deux agents, taillés en hercules, l'emmenèrent au violon, et l'étrangère fut introduite devant l'inspecteur, qui avait en tête une idée qu'il n'hésita pas à qualifier de lumineuse. Il alluma négligemment une cigarette, dont il souffla quelques bouffées au visage de sa nouvelle victime. Puis, sur un ton détaché, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Sparks vient de tout avouer...

Au lieu de bondir et de manifester de la frayeur, comme s'y attendait Patin, l'inconnue resta tranquillement assise et ne daigna même pas l'honorer d'un regard.

— M'entendez-vous, oui ou non? reprit Patin d'un ton vexé. Je vous dis que votre complice a fait des aveux. Comprenez-vous ce que cela veut dire?

La femme leva ses yeux, qui rencontrèrent ceux de Patin. Cette fois, ils n'exprimaient ni crainte ni inquiétude :

— Qu'a-t-il donc avoué? demanda-t-elle tranquillement.

— Il m'a avoué qu'il... appartenait à une bande... à la même bande que vous. Dans ces conditions...

Il ne put achever sa phrase. L'inconnue venait de partir d'un éclat de rire qui acheva de dérouter le brave inspecteur :

— Ne faites donc pas l'enfant, Monsieur l'Inspecteur! Vous-même ne croyez pas un mot de ce que vous dites... Ce n'est pas de cette façon maladroite que vous arriverez à vos fins avec moi!...

L'inspecteur s'emporta :

— Dites donc, vous! Vous vous permettez... Savez-vous que vous êtes en présence d'un fonctionnaire?...

— Je le sais parfaitement, mais vous n'avez pas le droit de me prendre pour plus bête que je ne le suis, et de me le dire si... ouvertement. Mais puis-je me permettre une question, à mon tour?

— Je vous écoute...

— Que gagnez-vous par mois?

— Vous exagérez, Madame ! En quoi cela peut-il vous intéresser?...

— Oh! ce n'était que par curiosité! Nous autres, femmes, nous sommes d'un naturel assez curieux.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir vous fournir de renseignements à ce sujet.

— Tant pis!... Eh bien! je vais le deviner... Tenez, à mon avis, vous devez vous faire dans les deux mille francs par mois, à peu près...

Patin commençait à donner des signes d'énervement :

— Et puis après? Quel rapport avec...

— Pour le moment, aucun, et pourtant... Ecoutez-moi, Monsieur l'Inspecteur... Vous avez certainement besoin d'argent... Tout le monde en a besoin... marié ou non... Tenez, je vous fais une proposition. Permettez-moi de donner un coup de téléphone... Il y a vingt mille francs pour vous!...

— C'est trop fort! rugit Patin... Si vous vous imaginez que je suis à vendre, vous vous trompez, la belle! Et pour la peine, je vous fais mettre en cellule, sur-le-champ, si vous n'avouez pas.

— Quoi donc?

— Le rôle que vous jouez dans cette affaire...

— Comme vous voudrez, Inspecteur. Vous savez, pour le petit service que je vous demandais, vingt mille francs, ce n'était pas mal payé... Allons, je vois que vous n'avez pas besoin d'argent!

— Allez-vous vous taire? rugit Patin, sinon... Quoi, qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il impatiemment à un agent qui ouvrait la porte.

— Pardon! Excuse, Monsieur l'Inspecteur. On vient d'amener ici deux ivrognes qui criaient et faisaient du scandale sur la voie publique...

— Qu'ils attendent... je n'ai pas le temps à présent...

L'agent fit demi-tour et Patin reprit :

— Pour la dernière fois, voulez-vous parler ou non?

— Soit, je vais tout vous dire. Mais cependant, à une condition : je ne parlerai qu'en présence de M. Sparks. Je ne dirai rien s'il n'est pas là...

— Je n'aime pas beaucoup qu'on me pose des conditions, mais enfin, pour cette fois, j'y consens. Du moment que vous devenez raisonnable, je ne vois pas d'inconvénient à vous donner satisfaction...

Quelques instants plus tard, on ramenait le Norvégien, que l'Inspecteur pria courtoisement de prendre place.

— Alors? dit Patin à l'étrangère.

— Monsieur l'Inspecteur prétend que vous lui avez avoué que...

— Moi? Je n'ai rien avoué du tout...

— Et le papier? fit Patin triomphant.

— Le papier est en votre possession? s'exclama l'inconnue subitement au comble de l'excitation... Vous allez me le rendre tout de suite, entendez-vous?...

— Il n'en est pas question! répondit Patin en l'agitant ironiquement au bout de sa main. Il restera ici! C'est un document d'une importance capi...

Il ne put achever. Dans un vacarme épouvantable, la porte fut ouverte brutalement, et un homme tenta de pénétrer dans le bureau malgré

les efforts d'un agent suspendu à ses basques.

— Tonnerre! jura Patin, qu'y a-t-il encore?

— Excusez, Chef! fit l'ivrogne qui titubait... Moi... je... je m'appelle Lecoq, le... fa... fameux Lecoq... On m'a... enfer... on m'a coffré... moi et mon copain Poule...

A ce moment, un homme aussi saoûl que le premier fit son apparition, et tous deux commencèrent un chahut comme jamais Patin n'en avait encore entendu...

L'inspecteur ne savait plus à quel saint se vouer. Il tentait en vain de se faire entendre, il n'arrivait pas à placer un mot...

— Dehors! Agents, f...z-moi ça à la porte!... A-t-on jamais vu!...

Trois agents se précipitèrent sur les disciples de Bacchus, mais les lâchèrent soudain comme s'ils eussent été piqués par un cobra. Patin, rempli de fureur impuissante, leva les bras en l'air, car deux revolvers menaçants tenaient les agents et lui-même en respect... Dès lors, les événements se précipitèrent : Sparks, la femme inconnue et les deux pseudo-ivrognes s'élancèrent vers la porte, et quand l'inspecteur et ses hommes, revenus de leur surprise, se précipitèrent pour les rattraper, ils entendirent le claquement sec d'un coup de feu...

Ils atteignirent le trottoir pour voir démarrer l'auto bleue, tandis que l'agent de planton, étendu sur le macadam, perdait son sang à flots...

II

UN REPORTER LOQUACE

Quand le commissaire Garnier arriva, l'inspecteur Patin lui fit son rapport. Le commissaire était un magistrat distingué qui, tout jeune encore, avait un brillant avenir devant lui. Il saisit immédiatement la portée de l'événement et comprit que ses subordonnés venaient de laisser échapper un gibier d'importance. Aussi Patin reçut-il autre chose que des compliments, et le commissaire ne lui cacha pas son mécontentement. En vain le malheureux tenta-t-il de se disculper et de présenter les choses sous un jour un peu moins défavorable pour lui; en vain tenta-t-il de décliner une responsabilité qui, après tout, ne lui incombait pas. Devait-il risquer la mort pour retenir les gangsters dont il avait été le jouet?

— Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Monsieur le Commissaire, il m'était impossible, avec la meilleure volonté du monde, de supposer que les deux ivrognes étaient des complices...

— Vous auriez dû le supposer et prendre les mesures nécessaires! tonna Garnier. Et si jamais la presse apprend quoi que ce soit, malheur à vous! Continuez votre rapport... Je n'ai pas de temps à perdre. L'agent est-il sérieusement blessé?

— Non, Monsieur le Commissaire. Une simple blessure en séton. Après avoir été pansé, il a pu regagner son domicile. Par conséquent...

— Ça va. Vous avez le numéro de la voiture, j'espère?

— Oui, Monsieur le Commissaire. J'ai fait le nécessaire à ce sujet. J'attends des renseignements complémentaires d'une minute à l'autre. J'ai, également, fait enquêter sur ce Sparks. Vous voyez donc, Monsieur le Commissaire...

— Je vois... je ne vois rien du tout ! hurla Garnier, ou plutôt je vois que nous pataugeons. Nous ignorons qui est la femme. Quant à l'homme, vous êtes naïf si vous croyez qu'il vous a donné son vrai nom et qu'il est commerçant. Je puis vous dire, dès maintenant, que son adresse est fausse...

— C'est possible, Monsieur le Commissaire. Mais vous oubliez que nous avons quelque chose de sérieux entre les mains, car, dans l'affolement général, les bandits ont oublié d'emporter le fameux papier. (Et, furieux, Patin jeta sur la table de son chef l'incompréhensible document.)

Peut-être allons-nous y trouver la clé de ce mystère...

— Vous en avez de bonnes! Qui prouve même qu'il y ait lieu de prendre la chose au sérieux?

— Si je puis me permettre d'exprimer ma modeste opinion, je pense que...

— Ce que vous pensez, c'est zéro pour moi... Je vous répète que si la presse arrive à savoir quoi que ce soit, je vous fais révoquer...

— Il n'y a aucun danger de ce côté-là, Monsieur le Commissaire. J'ai recommandé à tout le monde d'avoir un bœuf sur la langue... et, en ce qui concerne le blessé, je vais faire en sorte qu'il se taise... Vous pouvez être tout à fait tranquille, Monsieur le Commissaire...

— Bien, bien! nous verrons! Tenez-moi au courant dès qu'il y aura du nouveau...

Et Garnier congédia l'inspecteur d'un geste impérieux... Patin rentra dans son bureau, à la fois penaud et rêveur. Sa pensée ne parvenait point à se détacher de la femme étrange. Une question angoissante se posa soudain à son esprit : Quelle était la couleur de ses cheveux? Etait-elle blonde, châtain ou brune? Il ne parvenait plus à s'en souvenir. Un criminaliste incapable d'observation! Voilà ce qu'il était. Décidément, c'était une fâcheuse aventure où risquaient de sombrer toutes les chances d'avancement du pauvre inspecteur! Avec cela, son chef était d'une humeur de dogue, à juste titre, il fallait

bien le reconnaître. Mais qu'y pouvait-il? Ces bandits avaient fait preuve d'une audace peu commune! Et tout de même...

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée d'un agent qu'il avait envoyé aux nouvelles...

Le résultat était plutôt décevant. Au 23 de la rue Pierre-Demours, on ne connaissait personne sous le nom de Sparks. Quant au commerce de fromages, il était purement imaginaire. Et pour l'automobile, son numéro était exact, mais c'était celui d'une voiture volée récemment. En somme, rien qui pût mettre sur une piste quelconque. Patin n'avait pas de chance. Il soupira tristement et vint rendre compte, tête basse, de ces nouvelles négatives, au commissaire. Il s'attendait à une nouvelle algarade, et ce fut avec la plus grande surprise qu'il vit son chef l'écouter sans mot dire et sans même manifester la moindre mauvaise humeur. Garnier se contenta de hocher la tête :

— Il n'y a rien à faire, malheureusement, dit-il. Les bandits ont réussi à filer, et mon seul désir, à présent, c'est que personne n'ait vent de cette histoire! Que ceci vous serve de leçon pour l'avenir, mon cher Patin! Cette fois, vous passez au travers, mais la prochaine fois je serai certainement obligé de prendre une sanction...

L'inspecteur Patin respira. Enfin, le patron devenait raisonnable et consentait à ne pas lui

faire subir les conséquences d'une situation où il n'avait pas tant de reproches à s'adresser. D'ailleurs, à l'avenir, il se montrerait prudent...

Au moment précis où il allait se retirer, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme qu'il ne connaissait pas, mais dont l'aspect était si comique que les deux policiers durent faire des efforts pour conserver leur sérieux. Le nouvel arrivant avait un crâne d'une forme identique à celle d'un œuf d'autruche. Il portait en avant un ventre rebondi; ses jambes étaient arquées comme celles d'un cavalier et son nez était invraisemblablement retroussé. Une paire de lunettes complétait sa physionomie hilare, et son triple menton soigneusement rasé lui donnait l'aspect d'un moine défroqué en rupture de monastère.

— Que désirez-vous? lui demanda Patin d'un ton rogue. D'abord, qui vous a permis de vous introduire sans vous faire annoncer?

— Excusez-moi, messieurs, de vous déranger; je désirais... Ah ! mon père était un homme vraiment fort intelligent. N'étant pas beau de sa personne, et prévoyant, pour sa progéniture, la même disgrâce, il a cherché un nom...

Garnier restait bouche bée de surprise :

— Que diable vient faire ici votre père? Que désirez-vous ? Faites-moi plutôt le plaisir de prendre la porte...

— Oh! ne vous fâchez pas, Monsieur le Com-

missaire!... Et pour en revenir à mon père... il m'a donné le patronyme de Jolinon... Un nom merveilleux, n'est-ce pas? qui ne me va guère, car, réellement, je ne suis pas beau... Encore, dans ma jeunesse, j'avais une chevelure passable, mais... voyez-vous, Messieurs, les cheveux... on a beau en prendre soin, quand ils doivent tomber, il n'y a rien à faire...

— Seigneur! s'écria le commissaire, voilà bien une autre histoire! Laissez-nous en paix avec vos cheveux, et filez, sinon je vous fais coffrer...

— Oh! non, Monsieur le Commissaire, je suis un bon bourgeois inoffensif! Mais pour en revenir à mes cheveux, j'ai bien tout essayé pour pouvoir les conserver... Vous n'êtes pas obligé de me croire... Ma calvitie m'a coûté un argent fou, et, si j'avais su, je me serais bien gardé de dépenser cet argent. Donc, vous voyez...

Patin saisit le fantoche par le bras :

— Vous allez f... le camp! Vos histoires de cheveux ne nous intéressent pas, et les moyens de les conserver non plus...

— Mais qui parle de cela? Vous avez de la chance de n'en avoir pas perdu un seul, et c'est rare aujourd'hui, c'est moi qui vous le dis. Mais un médecin m'a prétendu...

Garnier sonna. L'agent de planton entra aussitôt.

— Flanquez-moi ce toqué dans la rue! ordonna-t-il.

— Attendez, attendez! Je proteste! Je désire parler à M. le Commissaire Garnier!

— C'est moi! Que désirez-vous? Expliquez-vous!

— Voilà, Monsieur le Commissaire. Laissez-moi au moins le temps de vous dire... Je suis membre d'une corporation honorable entre toutes : je suis... journaliste. Permettez-moi de me présenter : Hippolyte Jolinon, tel est mon nom.

— Charmé, Monsieur Jolinon! ironisa Garnier. Et que me vaut l'honneur?...

— Je vais vous le dire, Monsieur le Commissaire. Voyez-vous, je ne suis qu'un infime rouage dans une magnifique machine de précision qui, sans moi, s'arrêterait net. Certes, je suis laid et petit, mais mon esprit est vaste, et grâce à cet esprit...

— Au nom du ciel, parlez moins!... Je vous conjure d'abréger... Que désirez-vous, Monsieur Jolinon?

— Je vais satisfaire votre curiosité. C'est mon esprit, mon intelligence qui me fournissent mon pain quotidien. Vous connaissez évidemment mon journal, qui tire à trois millions d'exemplaires... c'est quelque chose, n'est-ce pas? Ah! les concurrents en crèvent de jalousie, c'est moi qui vous le dis...

— De quel journal s'agit-il? demanda Garnier subitement inquiet. Serait-ce *Paris-Minuit?*

— Vous avez deviné, Monsieur le Commis-

saire. Il n'y a que mon journal qui ait un pareil tirage. Et c'est un honneur que d'être le premier reporter de la rubrique criminelle d'une telle feuille...

— Et c'est vous qui remplissez ces fonctions, par hasard?

— Une fois de plus, vous avez deviné, Monsieur le Commissaire, c'est moi-même...

Garnier pâlit et Patin fit signe à l'agent de se retirer. Lui-même était sur le point d'en faire autant, mais Garnier le retint.

— Eh bien, Monsieur Jolinon, veuillez vous asseoir... Un cigare?...

— Ah! Monsieur le Commissaire, je vous remercie... Le cigare... l'arome du cigare, voyez-vous...

— Arrivons au fait, Monsieur Jolinon, sans nous égarer... Vous vouliez me parler. Je vous écoute...

— Eh bien, j'y arrive, fit le reporter en allumant son cigare lentement et selon toutes les règles de l'art. M. Dillet, notre rédacteur en chef, a coutume de dire que je suis un chien de chasse, un limier... Peut-être est-ce à cause de mon nez... Toujours est-il que c'est grâce à mon nez et à son flair que je suis devenu reporter en chef... C'est une carrière très fatigante, je vous prie de le croire...

— Je m'en doute, Monsieur... Mais quel rapport... ?

— Le rapport? Mais le voici, Monsieur le Commissaire. Mon flair m'a fait savoir qu'il s'est produit, très, très récemment, dans votre commissariat, un événement qui pourrait m'intéresser au plus haut point, et quand je dis moi, c'est plutôt le public, nos lecteurs...

Garnier sentit le cœur lui manquer. Patin allongeait la mine...

— Et alors, Monsieur le Commissaire, je comptais vous demander les détails...

— Quels détails?

L'homme à face de clown tira longuement sur son havane :

— Mais ceux qui concernent l'événement en question. Si je suis bien informé, Monsieur le Commissaire, ce soir, vers six heures, un de vos agents a arrêté et conduit ici un homme et une femme...

— Heu! c'est possible. Cela arrive à chaque instant. Ah! je vois ce que vous voulez dire... mais j'étais absent. C'est l'inspecteur principal Patin qui s'est occupé de cette affaire. D'ailleurs, c'était un petit incident sans importance, n'est-il pas vrai, Patin?

— Certainement, Monsieur le Commissaire, répondit Patin qui avait surpris les clignements d'yeux de son chef, certainement! Je les ai laissé partir, car il n'y avait rien contre eux... rien d'important...

— Oui, je comprends, fit M. Jolinon en se

levant... Voyez, Monsieur le Commissaire, comme c'est bizarre... et c'est toujours la même histoire... Les gens refusent toujours de parler... Ils inventent toujours des histoires qui ne tiennent pas debout, et puis, après cela, ils s'étonnent des conséquences de... leur manque de franchise. La presse est faite, bien entendu, pour publier les nouvelles, mais, dans certains cas, elle sait aussi se taire... elle sait être muette comme la tombe... Enfin, Messieurs, admettons que je me sois trompé... Excusez-moi, je vous en prie. Bonsoir, Messieurs!

— Un instant, Monsieur Jolinon... Je ne saisis pas très bien ce que vous voulez dire ou... sous-entendre. De qui parlez-vous? Et à propos de quoi la presse devrait-elle se taire?

— Oh! à propos de rien! de rien d'important, du moins! Vous savez, je dis tant de choses... il ne faut pas prêter à mon bavardage plus d'attention qu'il n'en mérite... Pourtant, j'avais oublié, Monsieur le Commissaire, si vous voyez demain l'agent qui a été blessé, veuillez bien lui transmettre mes vœux de prompte guérison. Il ne me connaît pas, mais cela peut tout de même lui faire plaisir...

III

LE CRIME DE LA RUE DE LA PAIX

M. Henri Vilard était un joaillier connu autant qu'estimé. Il possédait trois magasins dans la rue de la Paix, et ses affaires étaient prospères. Ses trois maisons étaient aménagées avec le luxe qui se doit dans une rue aussi mondialement célèbre. La clientèle la plus huppée fréquentait le magasin de joaillerie, situé au numéro 44, dont les vitrines fameuses exposaient à l'admiration des connaisseurs une collection incomparable de colliers, de bagues, de bracelets scintillants, ainsi que des étuis à cigarettes d'or finement guillochés, des trousses laquées, et ces mille objets dont le moindre coûte une fortune. A l'entresol, il avait installé ses bureaux d'achat, que connaissaient bien plus d'un prince ou même plus d'un financier momentanément gênés. M. Vilard était riche d'une fortune honnêtement gagnée, et, chose assez rare dans sa corporation, il ne

cherchait jamais à profiter des revers de fortune de ses clients. Il se disait que des gens, aujourd'hui dans une situation difficile, pouvaient retrouver demain leur splendeur perdue, et que, dans ce cas, ils sauraient lui témoigner leur gratitude par de nouveaux achats. Et M. Vilard s'était, jusqu'à présent, trouvé fort bien de cette générosité, qui était aussi de l'habileté.

M. Vilard tirait un orgueil assez légitime de la réputation dont il jouissait aussi bien parmi ses confrères que parmi sa clientèle, et pour rien au monde il ne se serait laissé entraîner dans une tractation suspecte ou même simplement douteuse. Il était encore très jeune, puisqu'il n'avait que trente-cinq ans, et devant lui s'ouvrait un avenir magnifique.

Il avait assuré l'organisation de ses trois magasins de la manière suivante : dans la boutique la plus importante, celle dont il vient d'être question plus haut, Vilard vendait exclusivement des bijoux et des montres de prix. Il la dirigeait personnellement, aidé d'un jeune vendeur, nommé Couté. Dans l'arrière-boutique, était installé un ouvrier horloger du nom de Diéval.

Sa deuxième maison, située sur l'autre trottoir, presque au coin de la rue Daunou, était sous la direction de sa femme, Amélie, et ne vendait que des bijoux merveilleux, mais... faux... car Vilard avait compris que la rue de la

Paix devait, elle aussi, évoluer et se démocratiser.

Dans la troisième boutique, il vendait des petits rien, horriblement chers, qui constituent habituellement les cadeaux d'anniversaire et de mariage. Le service y était assuré par deux employés en qui Vilard avait une confiance absolue.

Un jour de novembre, Vilard était allé déjeuner, contre son habitude, dans un restaurant de l'avenue de l'Opéra, laissant son magasin du 44 à la garde de Couté et de Diéval; ce dernier profita de l'absence de son patron pour quitter un instant son camarade, sous le prétexte d'aller rapidement se rafraîchir au petit bar de la rue Daunou. Il commettait ainsi une faute grave, car Vilard avait absolument interdit qu'un employé se trouvât jamais seul dans son magasin; mais le brave horloger ne pensait pas à mal en s'absentant pour quelques instants.

Il recommanda d'ailleurs à Couté la plus grande prudence... A peine Diéval avait-il disparu au coin de la rue qu'un client pénétra dans la boutique. C'était un monsieur d'un certain âge, très élégant, à la mise sobre et soignée, qui déclara vouloir acheter une montre.

— Je désire un joli bracelet, en or, d'un prix abordable...

— Certainement, Monsieur... et dans quels prix?

— Mon Dieu! entre deux et trois mille... mais pas au delà!

Couté lui présenta quelques plateaux, en tout une cinquantaine de modèles, classiques ou modernes, mais l'étranger ne parut en trouver aucun à son goût.

— Je ne vois rien, dit-il, qui me plaise... Tout cela s'est déjà trop vu, ou alors est trop original... Je regrette... Mais pourtant, il me semble avoir remarqué, dans votre vitrine, un modèle sortant de l'ordinaire... Tenez, là, à gauche... Montrez-moi donc tout le plateau... cela ira plus vite... car je suis un peu pressé... On m'attend pour déjeuner...

Couté, qui sentait déjà l'affaire lui échapper, s'empressa de déférer au désir de son client. Il entr'ouvrit la vitrine, prit des deux mains, avec précaution, le plateau désigné, et se retourna... Pour un peu, il eût laissé tomber son précieux fardeau : l'étranger tenait un revolver et braquait le canon menaçant sur le jeune homme terrifié :

— Pas un mot, pas un geste, mon petit, ou tu es mort...

Et, de sa main restée libre, il voulut rafler les objets étalés devant lui.

Mais si Couté était jeune et encore inexpérimenté, il ne manquait pas de courage et avait confiance dans la vigueur de ses poings. Instinctivement, il fit le geste d'allonger le bras vers

le tiroir où se trouvait le browning que le prudent M. Vilard avait toujours à portée de sa main... Il montrerait à cet audacieux bandit qu'il en fallait plus pour l'intimider. Et puis, quelle réclame pour la maison, et quelle bonne note pour lui! Après un tel exploit, M. Vilard ne manquerait certainement pas de le récompenser...

Couté fit donc un bond de côté, se saisit de l'arme et s'apprêta à résister; mais un coup de feu claqua, et le malheureux employé s'effondra, blessé à mort, derrière l'un des comptoirs.

— Idiot! ricana le bandit. Je t'avais pourtant prévenu. C'est bien toi qui l'auras voulu!

Puis, sans se presser, il ouvrit la vitrine, fit main basse sur les plus gros joyaux, et sortit tranquillement du magasin. A cette heure, la rue de la Paix était peu fréquentée : personne n'avait entendu le coup de feu, et l'homme disparut sans être inquiété, dans la direction de la place de l'Opéra.

Cinq minutes plus tard, Diéval rentra... Au spectacle affreux qui s'offrit à ses yeux, l'horloger comprit immédiatement ce qui venait de se passer, et faillit s'évanouir. Au bout d'une seconde, ayant repris ses esprits, il ouvrit la porte en criant et en appelant au secours...

Il était environ deux heures moins le quart quand Vilard revint à son magasin. Il ne fut pas peu surpris de le voir gardé par la police, et il eut tout de suite le pressentiment d'un malheur...

La foule se pressait devant la porte et il eut du mal à se frayer un passage. A son arrivée, un homme se leva et vint à lui. Il entendit en même temps Diéval qui disait :

— Ah! voilà le patron...

Le pauvre horloger était pâle et défait; ses yeux étaient hagards et exorbités...

— Monsieur Vilard, n'est-ce pas?

— Oui, c'est moi... Que se passe-t-il?

— On a tué votre vendeur, M. Couté...

— Oh!... Couté... assassiné!... C'est horrible! Comment a-t-on...

— Oui, Monsieur. Mais c'est ainsi... Vous pourrez vous en convaincre vous-même. Nous avons transporté le corps dans le bureau, là, derrière...

M. Vilard respira profondément. Il était anéanti de surprise et de douleur :

— Pauvre garçon! murmura-t-il... si jeune... Mais comment une chose pareille a-t-elle donc pu se produire? Diéval était là...

— Voilà, justement, Monsieur... votre horloger s'était absenté...

— Comment, vous, Diéval, un vieil employé, vous avez contrevenu à mes ordres et...

— Hélas! oui, Monsieur... Ah! je ne me ferai jamais assez de reproches! C'est moi qui ai sur la conscience...

— Je vous avais pourtant donné des ordres formels... Parfaitement, Monsieur Diéval, vous

êtes responsable de la mort de ce malheureux jeune homme. Je vous chasse, tout de suite... Je ne veux plus vous voir!...

L'infortuné se laissa choir sur une chaise en gémissant :

— Ah! si j'avais pu me douter... Un malheur comme celui-là et... être chassé!

— Monsieur Vilard, intervint l'étranger, il serait bon, avant tout, que vous fassiez l'inventaire des objets volés. Il est très important pour nous de savoir...

Vilard se retourna et dit d'une voix où perçait la surprise :

— Mais qui êtes-vous, Monsieur? Et de quel droit me donnez-vous des ordres?

— Excusez-moi, Monsieur, de ne pas m'être présenté plus tôt : Inspecteur Patin, chargé de l'enquête... Vous comprenez...

— Bien, je comprends à présent... Mais quelle que soit l'importance du vol, elle ne m'atteint pas dans mes intérêts, car j'étais assuré. Mais je suis encore sous le coup de l'émotion... Ce malheureux Çouté, c'était un excellent employé et je l'aimais beaucoup... Je connais sa brave femme de mère... elle l'adorait... Je me demande comment elle va supporter ce coup... Elle en mourra.. Mais avez-vous trouvé quelque indice, quelque trace, Monsieur l'Inspecteur?

— Rien encore, malheureusement. Et je

crains fort que nous n'en trouvions pas. En tout cas, il n'y a pas l'ombre d'empreintes digitales... l'assassin a dû opérer avec des gants... Vous, personnellement, Monsieur Vilard, vous n'avez aucun soupçon pouvant nous guider?...

— Non, rien... pour l'instant. Contrairement à mes habitudes, je suis sorti environ une heure pour aller déjeuner, tout près d'ici, dans un restaurant, et en rentrant j'apprends seulement ce que vous savez avant moi. Quelle surprise douloureuse...

— Procédons par ordre, fit Patin en sortant son calepin. Vous dites que vous avez quitté votre magasin vers... vers quelle heure?

— A une heure moins cinq, très exactement. Je me rappelle avoir pris l'heure, avant mon départ, sur cette horloge murale que vous voyez ici... Elle avance d'ailleurs de cinq minutes.

— Bien, et vous, Monsieur Diéval? A quelle heure êtes-vous parti?

— Je ne pourrais pas vous le dire avec autant de précision, Monsieur l'Inspecteur. Peut-être cinq minutes après le départ de M. Vilard!...

— Et vous êtes revenu?

— J'ai dû m'absenter pendant une vingtaine de minutes, au grand maximum.

— Bon, le meurtre a été commis en votre absence. Conclusion : l'assassin devait savoir que Couté se trouvait seul à ce moment, dans

le magasin, et il a profité de cette circonstance favorable à ses projets. Maintenant, cette conclusion ne tient que si vos déclarations sont exactes, messieurs, et...

Vilard bondit du fauteuil où il s'était affalé. Son visage était rouge de fureur :

— Vous dites? Vous n'allez tout de même pas insinuer que moi, je...

Patin fit un geste d'apaisement :

— Je n'insinue rien, Monsieur, et contre personne...

— Je l'espère. Dans tous les cas, il m'est facile de prouver où je me trouvais. Vous n'aurez qu'à vous adresser au restaurant où le maître d'hôtel me connaît...

— Et moi, ajouta l'horloger, j'étais au bar, rue Daunou, au coin de la rue Volney. Le garçon qui m'a servi...

— Nous contrôlerons tout cela, Messieurs! Personnellement, je ne me permets pas de mettre en doute vos déclarations, mais la police, vous le savez, aime des points de départ sûrs et solides... D'ailleurs, nous...

Patin s'arrêta court. Un homme venait d'entrer :

— Que désirez-vous? lui demanda Patin sur un ton nerveux.

— Oh! rien, je passais. Mais vous êtes l'Inspecteur Patin, si je ne me trompe... auquel j'ai eu l'honneur d'exposer récemment que ma lai-

deur et ma calvitie n'empêchaient pas mon flair et mon intelligence de s'exercer...

— Ciel! vous êtes M. Jolinon... Eh bien! Monsieur Jolinon, si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de garder pour vous vos théories sur la repousse des cheveux et nous laisser travailler en paix... Ce n'est pas le moment de...

— Oui, je vois, répondit sans s'émouvoir le grotesque personnage. Vous paraissez fort occupé...

— Et je le suis... Alors, trêve de plaisanteries! Dites-moi rapidement ce que vous désirez et ne me faites pas perdre mon temps.

Le reporter prit un air vexé :

— Plaisanteries? Qui songe à plaisanter? En tous cas, pas moi, Inspecteur!

— Bien... bien... alors faites vite! Que désirez-vous? Parlez ou allez-vous en!...

— Doucement, Monsieur l'Inspecteur. Permettez au vieil homme que je suis de s'asseoir un instant. Je ne suis pas très solide et dame!... Voilà, je suis entré ici par le plus grand des hasards, en voyant la foule amassée. On parle d'un crime... Or, les crimes, c'est ma spécialité... vous le savez... je me suis donc permis d'entrer. Maintenant... continuez... faites comme si ma modeste personne n'était pas là, n'existait pas, et continuez votre enquête...

Patin lui lança un regard chargé de fiel, mais ne répondit rien : avec ces diables de journa-

listes, il vaut mieux être prudent! Le reporter s'assit dignement à l'écart tandis que Vilard et son horloger restaient éberlués de la scène. Patin reprit son calepin :

— Donc, Messieurs, vous n'avez rien à ajouter aux déclarations que vous venez de me faire? Bien! dans ce cas, je vais faire mon rapport et le transmettre à mes chefs... Pour ma part, je suis convaincu que le crime a été commis entre une heure et deux heures, par un homme qui savait exactement que le malheureux Couté était seul dans le magasin, ce qui permettrait de supposer que le malfaiteur a un complice et qu'il faut rechercher ce complice dans un milieu assez nettement déterminé... Dans tous les cas, je vous serais reconnaissant de bien vouloir établir le plus rapidement possible la liste des objets volés, afin que nous prévenions tous ceux à qui ces objets pourraient être présentés, c'est-à-dire vos confrères de Paris, de province et de l'étranger, ainsi que les monts de piété.

— Monsieur l'Inspecteur, fit une voix aigrelette, voulez-vous permettre à un vieux et laid bonhomme de vous donner une opinion qui ne vaut peut-être pas grand'chose?

Patin le regarda d'un air excédé :

— Si vous voulez, mais soyez bref...

— Voilà, en réfléchissant bien, de toute la puissance de réflexion dont mon cerveau est capable, j'arrive à cette conviction que les bases

sur lesquelles vous voulez partir sont extrêmement discutables. D'abord, rien, absolument rien ne prouve que le crime a été commis par un homme. Une femme peut tout aussi bien avoir fait le coup... Ensuite, vous n'avez absolument aucun indice vous autorisant à dire que le coupable avait une complicité quelconque... Il n'y a pas besoin de se livrer à une longue étude des habitudes d'un magasin pour voir qu'il est mal gardé. Un coup d'œil est suffisant. N'importe quel apprenti cambrioleur pourra vous confirmer ce que je vous dis là...

Patin rougit de fureur :

— Monsieur Jolinon, je me demande, en vérité, de quoi vous vous mêlez. Savez-vous que vous intervenez dans une enquête officielle et qu'il pourrait vous en cuire... Je vais...

— Vous n'allez rien faire du tout, mon cher Inspecteur, répondit Jolinon avec un sourire narquois, d'abord, je sais exactement, depuis le temps, ce que je puis me permettre ou non avec la police. De plus, je n'ai fait qu'attirer votre attention sur quelques erreurs que vous êtes sur le point de commettre et qui pourraient compromettre irrémédiablement les résultats de votre enquête... Mais, puisque cela vous contrarie, mon cher Inspecteur, je n'ai plus qu'à me retirer. C'est d'ailleurs ce que je vais faire. Avant de partir, je tiens à vous avertir que votre nom sera imprimé dans notre deuxième édition... C'est

la célébrité pour vous... Monsieur Patin, non, ne me remerciez pas...

Et notre homme prit son chapeau et sa canne, s'inclina gauchement et se dirigea vers la porte.

Il n'était pas encore sur le trottoir que déjà Patin se précipitait et le rappelait :

— Monsieur Jolinon! Monsieur Jolinon!

L'Inspecteur s'accrocha à ses basques et le retint presque de force dans la boutique.

— Que voulez-vous donc dire, Monsieur Jolinon? Pourquoi voulez-vous imprimer mon nom? Est-ce sérieux?

— Mais tout ce qu'il y a de plus sérieux, cher Monsieur Patin...

— Alors, dites, j'espère que ce ne sera pas pour m'éreinter...

Le reporter s'arrêta, regarda le policier dans le blanc des yeux et lui répondit au bout d'un instant :

— J'ai l'impression que vous redoutez la publicité... Comme c'est drôle!

— Mais non, mais non. Mais comme j'ai ma carrière à faire je serais ennuyé si, dès mes débuts, on me faisait une mauvaise presse...

« Ecoutez-moi, Monsieur Jolinon. Je voudrais vous faire une proposition. Au lieu de nous combattre, travaillons donc la main dans la main... Je passe à la Sûreté la semaine prochaine et vous pensez si je serai à même de vous donner des

renseignements intéressants... et vous, à titre de revanche, vous citerez mon nom de temps en temps dans votre journal... Qu'en pensez-vous?

— Mais je ne demande pas mieux, mon cher Inspecteur! J'accepte avec le plus grand plaisir... votre combinaison m'enchante... et, je vous l'avoue, je ne m'attendais pas à vous voir formuler une proposition aussi intelligente...

— Je vous remercie de l'opinion que vous avez de moi... Mais passons. Alors, que pensez-vous de cette affaire?

— Je ne me suis formé encore aucune opinion sérieuse. Nous allons voir ce que va faire l'omnisciente police...

— Elle fera tout son possible, soyez-en persuadé, Monsieur Jolinon... Malheureusement, le coupable est inconnu et je crains qu'il le reste...

— Je reconnais que vous êtes en présence d'un cas difficile, mais il faut tout mettre en œuvre...

— Plus facile à dire qu'à faire, Monsieur Jolinon... mais j'ai une idée lumineuse...

— Ah! Ah!...

— Mais oui. Vous devez savoir déchiffrer les énigmes, Monsieur Jolinon?

— Parbleu! Cela fait partie de mon métier et je suis passé maître...

— Bien. Alors, venez avec moi. J'en ai une à soumettre à votre sagacité. Mais je crains qu'elle

ne soit au-dessus de vos talents...

— Voyons toujours, Inspecteur! Je n'ai pas l'habitude de renoncer sans lutte. Et puis, vous savez, je suis chauve. Or c'est une vérité bien connue que la calvitie est un signe d'intelligence. Et, ma foi, ma calvitie étant vraiment remarquable, il s'ensuit que mon intelligence ne doit pas l'être moins...

IV

A L'ENSEIGNE DU PORC-ÉPIC

Dans le haut de la rue Fontaine, à deux pas de la place Pigalle, il existe un bar dénommé *Le Porc-Epic*. Le propriétaire, qui faisait en même temps fonction de barman, était un Italien nommé Mancini, dont le passé était plutôt suspect. Il courait sur le beau Toni — tel était le nom sous lequel on le connaissait plus habituellement — toutes sortes de bruits, plus ou moins fondés et plus ou moins précis, mais qu'il eût été difficile de contrôler. Seuls quelques initiés savaient à quoi s'en tenir sur le compte du beau Toni, mais ils observaient une discrétion méritoire.

Mancini avait eu plus d'une fois maille à partir avec la police, mais grâce à son avocat, qui était également un parlementaire en vue, l'Italien avait toujours réussi à se tirer de situations qui paraissaient souvent désastreuses. On lui avait prodigué des avertissements, mais le beau Toni s'en souciait fort peu. Une fois même

on avait été jusqu'à fermer son établissement, mais il n'avait pas tardé à le rouvrir, et comme depuis quelque temps il ne faisait guère parler de lui, on ne l'inquiétait pas. Les inspecteurs de la brigade mondaine s'étonnaient même qu'il ne leur donnât même plus le moindre motif de s'occuper de lui et de son bar. Certain samedi soir, vers la fin du mois de novembre, le bar était archi-comble. *Le Porc-Epic* n'avait que trois petites salles, assez exiguës, et les clients s'écrasaient au comptoir et devant les tables. Toni était, ce soir-là, d'une humeur charmante. Les affaires marchaient à plein rendement, comme elles n'avaient pas marché depuis bien longtemps, et le tenancier, qui commençait à se faire du souci, se sentait enfin de nouveau favorisé par la chance. Il avait fait de gros frais et engagé, pour le samedi et le dimanche, un jazz réputé qui tonitruait dans la salle du fond, tandis que danseurs élégants et danseuses décolletées tournaient éperdument, se bousculant, se marchant sur les pieds, dans une atmosphère d'alcool et de transpiration.

Assis à son comptoir, le beau Toni rayonnait en supputant sa recette. Si tous les jours il avait eu pareille affluence, il n'aurait pas mis longtemps à devenir millionnaire.

Il fut tout d'un coup interrompu dans ses idées dorées par un joyeux : « Bonsoir, taulier » !

Toni se retourna brusquement, et son visage,

aussitôt, s'assombrit. Mais il répondit sur le même ton :

— Bonsoir Ray!

— Ça marche, ce soir, les affaires! reprit le nouvel arrivant. Pas moyen de trouver une place...

— C'est vrai. Pourquoi ne vas-tu pas ailleurs? Comme tu vois, ici c'est complet...

— Je n'y pense pas un instant, Toni! Je me trouve très bien chez toi. Et puis, je voulais te demander : « N'as-tu pas vu le patron, ce soir? »

Les lèvres de Mancini se plissèrent :

— Non! au diable ton patron! Sa place est en enfer et non pas ici où il n'y a rien à faire... Tu sais bien que Montmartre nous appartient... Paris est assez grand pour que vous choisissiez un autre terrain...

— Oh! oh! ricana Ray, un homme de taille moyenne, trapu, au visage étroit et long de surcroît, coupé par une affreuse balafre, et borgne de l'œil droit. Oh! oh! ça, c'est autre chose... Il n'y a pas encore de loi vous accordant un monopole sur Montmartre...

— Nous saurons bien la fabriquer, cette loi. C'est moi qui te le dis, vieux Ray... Avec des coquins de votre espèce, nous ferons ce qu'il faut. Et tu peux dire à ton patron, quand tu le rencontreras, que si jamais il a l'audace de se trouver en ma présence, je saurai bien lui donner ce qu'il mérite... Je ne veux pas le voir ici!...

— Dis-le-lui donc toi-même, Toni! Autant que je sache, il devrait être là... ce sera donc facile de faire ta commission toi-même.

Mancini se détourna pour répondre à un autre client et Ray resta tranquillement appuyé au bar tout en examinant curieusement la foule de son œil unique. Le beau Mancini reprit la conversation au bout d'un moment :

— Ecoute, Ray, lui dit-il en se penchant à l'oreille du borgne. Tu es un véritable as et c'est dommage que tu travailles avec Wilson... Pourquoi ne viendrais-tu pas chez nous? Tu pourrais gagner une fortune avec nous... Les gens de ton espèce, nous pouvons les utiliser, tu sais!...

Ray alluma négligemment une cigarette, dont il envoya de façon désinvolte quelques bouffées au nez de l'Italien.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, Toni, mais je ne marche pas... Vois-tu, on pourra dire de moi tout ce qu'on voudra sauf que je suis un lâcheur ou un traître... Ça, jamais!...

— Non, mais tu es un idiot, et un de ces quatre matins on tombera sur toi, et alors... addio! A ta place je réfléchirais!

— C'est tout réfléchi. Je dis non!

La porte du bar s'ouvrit. Un homme entra, prit Raymond par le bras et l'entraîna précipitamment au dehors.

— C'est vous, patron? fit Ray surpris. Que se passe-t-il? Vous paraissez bien excité, ce soir!

L'homme que Ray appelait patron était un géant. Il avait au moins deux têtes de plus que Ray. Son nez était tordu et aplati et dans ses yeux enfoncés brillait une lueur féroce.

— Ce qu'il y a? Je vais te le dire tout de suite... On vient de buter Hull...

Ray eut un mouvement de recul.

— Quoi? Hull? Qui a fait le coup?

— Qui, sinon la bande de ces Italiens maudits... J'étais attablé, avec lui, chez Vasseux, nous étions en train de dîner... Tout d'un coup la porte s'ouvre et au même instant, on nous tire dessus. Je me suis jeté immédiatement par terre, mais Hull n'a pas été assez vite... Ça n'a pas traîné... Au milieu de l'émotion générale, j'ai pu filer sans être vu, et me voilà...

— Vous n'avez pas pu voir qui a tiré?

— Non, naturellement! Tout ça s'est passé en quelques secondes, mais je parierais que c'est un de la bande à Mancini...

— N... de D...! Et qu'avez-vous l'intention de faire?

— Oh! tout ce qu'il y a de simple : j'enfume la boîte... il faut que ce gars cesse, une fois pour toutes, de se débarrasser de nos hommes...

— Méfiance! Il est dur, le type! Mais venez, chef. J'ai une idée. On va pouvoir se venger tout de suite.

. . . . . .

— Alors? demanda Mancini à un homme qu'il

venait de faire passer dans l'arrière-salle. Tout s'est bien passé?

— Bien sûr! Hull est liquidé... C'est fini... on ne l'aura plus dans les jambes tout au moins ici-bas. L'opération s'est faite en deux temps et trois mouvements. Je les ai aperçus assis ensemble chez Vasseux. Je suis entré en coup de vent et j'ai vidé deux chargeurs. Malheureusement, je n'ai pas pu toucher Wilson. Il a eu le temps de se garer. Mais Hull ne s'est pas relevé. Après cela, j'ai filé à toute vitesse...

— C'est bien, mon vieux! Tu as fait du bon boulot et je t'en remercie. Ça fait tout de même un Américain de moins. Dommage que tu aies raté Wilson. Le sal...d se met de plus en plus en travers de notre route... et il est temps, amplement temps, de s'en débarrasser. Il m'a déjà cherché des histoires chez Lefort, et puis au Royal-Bar... Il me soulève continuellement de nouvelles affaires... ça ne peut plus durer. Si tu le butes, d'ici trois jours, il y a dix mille balles pour toi, Francesco...

— On va étudier ça... seulement Wilson se garde et avec lui c'est dangereux...

— Peuh! dangereux! Attaque-le par derrière.

— On verra comment on peut opérer. Mais, dites-moi, je voudrais bien vous demander quelque chose, je suis dans la mouise la plus complète, sans un..., alors, des fois, si vous pouviez

me faire une petite avance... ça m'arrangerait rudement...

— Combien? Avec un sac, ça peut aller?

— Très bien! Et j'espère avoir gagné le reste d'ici lundi!

— Entendu, Francesco. Alors, à après-demain! Mais fais attention de ne pas te faire poisser par les Américains. Sors par la porte de derrière.

Francesco se retrouva rue Fontaine. Le vent était glacial et le brouillard épais le pénétrait jusqu'à la moelle des os. A trois pas devant soi, on ne voyait rien, les réverbères éclairaient à peine. Un coup d'œil sur sa montre lui apprit qu'il était deux heures du matin. Il marchait, pensif, absorbé par ses plans meurtriers, sans remarquer qu'on le suivait. D'ailleurs, le brouillard qui s'épaississait d'instant en instant l'en aurait empêché. Tout d'un coup, une voix déchira la brume :

— Hé! Francesco!

L'Italien se retourna, surpris, et sa main serra nerveusement la crosse de son browning.

— Ah! c'est toi, Ray, fit-il rassuré. Qu'est-ce que tu veux?

— Oh! rien de spécial, répondit le borgne. Je vais dans la même direction que toi, alors j'ai allongé pour te rejoindre... On fait route ensemble, dis, c'est plus gai!

— Si tu veux! Je n'ai rien contre!

Ils marchèrent quelques minutes côte à côte, sans parler. Tout d'un coup, Ray s'arrêta :

— Dis donc, tu connais la nouvelle?

— Non, quoi? La police en a-t-elle arrêté un?

— C'est rien de ça! Mais Hull a été buté ce soir.

Francesco interrogea Ray du regard :

— Qui a fait le coup?

— On ne sait pas. Mais on pense que c'est encore un de tes sales compatriotes!

— C'est un mensonge infâme!

— Allons, tu sais bien que c'est la vérité! Il n'y a que vous qui puissiez avoir intérêt à tuer ce pauvre Hull... Mais sois tranquille, vieux frère, cela vous coûtera cher, ce meurtre de lâches!... Vous en aurez trois des vôtres descendus...

— Tu me fais rire! Crois-tu que nous nous dégonflions devant les Yanks?

— Je ne dis pas, mais patience!...

— Ecoute, Ray, dit Francesco avec un peu d'irritation, tes boniments me tapent sur le système... Laisse-moi tranquille et passe ton chemin. J'aime mieux être seul et ne rien avoir à faire avec toi...

— Comme tu veux! Je te laisse... bonne nuit et n'oublie pas ce que je t'ai dit.

Francesco poursuivit son chemin sans répondre et sans même daigner se retourner. Mais il n'avait pas encore parcouru une dizaine de mètres qu'un coup de feu retentit. L'Italien

tournoya sur lui-même et s'écroula sur le trottoir. Bondissant comme un tigre, Ray fut sur lui une seconde plus tard et prestement s'empara de sa montre et de son portefeuille, puis il fit demi-tour et se perdit dans le brouillard.

. . . . . .

Toni était sur le point de fermer son établissement quand deux personnages pénétrèrent dans le local et s'approchèrent du comptoir

— Désolé, Messieurs, c'est l'heure! Il est trop tard pour vous servir...

— Nous ne désirons pas consommer, dit l'un des nouveaux arrivants. On voudrait seulement vous dire deux mots...

— Hein? répliqua Mancini, soudain méfiant.

— Mais oui! On voudrait vous parler, Toni! Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Ah! où avais-je la tête? Mais bien sûr! A présent, j'y suis : poiice...

— Enfin... Je suis l'Inspecteur Patin et vous m'avez connu quand j'étais au Commissariat de l'Opéra... il y a trois ans environ, vous aviez le bar « Kakadu », rue de la Chaussée-d'Antin... n'est-ce pas?

— Très exact, Monsieur l'Inspecteur! Je suis heureux de vous revoir. J'espère que vous avez avancé depuis ce temps-là...

— Merci, je suis à présent affecté à la brigade mondaine et je m'occupe spécialement de Montmartre. Permettez-moi de vous présenter mon

excellent ami M. Hippolyte Jolinon, reporter à *Paris-Minuit.*

— Enchanté, Monsieur. Puis-je vous offrir un cocktail?

— Non, merci, nous sommes venus à cause d'une histoire assez sérieuse. Vous avez rendu de nombreux services à la police, et, de notre côté, on vous a sauvé la mise plus d'une fois, n'est-ce pas?

— Je suis à votre entière disposition, Inspecteur! Que puis-je faire pour vous?

— Voilà, on vient de trouver à l'instant un de vos compatriotes étendu sur le trottoir, mort avec une balle dans le dos...

Mancini blêmit :

— Qui est-ce? murmura-t-il.

— Francesco. Vous le connaissez?

Toni poussa un gémissement sourd :

— Lui aussi !... Ah ! Santa Maria, quel malheur!

Patin le regarda d'un air surpris. Il n'aurait jamais supposé que Mancini aurait été si affecté par cette nouvelle.

— Voyons, qu'y a-t-il? Vous semblez complètement démoralisé! Vous connaissiez cet homme?

— Non, ce n'est rien! Une petite faiblesse... Je travaille beaucoup trop... Francesco?... Non, je ne connais pas! Qui est-ce?

L'Italien, à force de volonté, était redevenu entièrement maître de lui. Son visage avait re-

trouvé son impassibilité habituelle. Patin comprit qu'il ne pourrait rien entirer.

— Vraiment, vous ne le connaissiez pas? Je pensais que c'était un de vos amis, un de vos hommes...

— Erreur, Monsieur l'Inspecteur... Je n'ai même jamais entendu parler de lui...

— Et vous ne voyez pas qui pourrait l'avoir tué?

— Comment le saurais-je? Je n'ai pas bougé d'ici. J'ai cent témoins pour le dire...

— Bien, bien. Donc, vous ne voulez rien me dire?...

— Si je savais quelque chose, ce serait avec plaisir, Monsieur l'Inspecteur...

Patin mit son chapeau sur sa tête :

— Eh bien! tant pis, excusez-nous de vous avoir retardé...

— Attendez! s'écria tout d'un coup M. Jolinon, qui jusqu'alors avait observé le silence le plus complet. Voyez-vous, Monsieur Mancini, je suis un homme vieux et pas très beau, et je n'ai plus un poil sur le crâne... mais je ne suis pas bête et j'ai du flair... Et je connais les hommes... Je lis parfaitement dans vos yeux...

Toni regarda d'un air effaré l'étrange personnage :

— Et alors, Monsieur, que lisez-vous donc?

— Que vous mentez, tout simplement... Non

seulement, vous connaissez très bien Francesco, mais vous étiez un de ses bons amis...

L'Italien bondit, le poing menaçant :

— Monsieur! Ça pourrait vous coûter cher! Santa Madona!... si je ne me retenais pas...

— Allons, pas de menaces ridicules! répondit dédaigneusement le journaliste.

« Je viens de dire l'exacte vérité et je n'aurai pas de repos avant de vous l'avoir prouvé, foi d'Hippolyte Jolinon!... Et vous verrez si je tiens parole!

Et le reporter sortit du bar, suivi de Patin qui ne comprenait pas bien ce qu'avait voulu dire son ami Jolinon.

V

AMÉRICAINS CONTRE ITALIENS

— Connais-tu la nouvelle, Vivian? demanda l'homme qui avait dit s'appeler Sparks. Non... Eh bien! Hull a été tué.

La jeune femme à qui s'adressaient ces paroles était vêtue d'un élégant kimono et se prélassait sur un divan, tout en se polissant les ongles. Subitement effrayée, elle leva la tête :

— Que dis-tu là?... Hull a été tué?... C'est un peu violent!

— C'est, hélas! la vérité, ma chère Vivian. Un Italien l'a surpris et lui a fait son affaire... D'ailleurs, il a payé son crime... on l'a trouvé, quelques heures plus tard, avec une balle dans la peau... Mais ce n'est pas cela qui nous rend Hull...

Cette conversation se tenait dans la chambre élégante d'un des plus luxueux hôtels de Paris où le couple était descendu sous le nom de M. et Mme Kikson, de New-York. En réalité, la

jeune femme s'appelait Vivian Lodge, la plus grande criminelle d'Amérique, celle que la police de tous les Etats s'accordait à considérer comme « l'ennemie publique n° 1 ». L'homme était son lieutenant et son favori : Bunny Charley.

Il serait trop long de raconter en détail la vie de cette femme. Elle était née dans l'Arkansas et elle était la fille d'un éleveur. Dès son plus jeune âge, elle avait fait le désespoir de sa famille. Son père s'étant ruiné par des spéculations malheureuses, Vivian partit pour New-York. Son désir de toujours était d'être danseuse, et elle le devint, mais n'eut aucun succès, et elle revint dans sa province, le cœur ulcéré. Elle ne resta pas longtemps sans faire parler d'elle et trouva le moyen de voler à son père le peu d'argent qui lui restait. Munie de ce viatique, elle s'enfuit à Hollywood, avec l'intention bien arrêtée de devenir une star. Mais il faut croire que ses talents avaient le triste privilège d'être méconnus, car elle ne trouva même pas un emploi de figurante. C'est à ce moment qu'à bout de ressources, elle fit la connaissance de Bunny Charley qui jouissait de quelque renommée et d'une grande autorité dans le monde interlope d'Hollywood. Vivian n'hésita pas un seul instant. Puisque la société, haute ou moyenne, lui fermait obstinément ses portes, elle deviendrait malfaiteur en jupons. Son premier coup, le pillage de l'Express Bank, fut un coup de maître, et elle y récolta,

avec Charley, plus de 25.000 dollars. Dès lors, sa voie était tracée, et ses méfaits se succédèrent très nombreux, jusqu'au jour où elle fut capturée par la police et condamnée à cinq années de prison.

Au bout de six mois, elle parvint à s'évader mystérieusement et fut recherchée activement, mais en vain, par toutes les polices. Elle fonda, en collaboration avec Charley, une association de malfaiteurs qui prit le nom des « Diables d'Hollywood » et qui mit sur les dents les autorités de la capitale du cinéma. La bande travaillait avec succès et avait à son actif un grand nombre de vols, de chantages, de rapts : le trésor de guerre de Vivian s'arrondissait tous les jours, quand l'ennemi se présenta, bien plus dangereux pour elle que la police, dans la personne d'un certain Potchorek. Ce Potchorek était un Polonais, condamné à mort dans son pays, qui avait réussi à former une bande, composée de compatriotes, dont l'activité grandissait chaque jour, au détriment de celle de Vivian. Mais cette dernière n'était pas femme à se laisser faire et il y eut plus d'une rencontre sanglante. Un jour, Potchorek perdit d'un seul coup cinq de ses meilleurs compagnons. Potchorek jura de se venger et Vivian n'échappa à la mort que grâce à la trahison d'un des Polonais. Mais il lui devenait difficile de combattre à la fois contre la police et contre des rivaux aussi déterminés. Elle

se résigna donc à abandonner la lutte — momentanément — et réussit à se réfugier en Europe, à Paris, où elle se terra, en compagnie de son Charley bien-aimé.

Elle avait décidé de mener, dans la capitale française, une vie tranquille, toute de distractions et de plaisirs, et ne voulait plus entendre parler d'affaires. Elle estimait avoir droit au repos et considérait non sans raison qu'il était inutile d'attirer l'attention sur elle, soit de la police, soit des correspondants de Potchorek.

— ...Oui, Hull est mort, poursuivit Charley en allumant une cigarette. C'était un brave garçon... je me souviens, nous avions débuté ensemble à Chicago... Ah! c'est terrible!... Mais que veux-tu, Vivian, voilà notre destin, à nous autres, recevoir une balle et mourir au moment où nous nous y attendons le moins... Ah! dis donc, Vivian, Wilson m'a téléphoné hier pour me demander un rendez-vous... Il devrait déjà être là.

— Qui est Wilson?

— C'est le chef de la bande des Américains, ici, à Paris.

— Et que te veut-il?

— Je l'ignore. Peut-être bien me proposer une affaire...

Vivian se leva et s'approcha de son ami :

— Je te le défends, entends-tu? Je t'interdis de te mêler à une affaire où il y ait un danger quelconque. Pourquoi faire? Nous n'en avons

pas besoin. As-tu déjà oublié comme nous étions traqués chez nous et les mille difficultés que nous avons dû vaincre pour nous échapper? Et maintenant, tu voudrais recommencer!... Je ne veux pas, entends-tu, que tu exposes ta vie pour les autres... Nous avons fait largement notre part, toi et moi... A présent, plus rien!...

— Mais voyons, ma chérie, tu vois les choses vraiment bien en noir. D'abord, je n'ai pas du tout l'intention de me laisser entraîner dans une aventure quelconque, et puis, je... Ah! voilà Wilson qui entre.

On venait, en effet, de frapper à la porte. C'était Wilson dont la carrure énorme obstruait à peu près complètement l'embrasure. Il témoigna le plus vif plaisir à la vue de Charley. Celui-ci, après les premières effusions, le présenta à sa compagne :

— Ma fiancée, Mlle Vivian Lodge!

— Quoi! La célèbre Vivian Lodge?

— Elle-même.

— Mes hommages respectueux, mademoiselle, j'ai tellement entendu parler de vous que je désirais, depuis longtemps, faire votre connaissance... Vous êtes certainement la femme la plus connue d'Amérique...

Vivian ne semblait pas goûter beaucoup les compliments dont Wilson l'accablait. L'homme lui était franchement antipathique et elle lui répondit poliment, sans plus.

— Hé! Hé! Vous êtes bien installés, ici, dit Wilson en se débarrassant. Mais permettez-moi de vous donner un conseil... Ne restez pas à l'hôtel... Rien n'est plus dangereux...

— Où veux-tu donc que nous habitions? demanda Charley légèrement surpris.

— Partout, sauf à l'hôtel... Ecoute, cela tombe à merveille... J'habite en ce moment une très jolie villa à Neuilly, avec mes hommes... Il y a plus de place que nous ne pouvons en occuper... Venez chez moi. Je mettrai deux ou trois pièces à votre disposition...

— Non, non et non! interrompit Vivian. Il ne saurait même pas en être question et je tiens à vous dire dès maintenant ceci, Monsieur Wilson : Charley n'est pas venu à Paris pour travailler. Nous sommes ici pour nous reposer, c'est tout.

— Mais, chérie, qui parle de cela?

— C'est ainsi, reprit Vivian en insistant sur chaque mot. Je t'interdis de recommencer à Paris, où nous sommes tranquilles, la vie de Chicago ou d'Hollywood.

— Chère Mademoiselle Lodge, répondit Wilson, je me permets de vous dire que je m'étonne un peu de vous voir si exagérément timorée... autant que je me souvienne, vous étiez plus audacieuse en Amérique...

— C'est exact, et après? Je suis fatiguée de ma vie d'autrefois, je veux y mettre une fin, c'est

mon droit, je suppose! Tout cela m'écœure à présent...

— Mais pourquoi? Les affaires sont toujours les affaires, voyons... Et il y en a, à Paris, je vous assure, on remue l'argent à la pelle... ce serait vraiment dommage de ne pas profiter de l'occasion... Mais, admettons que vous ne vous intéressiez plus aux affaires, je crois être en droit de vous demander un coup de main... car nous sommes compatriotes, que diable! et pour l'instant je soutiens une lutte indécise, mais impitoyable, avec la bande des Italiens, celle de Mancini. Nous avons choisi le même terrain d'opérations et, naturellement, nous nous trouvons sans cesse en concurrence; alors, il faut que l'une des deux bandes disparaisse, et, bien entendu, ce doit être celle des Italiens...

— Je vous répète, une fois de plus, que vos affaires ne m'intéressent pas. Jamais je ne permettrai à Charley de s'y laisser entraîner...

Charley intervint :

— Mais, voyons, Vivian, n'oublie pas qu'il y a, malgré tout, un code de l'honneur qui est en vigueur dans notre métier et qu'il n'est pas possible de laisser un camarade dans le pétrin. Tu sais, cela peut nous arriver aussi à nous, et nous serions bien contents...

— Fais ce que tu veux! s'écria Vivian exaspérée, mais je te préviens que je te quitterai immédiatement si tu te lances dans une histoire.

Nous pouvons remercier le ciel d'avoir échappé à une arrestation l'autre jour et sans Huxley et Borton, où serions-nous? Je te le demande... Alors, cela devrait te servir de leçon, mais non, tu veux recommencer, tu n'en as pas assez et tu ne demandes qu'à nous rendre malheureux tous les deux.

Là-dessus, Vivian se mit à sangloter. Charley essaya de la consoler, mais rien n'y fit.

Il n'avait plus qu'une ressource : s'éloigner un instant avec Wilson et le reconduire.

Dans le couloir, Wilson lui dit qu'il était étonné de voir l'ancienne « ennemie publique n° 1 » devenue si craintive. Jamais il ne se serait attendu à semblable accueil!

— Ne t'en fais pas. Elle est nerveuse, aujourd'hui! Cela passera... et ne t'inquiète pas, mon vieux, on ne te laissera pas tomber. Et en admettant qu'elle refuse, moi je marche... Tu peux compter sur moi...

— Vrai?

— Mais bien sûr! Dès maintenant je suis à ta disposition. Quand as-tu l'intention de commencer?

— Ce soir même. Ça te va?

— Entendu. Rendez-vous où?

— A l'Opéra, vers dix heures, devant le guichet du métro.

— Bien, c'est convenu.

— N'oublie pas ton revolver.

— Mon vieux, je n'ai pas, en si peu de temps, perdu mes bonnes habitudes!

. . . . . .

Ce soir-là, Hippolyte Jolinon sortit très tôt de la salle de rédaction. Il n'avait aucun projet en tête et les quelques faits divers de la journée pouvaient parfaitement être rédigés par les autres reporters. Il prit un taxi et se fit conduire chez lui, rue de Mazagran. Il habitait, dans cette rue sombre, un immeuble dont l'apparence était rien moins que luxueuse, mais son appartement était coquettement installé et reluisait de propreté sous la direction experte, mais tyrannique, de Mme Marodon, sa gouvernante. Jolinon était un célibataire endurci, tellement jaloux de son indépendance et de sa fantaisie qu'il aurait fait le malheur de la femme la plus docile et la plus indulgente. A part Mme Marodon, Hippolyte Jolinon avait un compagnon de longue date, dont il ne se serait séparé pour rien au monde, c'était son perroquet Jacquot. C'était un volatile remarquablement intelligent et fort bien éduqué. Il ne parlait jamais le premier mais répondait toujours aux questions qu'on lui posait et ses réponses étaient stupéfiantes de bon sens et de raison.

Jolinon rentra donc chez lui, vers cinq heures de l'après-midi, et son premier soin fut d'aller s'enquérir de la santé de son perroquet, qui lui tendit sa patte crochue et lui répondit en le

remerciant. Jolinon éclata de rire, lissa d'une main affectueuse le plumage vert et jaune de Jacquot, et se mit à son aise. Enveloppé dans une confortable robe de chambre, il bourra une pipe énorme et sortit de son portefeuille la feuille mystérieuse trouvée dans la doublure du smoking du soi-disant M. Sparks. Car telle était l'énigme que l'inspecteur Patin l'avait mis au défi de trouver :

Trois signaux, deux garages... le bois à l'est...

Evidemment, l'énigme était assez difficile à élucider. Jolinon ne s'était pas vanté en prétendant qu'il était passé maître dans la solution des problèmes intellectuels, mais là, vraiment, l'obscurité était pleine, totale. Ce n'était d'ailleurs pas une raison pour se décourager et Jolinon n'avait pas l'habitude de s'arrêter à mi-chemin. Avec de la patience, son intelligence qu'il vantait un peu trop souvent, mais qui était vraiment extraordinaire, avec un peu de chance aussi, le journaliste espérait bien trouver. Mais il avait beau échafauder les hypothèses les plus variées, faire les suppositions les plus abracadabrantes, il n'avançait pas. Il en était à sa troisième pipe. Le temps passait sans qu'il s'en aperçût, quand soudain Mme Marodon fit irruption dans son bureau et l'avertit sans aménité que le dîner refroidissait, ou plutôt qu'il était gelé, que cela n'avait pas de sens et qu'elle déclinait toute responsabilité.

En effet, Jolinon, en levant les yeux sur la grosse pendule normande, vit avec stupéfaction qu'il n'était pas loin de minuit. Ainsi donc, il avait pâli près de sept heures sur le document mystérieux, et malgré ses efforts cérébraux il en était toujours au même point.

Furieux, il passa dans la salle à manger et dévora son repas qui, naturellement, était immangeable.

Après s'être restauré, il résolut de remettre à plus tard la solution de l'énigme et sortit pour se changer les idées.

Un quart d'heure plus tard, Hippolyte Jolinon remontait les boulevards en direction de la Madeleine et sifflotait gaîment un refrain à la mode.

. . . . . .

— Bonsoir, Charley! Merci d'être venu... Tout va bien?

— O. K.

— Et Vivian?

— Je lui ai raconté que j'étais invité à une partie de poker. Elle ne se doute de rien...

— Tu as bien fait. Il vaut toujours mieux être discret avec les femmes. Je ne dis naturellement pas ça pour Vivian, mais combien de copains ont payé cher leur bavardage avec leurs femmes ou leurs amis?

— Alors, de quoi s'agit-il? interrompit Charley. Je n'ai que très peu de temps. Il faut que je sois rentré à l'hôtel à une heure au plus tard.

Sans quoi Vivian pourrait soupçonner quelque chose et je ne veux ni scènes ni histoires, j'ai horreur de cela...

— Eh bien! partons, répondit Wilson. Je te mettrai au courant pendant le trajet. Tu sais déjà que ce maudit chien, ce Mancini, est mon ennemi mortel. Il faut absolument que je le supprime et je compte que tu m'y aideras... Si ce n'est pas lui qui est buté, ce sera moi... Je n'ai pas le choix... et je me trouve, pour ainsi dire, en état de légitime défense... Si nous savons manœuvrer, nous ne risquons pas grand'chose, et, d'autre part, quand Mancini aura été éliminé, tout Montmartre sera notre fief...

— Ouais! c'est tout de même assez délicat... Je me demande si je ne ferais pas mieux de rester tranquille...

— Oh! Charley... Tu ne vas pas me laisser... Ne dis donc pas de bêtises... Toi, qui étais la terreur de Hollywood... je ne te reconnais plus... Toi et Vivian, êtes-vous devenus si poltrons?... C'est à se demander si tout ce qu'on racontait de vous, si tous vos exploits n'étaient pas de la frime...

— Non, mon vieux... et je ne suis pas non plus un lâche... Personne n'a le droit de le dire ni même de le penser... Mais pourquoi me compliquer l'existence, quand cela n'est pas nécessaire?...

— Aujourd'hui, c'est possible. Mais sais-tu ce que te réserve demain? Et une amitié peut être utile parfois... Allons, sois un homme, et viens!

Et Wilson passa son bras sous celui de son compatriote et l'entraîna...

— D'ailleurs, tu vas voir si je n'ai pas combiné un plan extraordinaire... Bien entendu, je ne vais pas aller trouver Mancini dans son repaire... Son « Porc-épic » a des piquants qui pourraient bien me faire une dangereuse blessure; et puis, il y a toujours une vingtaine de ses hommes là-bas... Mais je vais lui tendre un de ces petits pièges dont j'ai le secret...

— C'est-à-dire?

— Viens, et tu le sauras.

Wilson siffla un taxi et lui donna une adresse bizarre.

— Où m'emmènes-tu donc? demanda Charley.

— A la « Cage Dorée », puisqu'il faut tout te dire.

— Connais pas.

— C'est un bal-musette, assez mal fréquenté...

— Et tu m'emmènes dans de pareils endroits?

— Je t'en prie, Charley, ne fais pas la fine bouche. La boîte appartient à Nina Bellomo. C'est la fiancée de Mancini. Le « Beau Toni » y viendra ce soir, vers minuit, et alors...

— Mais d'où sais-tu qu'il viendra ce soir, et précisément à cette heure?

— Parce que je lui ai fait dire d'y passer... comme si c'était de sa part. Nina et lui sont brouillés depuis un bon bout de temps. Il y viendra avec d'autant plus d'empressement qu'il ne demande qu'à se réconcilier... Et maintenant, vieux Charley, tu en sais autant que moi...

VI

WILSON L'IMPRENABLE

L'inspecteur Patin se pencha sur la table :

— Et vous dites qu'il viendra sûrement, Toni?

— Naturellement! J'en mettrais ma tête à couper! Le type est malin et il m'a tendu un piège, dans lequel j'allais infailliblement tomber... Malheureusement pour lui, j'ai été informé à temps... Il faut que je vous dise, Monsieur l'Inspecteur, que je suis en froid avec Nina depuis pas mal de temps... Nous avons même rompu nos fiançailles... Et voilà que, ce matin, on m'apporte une lettre d'elle, dans laquelle elle me demande d'aller la voir ce soir vers minuit; elle a, paraît-il, une chose importante à me communiquer... Mais, Santa Madonna, Mancini n'est pas né d'hier et il est d'un naturel méfiant... J'ai tout de suite reniflé quelque chose... et j'ai envoyé un de mes gars aux renseignements. Comme c'est un type adroit, il a vite compris de quoi il retournait et maintenant, je sais...

— Possible, mais rien ne prouve que ce soit un coup de Wilson, fit observer Patin.

— De qui voulez-vous que ça vienne? Wilson et moi, nous sommes ennemis mortels...

Patin haussa les épaules :

— Après tout, tant mieux si nous pouvons coffrer cet Américain. Voilà longtemps déjà que nous lui courons après...

— Très bien! bravo! s'écria joyeusement Toni. Et c'est bien parce que je le supposais que je vous ai fait prier de passer, Inspecteur. Pour vous, ce serait un succès intéressant, pensez donc : capturer Wilson. Si après cela vous ne passez pas brigadier!...

— Possible, mon cher Toni, mais nous ne le tenons pas encore. Vous savez, je ne vends jamais la peau de l'ours avant de l'avoir abattu... Alors, allons-y! Il n'est plus très loin de minuit.

— Ah! mais, je ne puis malheureusement pas vous accompagner...

— Et pourquoi cela? Vous m'étonnez beaucoup, Toni! Je pensais que vous alliez vous réjouir au spectacle de l'arrestation de votre ami...

— Certes, mais je ne puis aller avec vous! Le chef ne me le permet pas... voilà l'unique raison de mon refus. Il faut absolument que je reste ici ce soir... jusqu'à la fermeture du bar...

— Le chef! Quel chef? Qui est-ce?...

— Je n'en sais pas plus que vous... je ne le connais pas...

— Ecoutez, Toni, pas d'histoires de ce genre avec moi... N'est-ce pas vous le chef de la bande des Italiens, par hasard? Entre nous, vous savez parfaitement que vous jouissez d'une faveur spéciale à la police. Vous nous avez déjà rendu de grands services, et, en échange, nous avons plus d'une fois fermé les yeux, n'est-ce pas ? Vous n'avez donc pas de mystères à faire avec l'ami Patin... surtout à présent que me voilà à la brigade mondaine... Dites-moi donc ce que c'est que ce chef...

— Je vous dis la vérité, Monsieur l'Inspecteur... Je ne suis pas le fondateur de la bande, c'est le chef qui l'a organisée et recrutée. Je suis, en quelque sorte, le chef apparent, pour la concurrence, du moins... Mais, en réalité, je suis simplement son fondé de pouvoirs; et je ne l'ai jamais vu... ni moi ni personne.

— Tiens, tiens!... Tout cela me paraît bizarre... Je ne peux pas croire que vous ne le connaissiez pas...

— Je ne l'ai jamais vu, vous dis-je. Alors, comprenez dans quelle situation extraordinaire je me trouve... Ce pourrait être le premier venu...

— Moi, par exemple!

— Non, tout de même pas. Un inspecteur de police chef de bande!...

— Cela se serait déjà vu, vous savez! Mais

cessons de plaisanter et venez... Il faut que je donne des instructions à mes hommes afin de ne pas laisser échapper notre oiseau...

— Je ne peux pas, Inspecteur...

— Je vous en prie, Toni... A d'autres, n'est-ce pas! Votre chef, après tout, ne peut pas être partout, et il ignore ce que vous faites...

— Moi, je ne m'y fie pas, Inspecteur! Et je vous assure que je le crains... Si j'étais superstitieux, je dirais que c'est le diable lui-même...

— Assez de bêtises!... Venez!... Nous pourrons avoir besoin de vous...

Mancini hésitait toujours. Patin se leva :

— Ecoutez, Mancini, si vous ne venez tout de suite avec moi, finie notre amitié, et vous verrez qui de nous le regrettera...

— Bien, bien... Je vais vous accompagner... Mais je vous préviens, Inspecteur, il ne s'agit pas de laisser filer Wilson! Sinon, c'est notre mort à tous les deux... vous entendez?

.....

Autant le *Porc-Epic* était calme et tranquille, autant il régnait d'animation à la *Cage d'Or*. Le petit établissement de la rue Tholozé était plein tous les soirs, en semaine comme le dimanche, et il fallait littéralement se battre pour y trouver une table. Le succès était dû au fait que la *Cage d'Or* était le rendez-vous de la moitié de la pègre parisienne. Et puis, la tenancière, Nina Bellonio, était une femme sympathique, adorée de tous

ses clients... On l'appelait « Nina la Brune », comme on appelait son fiancé « le beau Toni ». Ils auraient fait, à eux deux, un couple bien assorti. Elle aimait sincèrement l'Italien, et elle désirait vivement l'épouser. Malheureusement, elle était affligée d'un défaut qui aurait rendu la vie commune impossible. Elle était atrocement jalouse, sans raisons d'ailleurs, car Toni, de son côté, l'adorait, et n'aurait jamais songé à lui être infidèle. Mais, dans son milieu, l'amabilité est de rigueur, aussi bien avec les femmes qu'avec les hommes, et c'est ce que Nina n'arrivait pas à comprendre. Elle lui avait déjà fait de nombreuses scènes, que l'Italien avait chaque fois pardonnées, dans l'espoir de voir sa fiancée revenir peu à peu à une meilleure compréhension des nécessités professionnelles; mais quand il vit qu'il n'y avait rien à faire, il préféra rompre toutes relations plutôt que se résigner à mener une vie infernale. Nina avait beaucoup souffert de la rupture, et avait multiplié les tentatives pour renouer avec le « beau Toni ». Mais celui-ci avait tenu bon, et elle fut bien obligée d'accepter l'inévitable. D'ailleurs, elle conservait un espoir au fond de son cœur et pensait qu'un jour l'occasion se présenterait de reconquérir son fiancé! Et cette occasion se présentait justement...

Wilson et Charley avaient judicieusement choisi leur table, près de la porte, de façon à

prendre rapidement la fuite en cas de danger. Avant de s'aventurer dans le bouge, Wilson avait envoyé, en éclaireurs, trois gaillards solides et décidés. Tous les cinq s'entretenaient à voix basse, guettant, épiant, surveillant les moindres gestes de ceux qui les entouraient, l'arme prête... A eux cinq, ils formaient une équipe redoutable, à laquelle il eût été dangereux de s'attaquer de front. Pour eux, une vie humaine valait moins que rien, et, pour se défendre, ils eussent été capables de massacrer toute la salle. Wilson, le chef de la bande des Américains, avait rabattu son grand feutre sur ses yeux, et il était difficile de le reconnaître, d'autant plus que ses gardes du corps le masquaient en partie...

Charley, sans savoir pourquoi, se sentait troublé, pour la première fois, dans sa carrière de bandit. Les autres attendaient fébrilement le dénouement de l'aventure. Ils avaient déjà bu pas mal de verres, et l'alcool augmentait encore leur énervement. A minuit cinq, exactement, la porte s'ouvrit, livrant passage à deux hommes. L'un était l'inspecteur Patin, et l'autre Mancini. Ils allèrent s'accouder au bar et, de loin, les conjurés virent le visage de Nina rayonner de joie... Elle buvait des yeux le « beau Toni » et ne cessait de lui sourire! Mais Mancini semblait ne pas écouter son ancienne fiancée et la regardait à peine. Il fouillait des yeux la salle, et soudain son regard se croisa avec celui de son

ennemi. Mais il fit comme s'il n'avait rien vu et continua son inspection. Patin vida le verre que Nina venait de remplir, et Mancini en fit autant. Wilson jugea le moment favorable, et il s'apprêtait à tirer sur l'Italien, quand il s'arrêta net et laissa retomber son bras : il venait de voir apparaître, sur le seuil de la porte, quelques personnages qu'il n'eut pas de mal à reconnaître pour des inspecteurs de la Sûreté... Puis, à leur suite, pénétrèrent des agents, revolver au poing. Alors Patin se redressa, leva la main, et s'écria :

— Haut les mains!... Police! Que personne ne bouge ou nous tirons!

Wilson étouffa un juron épouvantable.

— Nous sommes trahis!

Les compagnons comprirent et restèrent impassibles.

— Le voilà, assis, là-bas! fit Mancini en le désignant du doigt.

Patin vint à Wilson et fit entourer sa table... L'Américain restait insensible.

— Vous êtes bien Lewis Wilson ? demanda Patin.

— Oui! Et après?

— Je vous arrête au nom de la loi. Et vos compagnons aussi.

Les Américains éclatèrent de rire...

Patin devint furieux :

— Allez, embarquez-les-moi ! commanda-t-il. Mais avant que les policiers eussent même fait

mine d'avancer, deux d'entre eux s'écroulaient... Les coups de feu s'entre-croisèrent sans arrêt et il se livra une bataille violente et acharnée, comme, de mémoire d'homme, on n'en avait pas encore vu à la *Cage d'Or*. Les verres, les soucoupes, les bouteilles voltigeaient, allaient s'écraser sur les glaces, tandis que la mitraille continuait à crépiter... Nina reçut une assiette en plein visage. Patin et ses hommes durent reculer et parvinrent à s'abriter derrière le bar, tandis que les Américains se retranchaient derrière une barricade inexpugnable de tables et de tabourets. Les agents postés au dehors tentèrent de pénétrer à leur tour, mais les bandits tenaient la porte sous leur feu...

Toni avait reçu une balle qui, sans l'atteindre profondément, avait cependant provoqué une forte hémorragie... Patin, par miracle, n'était pas blessé... mais un autre inspecteur et deux agents râlaient sur le plancher dévasté...

Les Américains, abrités derrière leur barricade, dirigeaient sur le comptoir un feu nourri; puis, soudain, le tir s'arrêta. Patin, surpris, se risqua à regarder par-dessus le bar : le fond de la salle était vide... Les cinq bandits et la plupart des consommateurs avaient disparu...

Mancini, malgré ses blessures, éclata en imprécations :

— Santa Madonna! J'avais complètement oublié de vous prévenir... Il y a une deuxième sortie

qui donne rue Lepic... Ils ont passé par là... Naturellement, elle n'était pas gardée... Vite, peut-être aura-t-on le temps de les rattraper...

Sans s'occuper des blessés, l'inspecteur se précipita au dehors. Arrivés rue Lepic, les poursuivants virent une auto faire un démarrage foudroyant. Mancini et Patin tirèrent en même temps, mais la voiture était déjà loin.

— Trop tard! s'écria l'Italien... Les canailles ont échappé!...

— Voilà le résultat de votre négligence, Toni! éclata l'inspecteur. C'est bien de votre faute. Si vous m'aviez signalé la deuxième sortie, nous les aurions tous pris... Je me demande si votre chef sera bien content de vous...

— Au diable! Dire que nous avons perdu une si belle occasion d'avoir ces Yankees! Plus jamais elle ne se retrouvera... Mais... regardez, là-bas, cet homme qui s'enfuit... Ah! maudit porc, je t'aurai!...

Et, avec une vitesse qui eût fait pâlir d'envie un coureur à pied, il se précipita à la poursuite du fuyard. Deux minutes plus tard, il le ramenait triomphalement :

— Le voilà... c'est lui!...

— Ah! vous êtes sûr... Mais voyons, Mancini, ce soir, vous ne faites que des bêtises... Vous venez d'empoigner mon excellent ami... Jolinon...

— Parfaitement, Monsieur l'Inspecteur... Hippolyte Jolinon en personne, qui proteste solen-

nellement contre les procédés grossiers et brutaux de ces individus... Demain, sans plus tarder, j'irai trouver le préfet de police, et nous verrons...

— Excusez-nous, mon cher ami. Vous êtes victime d'un déplorable malentendu. Toni vous a pris pour un bandit, et, dans sa précipitation... Mais puis-je vous demander ce que vous faites ici à cette heure, et pourquoi vous couriez comme si vous aviez le diable à vos trousses?...

— Ceci est mon affaire, et je ne vous dois pas de comptes! hurla le reporter. Je fais ce qui me plaît, et vous n'avez rien à voir dans mes faits et gestes... La police exagère... Sommes-nous en République, oui ou non? Mais cela ne se passera pas ainsi, je vous le garantis...

— Ecoutez, Monsieur Jolinon...

— Je ne veux rien écouter... Laissez-moi en paix, et tant pis pour vous si demain mon journal dénonce l'impéritie et la brutalité de ses sbires...

Et M. Jolinon disparut, en gesticulant, dans la nuit montmartroise.

VII

LE PERROQUET JACQUOT

Le lendemain de cette soirée mémorable, le beau Toni reçut une lettre recommandée dont la lecture le remplit d'une rage indescriptible. Elle émanait du chef, du fameux chef à l'existence duquel Patin se refusait obstinément à croire. Elle prouvait, dans tous les cas, que ce chef était vraiment bien informé des moindres événements de la veille. La missive ne contenait pas précisément des louanges. Mais ce qui contrista le plus l'Italien, ce fut la menace d'être mis définitivement à pied s'il recommençait à se conduire avec autant de maladresse et s'il ne suivait pas désormais les directives qui lui seraient données. Par mise à pied, le chef n'entendait certainement pas un congédiement pur et simple, et Toni savait lire entre les lignes. Son prédécesseur, un certain da Costa, avait été, lui aussi, mis à pied, et, quelques jours plus tard, on avait retiré son cadavre du canal Saint-Martin...

Toni frémissait en relisant cette lettre, aussi bien de fureur que de crainte. Pour la première fois de son existence, l'Italien tremblait d'une peur réelle : il savait bien que sa vie ne pèserait pas plus lourd que celle de da Costa. Et le plus terrible était qu'il ne savait même pas comment se protéger. Il avait dit à l'inspecteur l'exacte bien qu'invraisemblable vérité : il n'avait jamais vu son chef. Comment, dans ces conditions, pourrait-il parer une attaque? Etait-ce un de ses clients ? Son garçon de comptoir ? Patin lui-même?... Pourquoi pas? Toutes les hypothèses, même les plus baroques, pouvaient être bonnes.

Il fallait donc, pour le moment, se tenir à carreau, suivre strictement les ordres qui lui parviendraient, mais, en même temps, mettre discrètement tout en œuvre pour essayer de percer la personnalité de ce patron inconnu et invisible. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il avait eu l'idée de le faire. Mais, jusqu'à présent, il n'avait pas réussi à trouver la solution de ce problème compliqué.

Le patron communiquait avec lui par téléphone, par lettre. Toni lui versait ses recettes d'une façon fort simple : il déposait l'argent dans cinq banques différentes, aux comptes de cinq personnes différentes, et il en recevait décharge, le lendemain, par une simple lettre toujours signée : « Le Patron ». Le chef connaissait évidemment Toni, mais lui se débattait

contre un être inconnu, contre un éventuel ennemi invisible, et, dans ces conditions, la partie était inégale : Toni ne pouvait que succomber en cas de conflit.

Il lui fallait donc, coûte que coûte, rechercher le moindre indice qui pût le mettre sur la voie. Il avait bien remarqué que les banques où il devait remettre l'argent changeaient de temps en temps. Enfin, depuis quelques semaines, on lui téléphonait de le verser, à une heure et à un endroit déterminés, à une personne inconnue. Il ne fallait évidemment pas compter sur les banques pour obtenir un renseignement; mais peut-être qu'en suivant un jour un des mystérieux encaisseurs, il finirait par découvrir une piste... Parbleu ! c'était la seule méthode à suivre, et la bonne, selon toutes apparences... Et si vraiment ses efforts restaient vains, il n'avait plus qu'à prendre la fuite et se réfugier loin, très loin, et très rapidement, modifier sa physionomie, changer d'état civil... Et encore...

Il se trouvait d'ailleurs que, depuis trois jours, ces versements se faisaient à la même heure et au même endroit, entre une heure et deux heures du matin, au fin fond de Passy, dans une villa mystérieuse. Dans ce cas, ce n'était pas Toni lui-même qui s'y rendait, car le chef lui avait interdit de sortir la nuit sans son autorisation : il devait y envoyer Rodolfo, son garçon

et son compatriote, qui avait toute la confiance du chef...

Et, tout d'un coup, dans le cerveau de Mancini, l'idée germa et le plan, peu à peu, se précisa, se dégageant de rêves fous et peut-être réalisables. Il fallait avant tout aller faire un petit tour du côté de la villa. S'il tombait sur le chef... oh! il n'hésiterait pas et l'abattrait pour ne pas être abattu lui-même. Et alors, pourquoi ne deviendrait-il pas lui-même le patron?

Il s'en sentait la force et les capacités. Quant à continuer cette vie de chien, d'esclave, bien payé, il devait le reconnaître, mais d'esclave malgré tout, Mancini en avait assez. Et puis, les recettes étaient belles... il en savait quelque chose, puisqu'il en était comptable... Alors, pourquoi pas lui?... Mancini décida de mettre son projet à exécution le soir même : il remettrait l'argent à Rodolfo comme à l'habitude, et puis, sans se faire remarquer, prudemment, il le suivrait et connaîtrait ainsi l'adresse exacte du mystérieux et terrible patron. Ce serait un premier point acquis.

.....

L'inspecteur Patin, de son côté, n'était pas non plus absolument enchanté de la tournure prise par les événements. D'abord, l'échec cuisant de son expédition à la *Cage d'Or* n'était pas fait pour favoriser son avancement. Ensuite, son

algarade avec Hippolyte Jolinon était fort désagréable. Patin redoutait la rancune du journaliste, qui avait réellement une très grosse influence à la Préfecture. Si Jolinon mettait ses menaces à exécution, ce serait peut-être l'interruption d'une carrière que Patin espérait triomphale.

L'inspecteur se demandait ce qu'il devait faire. Après réflexion, il se dit que la meilleure solution consistait à aller trouver le reporter, à lui renouveler ses excuses et faire la paix avec lui.

Patin, sans plus hésiter, fit demander la communication avec *Paris-Minuit.* Mais on lui répondit que le journaliste venait de s'en aller et qu'il était vraisemblablement rentré chez lui, rue de Mazagran. Immédiatement, l'inspecteur sauta dans un taxi et, quelques minutes plus tard, il sonnait à la porte de Jolinon. L'imposante Mme Marodon le pria d'attendre quelques instant et, finalement, l'introduisit dans le bureau. Jolinon, en costume d'appartement, était penché sur un document, le fameux document, celui-là même que Patin lui avait remis...

— Monsieur Jolinon... comme je suis heureux de vous trouver! Je vous prie de m'excuser de vous déranger à une heure aussi matinale, mais...

— Je veux bien accepter vos excuses, mais, en réalité, vous me dérangez! fit Jolinon d'une

voix bourrue. Alors, faites vite, et dites-moi ce qui vous amène...

Un peu interloqué par cet accueil, l'inspecteur balbutia :

— Je voulais... je... il était indispensable...

— C'est bon... Asseyez-vous, et au fait!

— Eh bien, l'histoire de cette nuit me trottait par la tête. Elle m'a été particulièrement désagréable, d'autant plus que je n'y étais pour rien, je vous l'assure, Monsieur Jolinon. Alors je venais vous expliquer comment les choses s'étaient passées, et pour vous demander si...

— Tu es un criminel!... lança soudain la voix désagréable de Jacquot, le perroquet, aux oreilles de Patin stupéfait...

La surprise de l'inspecteur eut le don de dérider le journaliste :

— Ne faites pas attention, mon cher Patin! Mon ami Jacquot est fort mal élevé... Ferme ton bec, Jacquot!...

— Ferme-le toi-même! répliqua le volatile.

Jolinon bondit :

— Ferme... ou je te transporte dans l'autre chambre!

— Tu es un criminel!... répétait le perroquet.

Le reporter saisit rageusement la cage et la remit entre les mains de Mme Marodon.

Patin n'en revenait pas.

— Qu'en dites-vous, Inspecteur ? Ah ! mon Jacquot n'est pas un perroquet ordinaire. Il pos-

sède une intelligence que beaucoup d'humains pourraient lui envier... parfois. Je bavarde avec lui pendant des heures entières, et ses réponses sont souvent plus sensées que celles de bien des hommes... Malheureusement, j'avoue l'avoir bien mal élevé... Mais, pour en revenir à l'aventure de l'autre nuit, je dois vous dire que je suis encore loin de l'avoir digérée...

— Je le comprends parfaitement, cher Monsieur, et si je suis ici en ce moment, c'est justement pour m'excuser et pour vous donner une explication. Nous venions de voir filer sous notre nez Wilson et quatre de ses complices. Mancini, qui m'accompagnait, a remarqué, dans la nuit, quelqu'un qui s'enfuyait à toute vitesse. Il a cru que c'était un de la bande et s'est précipité à votre poursuite. Voilà d'où vient la méprise... Quant à moi, dès que je vous ai reconnu, j'ai prié Mancini de vous lâcher... Que pouvais-je faire de plus? Dites-le-moi...

— Heu! heu! Mais vous venez de parler de... Wilson... je crois?

— Oui, c'est un dangereux chef de bande... Voyez-vous, il y a à Paris deux bandes rivales, qui prétendent l'une et l'autre mettre Montmartre en coupe réglée et qui se livrent un combat sans merci.

— Ah! bien... Je vois, à présent. Dans ce cas, économisez vos paroles : je connais cette histoire-là sur le bout du doigt, autant et proba-

blement mieux que vous-même... Il y a quelque chose qui m'intéresserait bien davantage : Avez-vous déjà entendu parler de Vivian Lodge?

— La fameuse femme-bandit de New-York et d'Hollywood?...

— Bon, je vois que vous la connaissez au moins de réputation... Eh bien, je me suis laissé dire qu'elle est actuellement à Paris...

— Pas que je sache...

— Ce qui ne prouve pas que ce soit inexact...

— Pourtant, nous serions informés...

— Vous l'êtes mal. Vivian est à Paris depuis près d'un an. J'avoue d'ailleurs n'en pas savoir davantage. Mais si jamais vous entendez parler de quoi que ce soit à son sujet, je vous serais obligé de bien vouloir me le communiquer le plus rapidement possible...

— Vous pouvez y compter, cher Monsieur Jolinon. Et, de mon côté, je voulais vous demander si...

— Tout à l'heure, tout à l'heure, Inspecteur... Pour le moment, répondez encore à une question, je vous prie. Où en êtes-vous dans l'affaire de la rue de la Paix ? Avez-vous identifié le meurtrier?

— Non! Vous savez que, depuis que je suis dans la brigade mondaine, je ne dirige plus l'enquête; mais le commissaire Garnier, que j'ai vu hier, désespère de trouver quoi que ce soit... Tiens, je vois que vous êtes toujours à la re-

cherche de mon énigme... Pas commode, hein?... Vous n'êtes guère plus avancé que moi...

— Détrompez-vous, j'en suis bien plus loin que vous ne le pensez...

— Hé! hé! tous mes compliments... Maintenant, Monsieur Jolinon, je voulais vous demander... ou plutôt vous proposer...

— Quoi?

— Pour vous donner une compensation aux événements désagréables de la nuit passée, je vous propose une expédition pleine d'intérêt pour le reporter que vous êtes...

Les yeux de Jolinon brillèrent derrière ses lunettes, et ses narines se retroussèrent :

— Je suis tout oreilles, Inspecteur...

— J'ai retrouvé la piste de Wilson, le chef de la bande des Américains, et je sais où le trouver demain soir. Voulez-vous venir avec moi ? Je crois que cela pourrait vous fournir le sujet d'un article sensationnel... Qu'en pensez-vous?

— Bravo! Tout ce qui touche les criminels et les crimes ne peut que m'intéresser. Et où voulez-vous surprendre cet Américain?

— Je ne puis encore vous le dévoiler, car je suis lié par le secret professionnel. Mais si vous le voulez, je viendrai vous prendre ici, vers dix heures du soir, et vous le verrez...

— Très bien! Entendu comme cela...

— Oui, mais j'ai toujours quelque chose à vous demander...

— Je vous écoute...

— C'est au sujet de ce maudit article que vous avez menacé de publier sur la soi-disant impéritie de la police...

— Oui, je vois ce que vous voulez... Eh bien, je vous promets d'en retarder la publication... Etes-vous content?

— J'aimerais mieux que vous renonciez définitivement à l'écrire...

— Monsieur l'Inspecteur, je verrai... Peut-être...

— Dans tous les cas, cher Monsieur Jolinon, je me permets d'attirer très sérieusement votre attention sur les dangers réels de l'expédition à laquelle vous prendrez part... Wilson et ses gens sont décidés à opposer une résistance désespérée et ils savent se défendre... j'en ai eu un échantillon la nuit dernière... Alors, il serait bon que vous preniez un revolver...

— Vous voulez rire, Inspecteur? Je ne suis pas un froussard et je ne crains personne... Je n'ai jamais porté d'arme de ma vie... A quoi bon? D'ailleurs, pour me défendre, j'ai beaucoup mieux qu'une arme.

— Ah! vraiment? Je serais curieux de savoir quoi...

— J'emmènerai tout simplement mon ami Jacquot avec moi...

— Monsieur Jolinon, je vous assure que ce

sera plutôt dangereux. Alors, pourquoi plaisanter?

— Monsieur l'Inspecteur, je ne songe nullement à plaisanter... Vous n'avez pas la moindre idée de ce que cet oiseau est capable de faire... Il est plus dangereux, à lui seul, que trois revolvers...

— Voyons... Monsieur Jolinon... il ne doit pas être difficile de lui tordre le cou...

— Essayez donc! Je vous dis que c'est un oiseau extraordinaire... Et puis, vous l'avez entendu... il vous l'a dit lui-même, tout à l'heure, Monsieur l'Inspecteur Patin, il ne peut pas sentir les criminels...

— Oui. Mais à quoi les reconnaît-il?

— Vous le lui demanderez, Inspecteur!

VIII

VIVIAN LODGE

Vivian avait attendu Charley jusqu'à une heure. Il lui avait dit qu'il était invité à une partie de poker. Elle connaissait son ami et le savait joueur effréné. Il était capable de passer une nuit entière, cartes en main, mais il lui avait promis de ne pas s'attarder... quand ce n'eût été que pour ne pas la rendre inquiète. Car, depuis leur arrivée à Paris, Vivian était toujours sur le qui-vive et craignait sans cesse que la police française, alertée par celle d'Amérique, ne réussît à la découvrir, ainsi que Charley.

Une heure et demie, deux heures sonnèrent, et Charley n'était toujours pas rentré. Vivian commençait à s'énerver. Elle n'admettait pas que Charley se moquât d'elle : elle tournait dans sa chambre comme une lionne en furie. Comme Charley s'était bien gardé de lui indiquer l'endroit exact où devait avoir lieu cette fameuse partie, force lui était d'attendre. Mais elle se promettait de lui réserver un accueil dont il

conserverait longtemps le souvenir. Vers deux heures et demie, une sonnerie la fit tressaillir. C'était sans doute Charley qui téléphonait pour s'excuser... Il allait déjà avoir un avant-goût... Elle se précipita sur l'écouteur :

— Allo! C'est vous, Vivian?

— Oui. Qui est à l'appareil ? Passez-moi Charley...

— Je vous téléphone de sa part. C'est moi, Wilson... Préparez-vous, je vous envoie une voiture. Dans un quart d'heure, elle sera devant votre porte...

— Mais...

— Non, rien au téléphone... A tout à l'heure!

Et Wilson raccrocha.

Furieuse, mais inquiète aussi, Vivian s'habilla rapidement et sortit. Au bout de quelques instants, une puissante voiture s'arrêta brusquement le long du trottoir; le chauffeur fit un signe à Vivian, qui prit place à son côté, et l'auto repartit aussitôt. Le conducteur ne dit pas un mot pendant le parcours, et Vivian ne tenta pas de l'interroger : elle connaissait les usages de son milieu.

L'auto filait bon train. On traversa tout Paris, et Vivian remarqua bientôt que la voiture roulait en banlieue; mais elle connaissait mal la région parisienne et elle ignorait complètement où elle se trouvait. Au bout de vingt minutes de trajet, l'auto s'arrêta devant une grille à peine

visible entre les grands arbres. Le chauffeur la lui ouvrit, la referma soigneusement, et lui fit signe de le suivre. Ils longèrent une allée interminable et finirent par arriver au perron d'une villa perdue sous le lierre et les feuillages. A ce moment, elle vit apparaître Wilson qui s'avançait vers elle, d'un pas pesant. Sa démarche était mal assurée, et son visage était pâle et défait. Vivian, soudain, se sentit prise d'une appréhension mortelle...

Wilson l'introduisit dans une grande pièce, au rez-de-chaussée, lui fit signe de prendre un siège, et se mit à marcher de long en large, sans dire un mot : on eût dit qu'un secret effrayant l'étouffait.

Vivian le regardait, affolée. Elle savait, à présent, qu'il avait dû se passer quelque chose de grave, de si grave qu'elle n'osait même pas poser une question.

Enfin Wilson prit la parole :

— Ma chère Mademoiselle Lodge, lui dit-il enfin d'une voix que l'émotion faisait trembler, il vient de se produire un grand malheur, et il vaut mieux que je ne vous cache rien... A quoi bon vous déguiser la vérité? Charley, mon bon ami Charley vous avait menti : il n'avait pas du tout été invité à jouer une partie de poker... En vrai ami, en vrai frère, il s'était mis à ma disposition, et il est venu me donner un coup de main...

Vivian, pâle comme une morte, ne bronchait point.

— J'avais besoin de lui pour me débarrasser de mon pire ennemi, de l'Italien Mancini, à qui j'avais tendu un piège. Malheureusement, nous avons été trahis, on nous a dénoncés à la police, et, quand nous sommes arrivés à l'endroit convenu, nous sommes tombés sur une nuée de policiers et d'agents...

— Et alors? demanda Vivian avec un calme impressionnant.

— Alors... la suite, vous la devinez... Il y a eu bataille : les flics ont tiré, nous aussi...

— Et alors, Charley est pris?

— Non..

— Blessé, sans doute... ou tué... mais répondez donc! Tout plutôt que cette terrible incertitude...

— Hélas! mademoiselle, aussi pénible que soit la vérité, il faut bien que je vous la dise...

— Oh! il est mort ? Mais c'est impossible ! Voyons, dites-moi que c'est un cauchemar...

— Il est mort, et je vous prie de croire que j'en souffre autant que vous... Il est mort, il y a une demi-heure. Que son âme repose en paix!... Nous avons tout fait pour le sauver... Un des chirurgiens les plus réputés l'a opéré, il y a une heure; mais il avait reçu une balle dans le foie, et tous nos efforts ont été inutiles...

Vivian s'était levée. Son visage crispé était

pâle sous le fard. Elle fit quelques pas en titubant, puis ses jambes ployèrent, et elle tomba dans les bras de Wilson en sanglotant et en gémissant.

— C'est impossible... Charley mort... Mais non... je ne puis le croire... Lui si brave, si fort... Non, non!...

— Il faut que vous soyez raisonnable... Je comprends votre douleur, je souffre moi-même... Mais il faut nous résigner... Nos pleurs ne le ressusciteront pas, malheureusement. Soyez courageuse!...

Vivian reprit soudain possession d'elle-même. Elle sécha ses larmes et demanda d'une voix âpre :

— Et qui l'a tué?

— Il est difficile de le savoir... Un Italien... Peut-être est-ce Mancini lui-même...

— Et dire que je lui avais défendu... je l'avais supplié de rester tranquille... Je ne voulais plus le voir se lancer dans de nouvelles aventures... comme s'il n'avait pas fait plus que sa part, là-bas, en Amérique. Je pressentais tout cela... Et maintenant, voilà... Et c'est vous qui en êtes cause, c'est votre faute s'il est mort... Vous, vous êtes... vous avez son sang sur la conscience... Vous êtes un misérable!...

Wilson resta calme sous les invectives de la jeune femme. Il se contenta de hausser les épaules :

— Il est possible que vous ayez raison. Que voulez-vous... Pouvais-je prévoir que ce serait justement lui qui tomberait?... Accusez plutôt la Fatalité... Et puis, dans notre métier, il n'y a pas une minute où nous ne risquions notre vie... Alors... Cela serait peut-être arrivé, sans moi, un jour ou l'autre... Cela serait même arrivé, n'importe comment!

— Vous dites? interrompit Vivian suffoquée.

— Je dis que cela devait arriver... car il faut que vous sachiez enfin ce que Charley vous avait soigneusement caché. Depuis votre arrivée à Paris, il n'était pas resté inactif... Pour ne pas vous inquiéter, il ne vous avait rien dit, mais il avait, à votre insu, organisé une vaste entreprise de contrebande... je puis bien vous le dévoiler à présent; ses complices étaient Huxley et Borton... Ils passaient de tout : armes, tabac, stupéfiants... C'est Huxley et Borton qui vous ont délivrés, l'autre jour, au commissariat... Car, enfin, vous avez dû être un peu surprise quand ces deux ivrognes ont fait un tel scandale, uniquement dans le but de vous faire évader... C'étaient eux, et vous avez eu, ce jour-là, une chance extraordinaire... Il s'est trouvé qu'ils vous suivaient en voiture... à quelques mètres derrière la vôtre... Charley devait vous déposer devant un grand magasin, et les rejoindre ensuite... Naturellement, vous ne saviez rien, et Charley ne vous en avait pas soufflé mot, de crainte de

vous inquiéter... Vous voyez que je n'ai pas tout à fait tort en vous disant que dans n'importe quel cas, sa vie était menacée...

— Ah! je comprends maintenant, et le papier trouvé sur lui, au commissariat, ne portait-il pas l'adresse de la banque et le numéro du coffre où nous avons déposé notre argent?

— Non! vous vous trompez!

— Ah! si j'avais su cela plus tôt!.... Il a payé cher sa bêtise et sa dissimulation. Je l'avais averti. Il n'a que ce qu'il mérite...

— Ne désirez-vous pas le revoir une dernière fois? demanda Wilson. Je vais lui faire creuser dans le jardin une tombe digne de lui.

— Non, je ne veux pas le revoir. A aucun prix... cela ne changerait rien...

— Comme vous voudrez ! Puis-je vous être utile en quoi que ce soit? Avez-vous un désir que je puisse satisfaire?

— Non! je ne veux plus rien savoir. Faites-moi reconduire.

— Un instant encore... Mon pauvre Charley est mort... C'était un ami sûr et un garçon courageux. Et jamais je n'oublierai qu'il est mort pour me rendre service... Mais j'ai le devoir — c'est une question d'honneur — de le venger. Et il le sera, je vous le jure!... Mais je tiens à vous dire ceci : vous n'êtes pas digne d'être une Américaine, encore moins d'être ce que vous prétendez avoir été, si vous laissez impuni ce

lâche assassinat !... Maintenant, vous pouvez partir!...

Ces paroles semblèrent faire une forte impression sur Vivian, qui, de nouveau, se remit à sangloter...

— Que... que dois-je donc faire? gémit-elle en se tordant les mains. N'y a-t-il donc pas assez de sang versé comme cela?

— Allez-vous-en! répéta brutalement l'Américain. Vous êtes lâche, et, par-dessus le marché, vous devenez sensible!... Je n'ai que du mépris pour vous...

Vivian se redressa :

— Que dites-vous là? Personne encore n'a osé me parler comme vous le faites... Je vous montrerai, moi, que Vivian Lodge n'est pas lâche...

Wilson la regarda avec l'expression du plus profond mépris, et ricana :

— C'est bien, je vous attends aux actes...

— Eh bien, soit!... Voici ma main... Vous pouvez compter sur moi, d'une manière absolue, jusqu'à ce que Charley ait été vengé...

IX

LE CHEF INVISIBLE

A six heures du soir, très exactement, Rodolfo quitta le *Porc-Epic*, après que Mancini lui eut remis la recette du jour. Elle n'était pas très élevée, ce jour-là, et pourtant elle représentait un assez joli denier, à peu près cinq mille francs. Mancini avait compté les billets avec plus de soin que de coutume et les avait donnés à son garçon en lui recommandant d'y faire très attention, car il craignait, non sans raison, une attaque de la part des Américains. Rodolfo partit tranquillement après avoir chargé son revolver. Mancini resta sur le pas de sa porte et le vit s'éloigner dans la direction du boulevard de Clichy. A peine Rodolfo avait-il disparu au coin de la rue Pigalle, qu'il se précipita sur son chapeau, et, après avoir installé à sa place, au comptoir, un autre garçon en qui il avait toute confiance, Mancini s'élança sur les traces de Rodolfo...

Le *Porc-Epic*, il faut le dire, n'était qu'une

couverture, qu'une façade. Certes, le bar était fort bien situé et sa clientèle était bonne, mais l'argent qui entrait dans les caisses de Mancini ne provenait que pour une toute petite partie des recettes du *Porc-Epic*. De l'arrière-salle, on pouvait passer, par une porte dérobée, dans l'appartement du beau Toni, et c'est là que se traitaient les véritables affaires, louches naturellement, de Mancini et de sa bande. Tous les soirs, les affiliés s'y réunissaient, faisaient leurs rapports et remettaient au beau Toni le produit de leurs rapines et de leurs escroqueries. Toni vérifiait, remettait à chacun la part qui lui revenait, déduisait naturellement la sienne, et le surplus était envoyé au chef, par l'intermédiaire de Rodolfo. Mancini était tenu à une exactitude rigoureuse dans ses comptes, et le chef n'admettait aucune erreur, volontaire ou non. Une fois, une seule, Mancini avait essayé de détourner à son profit une partie du butin, mais sa malhonnêteté n'avait eu d'autre résultat qu'une réprimande sévère, par téléphone, et l'obligation de payer une somme double de celle qu'il s'était indûment appropriée, à titre d'amende et d'avertissement. Depuis, Toni avait remis scrupuleusement au chef ce qui lui revenait. Il ignorait d'ailleurs par quel miracle le chef avait été informé du larcin; toujours est-il qu'il avait su, à un centime près, le montant du vol. Mancini se demandait, parfois, s'il n'était pas trahi par

Rodolfo. Il s'en méfiait comme de la peste, mais n'avait jamais pu faire la preuve qu'il était un espion. Néanmoins, il avait de forts soupçons.

D'abord, malgré son nom italien, Rodolfo parlait très mal la langue de Dante, et avait plutôt un accent hongrois ou polonais. Il l'aurait congédié avec plaisir, mais n'osait pas le faire, car il lui avait été, en quelque sorte, imposé par le chef. Il le supportait donc, et tenait soigneusement sa langue quand il se trouvait en présence de son subordonné... D'ailleurs, Mancini n'avait pas lieu de se plaindre de sa situation : il gagnait très largement sa vie, et aurait dû se considérer comme un privilégié du sort, s'il n'avait eu le défaut effrayant d'être envieux et de toujours désirer davantage...

Mancini vit, de loin, Rodolfo monter dans un taxi. Il l'imita et ordonna à son chauffeur de suivre la voiture de Rodolfo, à distance et aussi discrètement que possible. La poursuite dura d'ailleurs très peu de temps, et Rodolfo prit, non pas le chemin de Passy, ainsi qu'il l'avait dit à Mancini, mais la direction opposée, celle de la Villette.

Arrivée vers le pont de Flandre, l'auto de Rodolfo bifurqua sur la gauche et s'arrêta dans une petite rue étroite et mal éclairée, devant un immeuble neuf, dont les briques, neuves et propres, contrastaient avec les maisons lépreuses qui l'entouraient. Toni vit Rodolfo descendre de

voiture, payer le conducteur, sonner à la porte cochère et disparaître dans l'immeuble. A son tour, Toni régla son chauffeur et alla se mettre en faction, à quelques pas plus loin, derrière les palissades d'un chantier, d'où il pouvait voir commodément sans courir le risque d'être surpris. Sa patience fut soumise à une longue épreuve, car Rodolfo ne ressortit qu'au bout de trois longs quarts d'heure, qui parurent une éternité à Mancini. A sa vue, Mancini recula et s'aplatit contre la palissade.

Rodolfo regarda bien, à droite et à gauche, avant de se mettre en route, mais il n'aperçut certainement pas Mancini, dont la silhouette se confondait, dans l'obscurité, avec les planches noirâtres de la clôture de bois. Mancini le regarda s'éloigner et réfléchit pendant quelques instants. Il hésitait à agir. Il était temps encore pour lui de reculer et de rentrer tranquillement rue Fontaine. Après tout, il avait déjà un premier renseignement : il connaissait l'adresse du chef.

Mais il se dit qu'il serait stupide de s'être dérangé pour si peu, et, brusquement, il prit sa décision. Après s'être assuré que la rue était déserte, il alla résolument sonner à la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et Mancini pénétra sous la voûte. La minuterie s'étant allumée, il trouva facilement le grand escalier, garni d'un magnifique tapis rouge, et le gravit. Arrivé au premier

étage, il vit une porte unique. D'ailleurs, l'escalier semblait s'arrêter là. Il n'y avait donc pas d'hésitation possible. L'Italien pressa sur le bouton de la minuterie qui venait de s'éteindre, et examina la porte, pour voir de quelle manière il allait s'introduire dans l'appartement, quand il remarqua qu'elle était resté ouverte. Sans doute était-ce un oubli de la part de Rodolfo. Mancini ne balança pas longtemps, poussa la porte, entra et se trouva dans un salon, luxueusement meublé et éclairé à giorno par des lustres magnifiques. Un peu interloqué, Mancini se demanda soudain s'il n'était pas tombé dans un piège, mais il n'eut pas le temps de trouver une réponse à la question qu'il se posait à lui-même, car une portière sembla s'animer et la tenture se soulevant légèrement laissa passer deux bras tendus au bout desquels deux revolvers menaçants se braquèrent instantanément sur lui. C'est tout ce que Toni put remarquer. Le possesseur des bras restait invisible et ses mains elles-mêmes étaient gantées, de sorte qu'il était assuré de l'incognito le plus complet. Mais si l'homme était invisible, il n'était pas muet. Une voix froide, aux accents métalliques, cloua sur place l'Italien qui sentit le sang se glacer dans ses veines.

— Bonsoir, Monsieur Mancini ! Ayez donc l'obligeance de lever les mains et de les garder en l'air jusqu'à nouvel ordre.

Mancini se garda bien de désobéir.

— Veuillez me dire maintenant ce qui me vaut le plaisir de votre visite à cette heure tardive.

L'Italien voulut parler mais ne parvint pas à articuler un seul mot.

— Allons, parlez, que venez-vous faire ici?

Enfin Toni réussit à vaincre le tremblement nerveux qui l'agitait. D'une voix étranglée, il balbutia :

— Je... je... excusez-moi, monsieur... je désirais voir... voir le chef...

— Vraiment? Et n'avez-vous donc pas oublié que le chef vous avait formellement interdit de venir?

— Non... non... seulement la chose était très, très urgente, et j'ai cru que...

— Cela fait deux fois en vingt-quatre heures que vous transgressez ses ordres. Cette fois, Toni, la punition sera effroyable!...

— Mais je vous assure...

— Taisez-vous! Vous mentez. Vous n'avez absolument rien d'important à dire. Vous avez espionné Rodolfo, vous l'avez suivi jusqu'ici, par curiosité et pour voir le chef. Or vous savez bien que c'était là la plus grave faute que vous puissiez commettre. Vous commencez à devenir insupportable, Mancini, je dirai même encombrant... et les gens encombrants, vous savez le sort que je leur réserve...

— Santa Maria! s'exclama Toni, seriez-vous le chef, par hasard?

— Vous avez deviné, c'est moi! Je devrais vous punir de votre audace, comme vous le méritez, mais j'ai encore besoin de vous, et voilà la seule raison pour laquelle vous échapperez encore ce soir au châtiment; mais vous ne perdrez rien pour attendre!... Dès à présent, vous êtes condamné, et maintenant je vous ordonne de vous retirer... Vous allez partir tout de suite, sans vous retourner... je vous donne exactement trois minutes, pas une de plus, et je vous conseille de vous presser... Si d'ici trois minutes vous n'êtes pas dans la rue, je vous abats sans pitié! Et maintenant, filez!...

Mancini ne se fit pas répéter l'ordre deux fois. Comme poursuivi par les furies, il se rua hors de la pièce et descendit l'escalier quatre à quatre, tandis qu'un rire puissant et terrible l'accompagnait dans sa fuite éperdue. Arrivé sur le trottoir, il se laissa choir épuisé de terreur et d'énervement, tandis que tintait encore à ses oreilles le rire terrifiant.

Mais il y avait une chose dont il était certain : la voix du chef invisible ne lui était pas inconnue...

. . . . . .

Toni était plus mort que vif quand il pénétra dans son bar. Il flageolait sur ses jambes, les yeux lui sortaient de la tête. Il reprit machina-

lement sa place au comptoir et fit, en silence, le bilan de sa soirée. Non seulement il allait perdre, à brève échéance, un emploi grassement rémunéré, mais il savait que désormais un danger terrible planait sur sa tête. Il savait que le chef était implacable; le sort de son prédécesseur était là pour l'instruire, et il était certain qu'il ne serait pas épargné; il ignorait par contre comment, quand et de qui la mort viendrait. La situation devenait intenable. C'était déjà suffisant de se savoir condamné sans ignorer encore en quoi consisterait son supplice. Le couteau? Le revolver? Le poison? Toni n'avait plus le choix. Ou bien se résigner comme un bœuf qu'on mène à l'abattoir ou bien fuir vite, le plus vite et le plus loin possible. C'était l'unique et bien faible chance de salut qui lui restât. Mais comment faire? Avait-il un seul ami qui consentirait à braver la colère du chef et lui donner asile? Pouvait-il se fier à qui que ce fût? Il venait, une fois de plus, d'avoir la preuve que le chef était au courant des moindres de ses faits et gestes! Alors, comment sortir de sa situation dramatique? Et Toni se prit sa tête dans les mains et se plongea dans d'amères réflexions.

Quand il releva les yeux, il vit, devant lui, appuyé au comptoir, un visage familier : celui de Nina. Victoire!... c'était d'elle que viendrait le sauvetage.

Nina lui prit les mains avec effusion et lui fit signe qu'elle désirait avoir un entretien avec lui. Mancini la fit passer dans son appartement privé et la pria de s'asseoir.

Nina ne pouvait pas ne pas remarquer la physionomie hagarde de son ex-fiancé et lui demanda d'une voix inquiète et pleine d'affection s'il était malade ou s'il avait un ennui quelconque. Toni hésitait à répondre. Comme Nina allait insister, il porta le doigt aux lèvres et lui fit signe d'approcher.

— Nina, attention! les murs ont des oreilles, murmura-t-il. Mais... tu te trompes, je n'ai rien de spécial, je dois être un peu fatigué... je travaille trop... ce doit être l'effet du surmenage... Mais comment se fait-il que j'aie le plaisir de te voir ici? Qu'as-tu donc à me dire?

Nina se redressa, se serra contre son ex-fiancé et lui dit avec mille inflexions câlines :

— Ecoute, Toni! Depuis la fusillade d'hier au soir, chez moi, j'ai beaucoup réfléchi. En te retrouvant et après une si longue séparation, et surtout en te voyant au milieu du danger auquel tu as échappé par miracle, j'ai pensé que l'amour ne mourrait pas, le mien tout au moins. Je reconnais que c'est ma faute, à moi seule, si nous nous sommes quittés. Eh bien! je fais amende honorable, je confesse mes torts et je viens te dire ceci, Toni : je t'aime toujours, redevenons bons amis, redevenons ce que nous étions autrefois...

Plus jamais, je te le jure, je ne te ferai de scène. Veux-tu, Toni? Ce serait si beau, si merveilleux pour moi, si tu consentais à oublier!...

Elle était haletante, suspendue à ses lèvres, anxieuse d'entendre la réponse. Et soudain une lueur d'espoir vint illuminer le cœur de Mancini. Un sourire se dessina sur ses lèvres.

« Pourquoi pas? songeait-il. On peut se fier à une femme, surtout à une femme qui vous aime, bien plus qu'à un homme. Et Nina m'aime. Sa démarche le prouve surabondamment. Celle-là ne me trahira pas, j'en suis sûr. »

Nina avait vu son visage s'éclairer et avait deviné son consentement avant qu'il ne l'eût formulé. Elle se jeta dans ses bras, en versant des larmes de joie et en le couvrant de baisers.

— C'est bien, Nina, reprit Mancini. J'accepte. Je veux bien essayer encore une fois, mais c'est à la condition expresse que tu tiendras ta parole et que plus jamais tu ne laisseras éclater ta stupide jalousie, qui n'a d'ailleurs aucune raison... Et moi aussi j'ai à te parler très sérieusement! J'ai besoin de toi, de ton aide, il faut absolument que tu me sauves d'un terrible danger...

— Oui, je sais... Wilson a juré de te tuer...

— Non! Oh! si ce n'était que cela!... C'est bien pis... Je cours un danger autrement grave... je vais tout te dire...

Et Toni fit à sa fiancée le récit détaillé des

événements dont il venait d'être le héros malheureux.

— Tu vois, lui dit-il, dans quelle épouvantable situation je me trouve. Toi seule peux m'aider. Y consens-tu?

— La question ne se pose pas, mon amour! Tu sais bien qu'on me tuera avant qu'on n'arrive jusqu'à toi. J'espère que tu as confiance en Nina Bellomo. Alors laisse-moi faire et tu verras.

« Moi aussi, j'ai des amis dévoués, et qui se feraient massacrer sur un simple signe. Ils veilleront sur toi, nuit et jour, jusqu'à ce que nous ayons combiné un plan. Et alors, nous verrons si ton chef inconnu et invisible restera longtemps encore dans le mystère dont il s'enveloppe. Toni, c'est moi qui te sauverai!

X

LA MISSION DE JACQUOT

A l'heure dite, Patin se présenta au domicile du reporter. Jolinon était prêt à partir : il attendait Patin, la cage de Jacquot à la main. L'inspecteur le regarda d'un air ahuri :

— Voyons, Monsieur Jolinon, soyez sérieux! Vous avez vraiment l'intention d'emmener ce perroquet avec vous?

— Bien entendu.

— Je vous ai déclaré que nous allions entreprendre une expédition pleine de risques. Le moment ne me paraît pas très choisi pour plaisanter...

— Monsieur l'Inspecteur, un homme tel que moi sait ce qu'il fait et ne plaisante qu'à bon escient.

— Mais, au nom du Ciel, cet oiseau va nous encombrer! Vous feriez mieux de prendre un revolver...

— Peut-être, mais je m'en tiens à mon idée... Je vous ai dit qu'il valait, à lui seul, mieux que

trois revolvers... Mon perroquet, d'ailleurs, n'est pas d'une race ordinaire : il est supérieurement intelligent, vous verrez ce dont il est capable; il est...

— Bien, bien, interrompit Patin avec impatience. Dépêchez-vous, la voiture attend et nous ne sommes pas en avance. Vous me vanterez les qualités de votre oiseau en cours de route, si vraiment cela vous fait plaisir. Pour moi, je décline toute responsabilité.

Ils s'installèrent confortablement dans la voiture de la police qui démarra bon train vers les boulevards extérieurs.

— Où m'emmenez-vous donc? demanda le reporter. Je serais curieux de le savoir... Brr! quel sale temps. Je me demande si je n'aurais pas mieux fait de rester chez moi; cette humidité est mortelle pour un rhumatisant.

— Que voulez-vous, le service est le service, et pour vous c'est presque une excursion professionnelle que vous allez faire... Songez à l'article sensationnel que vous donnerez demain soir dans *Paris-Minuit*... surtout si nous parvenons à coffrer la bande des Américains!... Vous serez sacré roi des journalistes et moi...

— Pour cela, c'est certain. Dans n'importe quel cas, le journal aura un succès colossal... et c'est à vous que je le devrai. Aussi, comme je ne suis pas un ingrat, mon cher ami, dès maintenant, je vous donne ma parole de ne pas pu-

blier l'article que je voulais écrire contre la police et contre vous. Mieux encore, si l'affaire tourne bien, je vous assure que vous serez mis en vedette...

— Mais d'une façon louangeuse, j'espère...

— Bien entendu. J'écrirai quelque chose dans ce genre-là : « L'inspecteur Patin s'est, une « fois de plus, révélé comme un habile enquê- « teur, aussi courageux qu'adroit. Il a fait un « coup de maître en s'emparant du bandit no- « toire et du dangereux gangster américain « Wilson. » Vous serez, du jour au lendemain, l'homme le plus populaire de la capitale et nul ne sait quel avenir vous sera réservé. Et vous devrez tout cela à qui? A l'ami Jolinon!...

— Je n'en demande pas tant, Monsieur Jolinon! Et puis ne faisons pas de rêves à échéance si lointaine... Attendons d'abord de tenir ce Wilson... Ce n'est pas encore fait...

Un quart d'heure plus tard, l'auto stoppa.

— Où sommes-nous donc? demanda le reporter. Dans la nuit, avec ma vue déplorable, je ne m'y retrouve plus...

— A la gare de l'Est...

— Ah! oui, mais qu'avons-nous à y faire?

— Cela, vous le verrez tout à l'heure. Maintenant, venez, et soyez sur vos gardes. L'expédition commence seulement...

Ils traversèrent la grande salle des Pas-Perdus et, à l'entrée des quais, Patin retrouva une ving-

taine d'inspecteurs qui paraissaient l'attendre. Patin les réunit, leur donna de brèves instructions, et les hommes se dispersèrent un peu dans toutes les directions, sauf un groupe de cinq, dont Patin prit la tête.

Les policiers passèrent sur la voie, qu'ils longèrent avec précaution, suivis par Jolinon qui marchait sa cage à la main.

Tout d'un coup, le perroquet se mit à caqueter :

— Po, tu es un criminel!

A ces mots, Jolinon devint d'une pâleur mortelle et trembla comme une feuille. Son visage se contracta de fureur :

— Vas-tu fermer ça! grommela-t-il, ou bien je te tords le cou!

Mais le perroquet, insensible aux menaces de son maître, continuait de son mieux :

— Po, tu es un criminel!

Patin s'était retourné, furieux :

— Qu'a donc votre perroquet? Faites-le taire. Ce n'est pas la peine d'attirer l'attention...

— Ce n'est rien, répondit le reporter en souriant. Mon perroquet est mal élevé, comme toujours... Mais vous avez raison, il vaut mieux ne pas faire de bruit... D'ailleurs, c'est fini maintenant...

Effectivement, Jacquot s'était tu. Le groupe reprit sa marche silencieuse, entre les rails, lentement, avec précaution, s'arrêtant à tout ins-

tant, comme pour vérifier leur route... Ils progressèrent ainsi pendant près d'une lieue et, finalement, arrivèrent à un embranchement : c'était une voie de garage où se trouvaient un certain nombre de trucs et de wagons de marchandises.

— C'est par là, fit Patin. Encore une centaine de mètres et nous y serons. Dites donc, les gars, préparez vos armes et ne les laissez pas au cran de sûreté. Vous pourrez en avoir besoin d'un instant à l'autre. Il est déjà plus de onze heures et les contrebandiers ne peuvent plus tarder maintenant...

Il disposa ses hommes en ordre de bataille et les fit se cacher derrière les wagons, et... l'attente commença.

Elle ne fut pas très longue. Au bout de dix minutes, on entendit un bruit de pas et de voix, encore lointains, mais qui, d'instant en instant, devenaient plus distincts :

— Les voilà! murmura Patin. Attention! et surtout que personne ne bouge avant que j'aie donné le signal.

Quand le groupe des contrebandiers fut arrivé à pied d'œuvre, Patin, soudain, surgit de l'ombre, revolver au poing, et les inspecteurs se précipitèrent. Les bandits étaient au nombre de trois. Ils furent tellement surpris qu'ils levèrent spontanément les mains.

Patin s'approcha, l'arme haute :

— Que venez-vous faire ici? demanda-t-il d'un ton rude.

Personne ne répondit.

— C'est bien! Je vous arrête. Suivez-moi. En route!

Il laissa l'un de ses inspecteurs en surveillance au pied des wagons et repartit avec ses quatre compagnons, le journaliste et les trois prisonniers dans la direction de la gare.

Il fermait la marche avec Jolinon qui ne s'était point séparé de sa cage.

— Je croyais, fit celui-ci avec une pointe d'ironie dans la voix, que vous vouliez arrêter Wilson? Or il n'est pas parmi vos prisonniers, que je sache!

— Cela ne fait rien. Ces hommes font partie de sa bande.

— C'est possible. Mais vous vous êtes moqué de moi. Je suis venu pour voir arrêter Wilson et non pas des comparses. Si j'avais su, je me serais épargné cette promenade inutile... par un temps pareil, Jacquot va attraper une pleurésie, et peut-être moi aussi!...

— Mais, cher ami...

— Il n'y a pas de cher ami. Vous étiez mal informé et...

L'inspecteur, un peu vexé, allait répondre vertement. Mais il n'en eut pas le temps. Un bruit de tonnerre les assourdissait.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il avec inquiétude.

— Que voulez-vous qui fasse du bruit sur une voie ferrée, sinon un train qui vient sur nous.

— C'est impossible! Il n'y a aucun train sur cette voie de garage, à cette heure tout au moins. Le chef de la traction me l'a affirmé. Et pourtant, vous... vous avez raison... Qu'y a-t-il là-dessous? Sûrement quelque chose d'anormal... Attention!...

En effet, une locomotive, feux éteints, s'avançait à leur rencontre. Elle ralentit et s'arrêta brusquement à leur hauteur. Un homme sauta sur le ballast et marcha droit sur le groupe de policiers. Il était grand, large et son visage était rasé.

— Vous êtes l'inspecteur Patin? demanda-t-il tranquillement au policier.

— Parfaitement, répondit Patin plus que surpris. Et vous, qui êtes-vous et que venez-vous faire ici?

— Je m'appelle Wilson, répondit l'homme avec un calme surprenant. Ce que je veux, c'est simple : vous allez libérer immédiatement les trois hommes que vous venez d'arrêter...

— Vous ne manquez pas d'audace, mon ami! Je pense que vous avez complètement perdu la tête. Et puisque vous êtes Wilson, vous ne pouvez pas mieux tomber... Voilà assez longtemps que je cours après vous... Allez!

Et il se tourna vers ses hommes :

— Empoignez-moi celui-là et passez-lui les menottes.

Déjà deux inspecteurs s'avançaient. Jolinon, par contre, reculait prudemment, prévoyant la bagarre, et prit la parole :

— Ne vous dérangez pas, messieurs! Pourquoi risquer un mauvais coup? C'est moi qui vais l'arrêter, ou plutôt l'oiseau que voilà. Vous allez voir de quoi Jacquot est capable.

Et, rapide comme l'éclair, M. Hippolyte Jolinon ouvrit la cage qu'il tenait toujours à la main et le perroquet fondit comme un oiseau de proie sur Wilson abasourdi, lui planta ses griffes sur la tête avec une telle violence que l'autre poussa un cri de douleur. Il cherchait en vain à se protéger contre les attaques furieuses du volatile qui, frappant du bec et des ongles, eut tôt fait de lui mettre le visage en sang. Les inspecteurs assistaient ahuris à la scène. Patin lui-même en oubliait de donner des ordres.

Et soudain, de la locomotive, un appel retentit:

— Jacquot! Jacquot!

Le perroquet cessa de frapper pendant quelques secondes, puis il prit son essor et s'approcha de la plate-forme de la locomotive, en criant:

— Vivian! Vivian!

— Jacquot chéri!

Un claquement sec, un éclair, et le perroquet, foudroyé, s'abattit, ailes éployées, entre les rails.

Patin, littéralement abasourdi, vit alors une forme féminine debout sur la plate-forme du mécanicien, avec un pistolet-mitrailleur :

— Haut les mains! ordonna la femme.

Et tandis que les policiers, paralysés par la surprise, obéissaient docilement, les trois prisonniers et Wilson s'élancèrent vers la locomotive qui s'éloigna à toute vapeur, avec un fracas infernal, et disparut dans le lointain.

Toute la scène n'avait duré que quelques secondes. Quand les policiers revinrent à la notion des choses, ils étaient seuls, avec Jolinon penché sur le cadavre de son perroquet.

— Que s'est-il donc passé? demanda Patin à Jolinon qui souriait.

— Vous paraissez satisfait? Pourtant, vous venez de perdre votre fidèle ami?

— Oh! cela m'importe peu, répondit le reporter d'un ton indifférent. Je puis me passer de lui, maintenant. Il a rempli sa mission...

— Et cette femme? C'était le diable en personne...

— Vous dites plus vrai que vous ne pensez. Cette femme, c'est Vivian Lodge, la plus grande criminelle qu'on puisse rencontrer ici-bas, et si vous voulez mon opinion, inspecteur, vous n'en avez pas fini avec ce démon...

— Vous la connaissez donc?

— C'est la femme dont je vous ai parlé, pas plus tard qu'hier.

— Mais, alors, elle fait partie de la bande des Américains? Elle aussi, elle est complice de Wilson!

— Vous le voyez. Et il est pour le moins regrettable que vous ayez laissé échapper un duo aussi intéressant. Mais la police est vraiment au-dessous de tout, je ne cesserai de le répéter...

— Monsieur Jolinon, vous êtes injuste. Vous avez été pourtant témoin des événements. Puisque vous savez si bien critiquer, que feriez-vous maintenant, à ma place?

— Je ne resterais certainement pas planté ici, et je ferais l'impossible pour tenter de retrouver ces deux malfaiteurs.

— Mais c'est bien mon intention...

Patin laissa un deuxième inspecteur auprès du wagon, et reprit le chemin de la gare de l'Est, au pas accéléré, suivi du restant de sa troupe et de Jolinon, qui soufflait et haletait. Quand ils arrivèrent, il s'était écoulé tout près d'une heure et, de toute évidence, Wilson et sa compagne avaient eu le temps de prendre le large.

Patin se fit reconnaître et demanda à voir sur-le-champ le sous-chef de gare qui était de service.

L'inspecteur exposa brièvement les faits et demanda par quels moyens on pourrait essayer de poursuivre les fugitifs.

— Peut-être, suggéra-t-il, pourrait-on faire chauffer une locomotive?

— Vous n'y pensez pas, Monsieur l'Inspecteur! D'abord, à cette heure-ci, — il est près d'une heure du matin — je n'ai qu'un personnel restreint, et cela prendrait un temps considérable, sans compter les perturbations dans le service de la traction... Et puis, c'est une responsabilité que je ne puis me permettre d'assumer seul... Savez-vous que cela coûterait, au bas mot, trois mille francs à la Compagnie?... Non, c'est une solution impossible...

— Alors, que faire? Il faut tout tenter pour capturer ces dangereux bandits.

— Je ne vois qu'une chose... Laissez-moi cinq minutes... le temps de consulter mes horaires... Tenez, dans un quart d'heure, nous avons un départ : c'est un train de marchandises qui part de Pantin, à destination de Nancy. Comme c'est un convoi de petite vitesse, vous allez le prendre... Je vais donner des ordres pour qu'il ralentisse de façon que vous puissiez descendre dès que vous le jugerez nécessaire... D'ailleurs, je vais vous accompagner moi-même pour vous faciliter l'accomplissement de votre mission... C'est tout ce que je puis faire pour vous... et plus que je n'ai le droit strict de décider tout seul...

Patin poussa un soupir de découragement.

— Soit! Je vous remercie, Monsieur, mais je crains bien que tout cela soit en pure perte... Nous avons déjà perdu tellement de temps...

Jolinon semblait en proie à une fureur concentrée...

.....

Arrivés aux approches de Noisy-le-Sec, tous descendirent et s'égaillèrent sur les voies. Mais il était impossible de découvrir la moindre trace. C'est ce que comprit très vite le chef de gare, qui, s'approchant de Patin, le pria de tenir une sorte de conseil de guerre. Il se fit préciser l'endroit exact où la locomotive pilotée par Vivian s'était arrêtée.

— Bien... Procédons logiquement. Nous avons dépassé ce point... Vous dites que la locomotive venait de Paris, et qu'elle s'est éloignée par là? Parfait... Donc, c'était sur l'embranchement qui menait à la gare de triage. Conclusion : la locomotive a pu faire un kilomètre au plus, et devait fatalement arriver à une impasse. Nous allons traverser les voies et nous diriger sur la droite. Nous allons la retrouver, car vous pensez bien qu'un engin de cette taille ne s'escamote pas facilement...

Ils parcoururent quatre ou cinq cents mètres, traversant les voies avec précaution. A quelque distance brillaient les lumières de la gare de marchandises... Et, tout d'un coup, le sous-chef de gare s'écria :

— Tenez! j'avais raison. Voyez, là-bas, cette locomotive arrêtée au milieu de la voie. Elle est encore sous pression. On entend la trépidation...

Tous se précipitèrent. La machine était, bien entendu, vide. A cet endroit, la voie n'était pas ballastée, et les policiers découvrirent des traces de pas, correspondant exactement aux chaussures des fugitifs.. Il était évident que Wilson et Vivian, ayant compris le danger qui les attendait s'ils continuaient leur route, avaient stoppé là, au risque d'encombrer le trafic et même de provoquer une catastrophe. Puis ils avaient rebroussé chemin, le long de la voie, à pied, en quête d'une brèche leur permettant de sortir des voies et de retrouver la route.

Donc, tout espoir de rejoindre les Américains n'était pas absolument perdu.

— En effet, expliqua le fonctionnaire, ici la ligne est pour ainsi dire enterrée. Voyez, elle est encaissée entre deux talus de pierre presque verticaux... Un peu plus loin, il y a un pont de près de deux cents mètres de long, sous lequel passe la route de Meaux. Or ce pont surplombe la route de près de trente mètres. Par conséquent, ou bien ils sont encore en train d'errer, ou, s'ils sont parvenus à s'échapper, c'est en deçà de Noisy, donc plus près de Paris... Il n'y a qu'à suivre les traces le long de cette voie...

Au bout de quelques minutes de marche, ils s'arrêtèrent brusquement. A une courte distance, deux falots s'agitaient d'une manière bizarre, s'élevant et s'abaissant alternativement, comme en une sorte de langage optique.

— Tiens, tiens ! fit Patin, seraient-ce nos oiseaux, par hasard?

— N'y comptez pas trop, Monsieur l'Inspecteur! Ils ne seraient pas assez fous pour attirer l'attention. Je croirais plutôt qu'il s'agit de pilleurs de wagons. Depuis quelques mois, c'est une véritable plaie... Nous allons profiter de ce que nous sommes en force pour essayer de les pincer. Approchons, sans faire de bruit...

Mais un des falots semblait venir à leur rencontre, et Patin reconnut, non sans surprise, un des deux inspecteurs qu'il avait laissés en faction...

— Venez vite, dit-il à voix basse. Cette fois, nous les tenons. Ils ont eu l'audace de revenir, et, comme nous étions cachés sous les essieux, ils ne nous ont pas vus. Ce sont les trois d'il y a une heure. Ils sont en train de crocheter le wagon qui est là-bas à cinquante mètres. Le mieux serait de les laisser entrer dans le wagon et de les surprendre pendant qu'ils effectueront le transbordement des marchandises...

— Excellente idée ! approuva Jolinon, qui n'avait pas encore desserré les lèvres. Peut-être arriverons-nous à connaître l'endroit où Wilson a établi son repaire... Et alors, rien n'est perdu... nous pourrons les cueillir au nid...

L'instant d'après, les pilleurs de wagons étaient surpris, désarmés et mis dans l'impossibilité de nuire.

Un des détectives, l'arme au poing, fit les cent pas, de façon à éviter une nouvelle surprise de la part de Wilson, et les malfaiteurs furent interrogés sur place par l'inspecteur.

Mais les questions insidieuses, les menaces furent vaines. Les Américains se renfermèrent dans un silence farouche, dont rien ne put les tirer.

— Vous ne les ferez pas parler, allez, Inspecteur! fit Jolinon, qui paraissait très surexcité. Il vaudrait mieux continuer à rechercher Wilson et Vivian. C'est du gibier un peu plus intéressant que ces comparses, qui ne sont que des exécutants. Peut-être, en faisant vite, les retrouverons-nous encore. C'est maintenant que je commence à déplorer la fin de Jacquot : avec sa vue perçante et son intelligence surprenante, il les aurait repérés mieux que le meilleur des limiers... Voyez, les traces continuent... Ils ont dû traverser là, en voyant que les wagons étaient gardés... et obliquer légèrement, mais toujours en direction de Paris. Ils n'avaient pas d'autre ressource...

— Je vous remercie, fit l'inspecteur d'un ton pointu. Vous nous êtes d'un précieux secours, Monsieur Jolinon. Mais du diable si je m'explique votre acharnement!...

— Mon cher, on est journaliste ou on ne l'est pas... Et puis, m'aviez-vous promis l'arrestation

de Wilson? Oui?... Eh bien, faites au moins ce qu'il faut pour tenir votre parole!

Patin était furieux. Mais le reporter n'avait pas absolument tort, et, surtout, sa rancune était redoutable.

Les traces se poursuivaient à présent le long d'un petit sentier de terre battue qui longeait le talus de pierre et qui servait aux ouvriers pour se garer, quand, travaillant sur la voie, un train leur était signalé. La piste s'arrêta brusquement devant un sentier taillé dans le talus. Les policiers en gravirent les degrés et se trouvèrent sur une plate-forme, faite de charpentes métalliques et entourée d'une sorte de grille à claire-voie assez élevée. Mais pour un homme comme Wilson, c'était un jeu de l'escalader et d'aider ensuite Vivian à en faire autant.

Les policiers se firent la courte échelle, et tout le monde fut bientôt de l'autre côté de la balustrade, y compris Jolinon, qu'il avait fallu hisser à bras, non sans peine. Le journaliste semblait à bout de forces, et sacrait et jurait comme un païen.

— Où sommes-nous donc? s'enquit Patin.

— A Landy, tout près de Pantin.

— Ah! c'est là que les difficultés vont commencer. Avant tout, il faut que j'alerte mon collègue de l'endroit, pour faire barrer les routes conduisant vers Paris, car, il n'y a pas à en

douter, c'est dans la capitale que Wilson a son quartier général...

Patin eut la chance de rencontrer presque immédiatement une patrouille d'agents cyclistes qui le renseignèrent. Le commissariat était à deux pas. Quelques minutes plus tard, l'alerte était donnée, et la voiture de la police fut mise à la disposition de l'inspecteur. De plus, le commissaire ordonna des recherches dans tous les hôtels de la localité.

Patin se fit d'abord conduire à la station de taxis la plus voisine de l'endroit où ils avaient quitté la ligne du chemin de fer. Deux voitures seulement s'y trouvaient encore, dont les chauffeurs dormaient profondément. Les pauvres diables, qui s'attendaient déjà à charger des clients attardés, déchantèrent quand les policiers exhibèrent leurs cartes et leurs insignes, mais firent contre mauvaise fortune bon cœur et répondirent complaisamment aux questions de Patin. En effet, vingt minutes auparavant, un homme et une femme avaient pris une voiture et s'étaient fait conduire, non pas à Paris, mais à Neuilly-sur-Seine, en recommandant au chauffeur de faire le grand tour et de passer par la banlieue nord, c'est-à-dire de faire un parcours de près de vingt kilomètres. Les deux conducteurs avaient remarqué l'étrange allure du couple, dont la toilette était assez désordonnée, et qui semblaient crottés jusqu'aux genoux. Devant l'hési-

tation du chauffeur, l'homme avait payé d'avance avec un billet de cent francs.

— Ce sont eux! s'écria Jolinon... Il y a vingt minutes, dites-vous?... Inspecteur, il n'y a pas une seconde à perdre. Téléphonez au commissariat de Neuilly... Ils ne peuvent pas encore être arrivés... Ils ne nous échapperont pas!...

— Monsieur Jolinon, fit l'inspecteur exaspéré, je vous remercie, mais je crois être assez grand garçon pour prendre seul cette initiative.

— Comme vous voudrez... Il n'en est pas moins vrai que...

— ... que je regrette presque de vous avoir proposé de venir avec nous. Vous nous avez beaucoup retardés, Monsieur Jolinon, et, sans vous, peut-être aurions-nous gagné une dizaine de minutes. A présent, c'est trop tard. Vous pensez bien que Wilson est mille fois trop intelligent pour n'avoir pas changé d'itinéraire en cours de route, et si c'est à Neuilly qu'il voulait se faire conduire, soyez tranquille, il y est déjà... Non, la poursuite est inutile...

— Je ne suis pas de cet avis, Inspecteur... Il faut...

— Non, Monsieur Jolinon. C'est moi qui commande... D'ailleurs, nous finirons bien par nous retrouver face à face, Wilson et moi, et aussi, j'espère, cette Vivian Lodge qui paraît vous intéresser singulièrement. Et maintenant, rentrons... Monsieur le Chef de gare, je vous remer-

cie vivement pour l'aide précieuse que vous nous avez fournie... En tout cas, nous n'avons pas complètement perdu notre temps, puisque nous avons mis la main sur les trois complices de Wilson... Ceux-là, nous les tenons, et ils finiront bien par se mettre à table...

— A moins que Wilson ne les ait une seconde fois délivrés, insinua Jolinon d'une voix railleuse...

Patin se contenta de hausser les épaules sans répondre. Il avait d'ailleurs bien d'autres soucis en tête. Il fréta l'un des taxis et reconduisit à la gare de l'Est l'obligeant fonctionnaire, qu'il remercia encore avec effusion, puis entra dans un bar des environs de la gare, avec le journaliste, et tous deux s'attablèrent. L'humidité les avait transis de froid, la poursuite avait creusé leur appétit, et ils avaient, l'un et l'autre, besoin de restaurer leurs forces.

Ils mangèrent et burent en silence. Patin semblait plongé dans les réflexions les plus profondes. Jolinon mordait dans son sandwich comme un fauve affamé, et son expression méchante et moqueuse n'échappa point à l'œil exercé de l'inspecteur.

— Monsieur Jolinon, il ne faut pas m'en vouloir. D'abord, j'étais un peu énervé, et je pense que je pouvais l'être. Ensuite, j'ai été, pour ainsi dire, obligé de vous répondre un peu vivement, car il m'était impossible, devant mes subordon-

nés, de ne pas réagir. A ma place, vous en auriez fait tout autant...

— Je vais vous dire, moi, Monsieur Patin, ce que j'aurais fait, si j'avais été à votre place. D'abord, je ne me serais pas laissé intimider, et j'aurais bondi sur le marchepied avant que Vivian ait eu le temps de tirer, et je l'aurais arrêtée, ainsi que Wilson... Ensuite, je me serais gardé de déranger pour rien un homme âgé et délicat comme Hippolyte Jolinon. Tertio : j'aurais eu pour cet homme âgé les égards que comporte sa qualité de premier reporter du monde! Voilà ce que j'aurais fait si je m'étais appelé l'Inspecteur Patin...

— Dans tous les cas, je ne crois pas, Monsieur Jolinon, vous avoir dérangé pour rien. Et si nous n'avons pas atteint exactement le but que je me proposais, il n'en reste pas moins que vous aurez tout de même la matière d'un reportage sensationnel, d'un brillant article...

— Et soyez certain qu'il sera écrit! Cela, je vous le garantis...

Et M. Jolinon se leva dignement, jeta une pièce de monnaie sur le marbre de la table, et fila sans même prendre congé de son compagnon.

XI

JOLINON PASSE A L'OFFENSIVE

Il était bien quatre heures du matin quand le reporter se mit au lit. Il avait pris soin d'épingler à sa porte un petit mot à l'adresse de Mme Marodon, sa gouvernante, la priant de le laisser reposer jusqu'à midi. S'étant enfin réveillé, il fit un repas léger, et téléphona à son journal pour qu'on lui envoyât un groom vers six heures, car il avait un article assez long à faire passer, qu'il tenait absolument à voir publier le soir même. C'était le fameux article, tant de fois brandi comme une menace, tant de fois différé, et que M. Jolinon se décidait cette fois à faire paraître. Il estimait en effet que la mesure était comble, et il en voulait surtout à l'inspecteur Patin, auquel il reprochait de l'avoir traité par trop cavalièrement. Le journaliste avait la dent dure, et ce fut réellement dans du fiel qu'il trempa sa plume, ce soir-là.

Paris-Minuit publia sa diatribe sans y changer un seul mot, mais, comme le rédacteur en chef

ne tenait pas à rompre avec la police, qui pouvait lui être utile, il fit précéder l'article de Jolinon d'une petite note avertissant le public que, *Paris-Minuit* étant une tribune libre, le journal avait ouvert ses colonnes à son éminent rédacteur, mais que les lignes suivantes étaient écrites sous la seule responsabilité du signataire.

« *Paris, champ clos des bandits étrangers!*
« *Les honnêtes gens sont-ils défendus?*

« Il fut un temps où l'Etranger nous enviait notre administration, y compris celle de notre police. Il fut un temps où Français et étrangers pouvaient se croire en sécurité dans notre douce France, et en particulier dans la Ville-Lumière.

« Que les temps sont changés!

« L'imprudent qui s'aventure aujourd'hui, passé certaines heures, dans les quartiers les plus animés de Paris, y fait des rencontres pires que dans le maquis corse, heureux s'il sort de l'aventure sans autre dommage que la perte de son portefeuille.

« Le commerçant candide qui ouvre un négoce quelconque est la proie des escrocs et des maîtres-chanteurs. L'homme dont le seul crime est d'être notoirement fortuné n'est jamais sûr, en rentrant à son foyer, d'y retrouver sa famille au complet. Trop souvent, hélas! il lui faut payer une rançon pour revoir l'être cher, femme ou

enfant, qu'une bande bien organisée a eu l'audace de faire enlever en plein jour.

« A l'heure actuelle, l'escroc est roi; les chèques lavés ou sans provision sont monnaie courante; les trafiquants de toute sorte tiennent le haut du pavé. Les drames du revolver alimentent la rubrique des faits divers, et les « règlements de comptes » ne se comptent plus.

« Certes, nos parlementaires nous ont dotés d'un arsenal de lois qui devraient nous mettre à l'abri de tous ces dangers, et l'on ne pourrait que les féliciter de leur prévoyance et de leurs bonnes intentions si les lois, destinées à protéger les bons citoyens, étaient appliquées sans faiblesses et sans complaisances. Le malheur est qu'elles ne l'ont jamais été complètement, et qu'aujourd'hui, particulièrement, elles ne le sont plus du tout.

« Nous nous contenterons, pour cette fois, d'étudier seulement l'exemple des bandes, des « gangs », comme on dit à New-York et à Chicago. Notre pays, nos grandes villes et surtout nos ports de mer et Paris, sont la proie et le champ clos de ces gangs. Notre profession de reporter nous met quotidiennement en contact avec des membres de ces bandes, dont les méfaits, s'ils étaient tous avoués par la police, éloigneraient à jamais tous les étrangers de notre capitale.

« Si la police ne renseigne la presse qu'au

compte-gouttes, si elle ne laisse publier que la dixième partie des crimes qu'elle connaît — et combien en ignore-t-elle encore! — c'est que cette police a de bonnes raisons pour se taire : il n'est jamais très agréable de reconnaître sa négligence et d'avouer son impéritie.

« Il existe, à nos gares-frontières, dans nos ports de commerce et nos aéroports, à l'entrée de nos routes, une nuée de fonctionnaires, commissaires spéciaux, commissaires ordinaires, inspecteurs, gendarmes, chargés de surveiller et de contrôler l'entrée des étrangers en France, et de les refouler s'il y a lieu. Que surveillent-ils? Que contrôlent-ils? Qui refoulent-ils?

« Rien, et personne!

« Qu'on ne vienne pas nous taxer d'exagération ou de parti pris!

« C'est un fait que les crimes sont nombreux. C'est un fait aussi que neuf de ces crimes sur dix sont commis par des étrangers. Or ces étrangers ont pénétré chez nous parce qu'on a bien voulu les laisser entrer.

« Nous ne pouvons donc en faire grief qu'à la police des étrangers, et à elle seule.

« Admettons cependant qu'on ne puisse garder, avec la sévérité nécessaire, nos frontières qui s'étendent sur plus de quatre mille kilomètres. Admettons que, malgré la plus vigilante des gardes, il puisse se glisser à l'intérieur de

nombreux malfaiteurs traqués par les autorités des pays limitrophes.

« Nous avons cependant, à Paris, une police qui a la prétention, non seulement d'être excellente, mais encore d'être la première du monde. Que fait-elle, cette police?

« Elle laisse s'organiser, sans réagir, des bandes nombreuses, armées, disposant des moyens les plus modernes, qui se chargent de mettre en coupe réglée, de rançonner, de faire chanter nos familles, nos maisons de commerce, nos banques. Est-ce pour cela que nous la payons? Le budget de la Ville de Paris, pour la seule police, s'élève à près de deux milliards...

« A notre connaissance, il existe à Paris une douzaine de bandes de malfaiteurs : il y a les Italiens, les Corses, les Américains, les Espagnols, les Africains, pour ne citer que les plus connues. Chacune de ces bandes s'est choisi un fief : les Italiens ont pris Montmartre, les Américains ont jeté leur dévolu sur le centre, les Corses se sont emparés de Montparnasse, et les Africains, plus modestes, se contentent de la banlieue nord. Nous allions oublier les Chinois, qui opèrent du côté de Boulogne, et les Polonais, qui écument la banlieue ouest. Toutes ces bandes, connues de nous, modeste journaliste, le sont également de la police judiciaire et de la Sûreté : sinon, ces messieurs n'ont plus qu'à nous céder leurs places — pour un peu, nous

dirions leurs sinécures. Mais nous voulons être juste et nous rendons hommage aux qualités de bravoure et de sang-froid du personnel subalterne, qui chaque jour paye de sa vie ou de sa santé l'incurie et le manque de compétence de ses grands chefs... Et c'est à ceux-ci que nous nous en prenons.

« Ces bandes sont armées, disions-nous.. Pourquoi se gêneraient-elles ? La prohibition des armes à feu ne joue que pour les honnêtes gens qui préfèrent encore une amende au risque de se voir abattre sans défense.

« Elles sont organisées comme la police ne l'a jamais été et ne le sera jamais. Elles ont des chefs tout puissants, une discipline de fer, et ses membres sont triés sur le volet : ce n'est pas là qu'on rencontre des peureux ou des incapables.

« Elles disposent d'armes perfectionnées, d'automobiles, voire d'avions, de yachts, d'immeubles leur servant d'entrepôts, et surtout de comptes en banque élevés. Mieux, elles ont de nombreux indicateurs, leur police... parfaitement, et, chose plus grave encore, des accointances dans la police, la vraie.

« Si l'une de ces bandes, ayant pressuré tout un quartier, décide de transporter ailleurs le champ de ses opérations, elle se heurte au gang en place, le tenant du fief. Et alors, ce sont les batailles rangées, les règlements de comptes dont nous parlions tout à l'heure. Nous pourrions

citer mille exemples : rien qu'à Montmartre, il n'est pas de nuit que la police, arrivant, bien entendu, comme les carabiniers d'Offenbach, ne relève dans un bar mal famé, ou, plus simplement, entre deux réverbères, le corps d'un étranger, criblé de balles ou lardé de coups de poignard. Et ces gens sont, par-dessus le marché, soignés, aux frais du contribuable, dans les hôpitaux.

« Quant aux passants égarés, aux consommateurs inoffensifs, victimes tragiques des jeux sanglants de messieurs les bandits, nous ne les citerons que pour mémoire.

« Il est une bande dangereuse entre toutes, et que nos pérégrinations de journaliste nous ont appris à connaître. Nous nous faisons un plaisir de renseigner sur elle la police officielle, qui paraît l'ignorer, et surtout l'inspecteur principal P..., qui devrait l'avoir, depuis longtemps, mise hors d'état de nuire. Nous aurons la charité de ne pas désigner plus explicitement ce fonctionnaire, qui se sera certainement reconnu de lui-même. La bande dont nous voulons parler est celle des Américains. Elle est presque exclusivement composée de citoyens d'outre-Atlantique dont les Etats-Unis ont mis la tête à prix, et qui ont réussi à venir se réfugier ici, à Paris, on se demande à la suite de quel manque de vigilance. Son chef est un bandit particulièrement audacieux, ne reculant devant rien, un

nommé Wilson, qui, dernièrement encore, a tenu en échec l'inspecteur P... et plus de vingt détectives, dans un bar louche de la rue Tholozé... Comme on le voit, nous sommes assez bien informés. Deux gardiens de la paix et un inspecteur ont trouvé la mort au cours de cette... explication.

« Ce gang vient de recruter, ni plus ni moins, la fameuse Vivian Lodge, celle que les polices de tous les Etats américains désignent sous le nom d'« ennemie publique N° 1 » et dont les exploits ont terrorisé les plus grandes villes d'Amérique, et surtout San-Francisco et Hollywood. Or c'est nous qui avons appris à la police officielle l'existence de Vivian Lodge, et sa présence à Paris depuis plus d'un an. Bons Parisiens, jugez comme vous êtes bien gardés!

« La bande s'est spécialisée dans la contrebande des stupéfiants et dans l'attaque à main armée : nous sommes en mesure d'affirmer que de nombreux wagons de marchandises attendent tranquillement sur les voies des gares de triage, un peu partout, que ces messieurs viennent en retirer le contenu : morphine, héroïne, ou appareils de T. S. F., pièces détachées de machines, ayant passé sous le nez des autorités douanières. On se souvient peut-être des encaisseurs attaqués en plein jour à Marseille, du sac de la Banque Générale du Commerce à Orléans, de l'enlèvement des enfants du capitaine Granville,

du vol audacieux de la paye des ouvriers de l'usine Dautrin, à Aubervilliers. Tous ces attentats sont l'œuvre de la bande de Wilson.

« Hier encore, la police pouvait arrêter Wilson et Vivian Lodge. Le signataire de ces lignes en est témoin. Et, cependant, les bandits courent encore... et, sans doute, courront longtemps...

« Une autre bande, rivale de celle de Wilson, opère en toute sécurité, car son chef, en récompense de certains services d'indicateur, a obtenu qu'on fermât les yeux sur ses propres méfaits.

« Eh bien! cela ne peut plus continuer ainsi : il faut que cela cesse! Il faut que la police fasse enfin son métier, qui est de protéger les honnêtes gens et d'arrêter les malfaiteurs. Elle est outillée pour faire son devoir : son personnel est courageux et intelligent. Il ne lui manque qu'une organisation et des cadres dignes d'elle. Il faut en finir avec la politique de laisser-aller, de facilité et de compromissions. Il n'est pas admissible que l'on compose avec une bande, sous prétexte d'obtenir des renseignements sur une bande rivale. Un indicateur ne doit pas être autorisé à voler et à tuer, comme c'est le cas.

« Nous ne voulons attaquer nommément personne, et nous espérons qu'il aura suffi de signaler ce scandale pour que toutes les mesures soient prises en haut lieu, même au prix de sanctions et, s'il le faut, de révocations. Mais nous voulons que Paris redevienne la ville poli-

cée, sûre et bien administrée d'autrefois. Pour notre part, nous ne faillirons pas à cette tâche et nous sommes prêt à féliciter autant que nous avons critiqué; cela ne tient qu'au bon vouloir de l'Administration.

« Hippolyte JOLINON. »

Cet article perfide et violent eut un retentissement extrême. Ce fut, le lendemain matin, un beau vacarme dans toute la presse et dans les milieux officiels. L'inspecteur Patin, plus spécialement visé, fut convoqué d'urgence à la Préfecture. Il venait à peine d'achever son rapport sur les événements de la veille. Il fut évidemment tancé d'importance pour avoir permis au reporter de l'accompagner dans son expédition nocturne. Mais il n'eut pas de mal à se disculper et à démontrer qu'il avait fait, lui et ses hommes, son devoir et au delà. Il expliqua que, à vouloir prendre d'assaut la locomotive, il aurait fait tuer inutilement ses inspecteurs, et qu'en l'occurrence il ne pouvait encourir le moindre blâme; que, d'ailleurs, il avait acquis un certain nombre de résultats appréciables, quand ce ne serait que la certitude de la présence de Vivian Lodge à Paris et la saisie des trois wagons à la gare de Noisy-le-Sec.

Il sut plaider sa cause et celle de ses subordonnés avec une telle chaleur, qu'il sortit du bureau du grand chef avec tous les apaisements

et la promesse qu'il serait aidé sans réserve dans sa chasse aux Américains. Ainsi, l'article vindicatif de Jolinon, qui devait consommer sa perte, servait, au contraire, à lui faciliter l'accomplissement de sa mission...

On lui recommanda, néanmoins, d'observer la plus grande discrétion avec tous les journalistes, et surtout avec le reporter de *Paris-Minuit*.

XII

WILSON, MORALISTE

Toni dormait, mais d'un sommeil léger et agité par le souvenir des derniers événements qui l'avaient secoué. Il s'éveilla brusquement. Il lui semblait entendre un bruit suspect; il lui parut qu'on cherchait à escalader sa fenêtre. Décidément, il ne pourrait être tranquille nulle part. Il pensa tout de suite à un cambriolage. Il se leva d'un bond, se précipita vers la table et ouvrit le tiroir où il avait placé son revolver. Il se garda bien d'allumer la moindre lampe, et, avec la souplesse d'un félin, il rampa jusqu'à la porte. Il s'apprêtait à l'ouvrir quand il sentit quelque chose de froid qui s'appuyait sur sa nuque tandis qu'une voix inconnue tintait rudement à ses oreilles.

— Jetez immédiatement votre arme!

Mancini obéit sans résistance.

— Et maintenant, haut les mains!

Mancini continua à se montrer docile. La lumière s'alluma.

— Retournez-vous! fit encore la voix.

Et Mancini fit demi-tour.

L'Italien faillit pousser un cri de terreur en voyant, devant lui, une femme inconnue dont les traits étaient dissimulés par un loup noir et qui braquait sur lui le canon luisant d'un immense parabellum.

— Qui... qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix chevrotante. Que me voulez-vous?

— Vous allez le savoir et sans tarder... Toni... Mais, auparavant, une question : savez-vous prier?

— Prier!... Evidemment, je suis catholique pratiquant... Mais pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que votre dernière heure est arrivée.

— Santa Maria!... Mais avez-vous donc l'intention de m'assassiner?

— Vous assassiner? Non pas! Mais faire justice! Cela revient au même, après tout...

— Dio mio!... Mais pourquoi? Je ne vous ai rien fait?

— A moi, non, je le reconnais... mais à mon fiancé, que vous avez tué lâchement et de sang-froid, et je suis ici pour tirer vengeance de ce meurtre dont vous êtes l'auteur...

— Votre fiancé?... Mais voyons, mademoiselle, sais-je seulement qui était votre fiancé? Vous êtes en train de commettre une erreur épouvantable... Qui était votre fiancé?

— Charley... cela ne vous dit rien? Il est mort assassiné par vous ou par quelqu'un de votre bande.

— Mais je suis absolument innocent de sa mort... je le jure!... Je ne connais pas de Charley... Comment aurais-je pu le tuer?...

— Inutile, Toni. Epargnez vos paroles... Je sais ce que je dis... Et faites votre prière... Je vous donne encore deux minutes, pas une seconde de plus...

Mancini se rendit compte qu'il ne pouvait plus éviter la mort. Une terreur folle le saisit. Il tremblait de tous ses membres. Il se jeta aux genoux de la femme masquée, joignit les mains et tenta une fois encore de l'attendrir :

— Pitié!... Pitié!... Laissez-moi la vie!... Je ne veux pas mourir, non! pas mourir!...

Il ne pouvait deviner les pensées de la femme, mais il vit se dessiner sur ses lèvres un sourire de dégoût profond :

— Vous n'avez aucun droit à ma pitié, répondit-elle, car vous êtes pire que tous les autres. La vie d'un homme n'a jamais valu grand'chose à vos yeux, et maintenant qu'il vous faut expier, vous pleurez et vous gémissez comme une femme. Non, je ne puis avoir la moindre pitié pour vous, et, en vous tuant, j'ai conscience de ne pas faire subir une grosse perte à l'humanité...

Elle abaissa son revolver et le braqua sur le crâne de Toni, qui faillit s'évanouir de terreur.

Il se roulait à terre, poussait des cris inarticulés, et se tordait comme un ver sur lequel on vient de poser le pied.

— Ne tirez pas!... Ne tirez pas!... répétait-il en sanglotant.

Mais la femme restait insensible à ses supplications.

— Allons, Toni, en voilà assez! Cessez cette honteuse comédie et sachez au moins mourir comme un homme...

La porte s'ouvrit violemment et un homme fit irruption dans la pièce. Toni eut le temps de reconnaître en lui Wilson l'Américain, qui paraissait avoir perdu la respiration. Il vit le géant se précipiter sur son ennemie et lui arracher son arme... Pour un instant, du moins, le danger était écarté. Mais l'Américain n'allait-il pas trouver une vengeance encore plus raffinée? Sans doute estimait-il qu'un coup de revolver était une mort trop douce pour celui qu'il exécrait.

— Vous n'avez pas le droit de tirer, Vivian! fit l'Américain d'une voix grave, presque attristée. Non, pas vous!... Laissez à la justice le soin de régler le sort de cette canaille...

Vivian arracha son masque et regarda Wilson dans le blanc des yeux :

— Je ne vous reconnais pas, Wilson, dit-elle après un long silence. Que vous prend-il? Avez-vous perdu l'esprit? N'est-ce pas vous qui m'avez

fait jurer de venger Charley ? Et maintenant, c'est vous qui détournez mon arme...

— Oui, c'est vrai! Mais j'ai réfléchi depuis et je ne veux point que vous chargiez votre conscience d'un nouveau crime. Mancini est mon ennemi mortel... et j'aimerais mieux le savoir à cent pieds sous terre, mais il me serait impossible de le tuer ainsi, de sang-froid, sans défense... et je ne veux pas non plus que vous vous abaissiez à ce point... N'employez pas les méthodes de Mancini... c'est bon pour lui, Vivian!...

— Mais il a assassiné Charley!...

— Soyez certaine qu'il expiera ce meurtre... Laissez-le maintenant et venez avec moi...

Wilson s'approcha de l'Italien :

— Vous pouvez vous relever, lâche individu... Cette fois-ci, j'ai pu vous sauver, mais la prochaine fois je ne pourrai plus rien faire pour vous!...

Toni croyait rêver. Il ne comprenait rien à ce qui venait de se passer. Comment était-il possible que son ennemi implacable l'eût non seulement sauvé, mais encore averti d'avoir à se tenir sur ses gardes?

C'était un véritable miracle. Comme un fou, il se précipita aux pieds de Wilson et l'accabla de sa gratitude :

— Merci... Merci... mille grazie !... Comment pourrai-je reconnaître?... Plus jamais je ne vous combattrai!... Dorénavant, je serai votre ami...

— Epargnez-vous ce mal... Je n'ai pas la moindre envie d'être votre ami, répondit Wilson en se retirant... Je les choisis généralement d'une autre qualité.

Avec mille précautions, Wilson et Vivian quittèrent la pièce, en passant par la fenêtre. Ils traversèrent la cour et ils allaient atteindre la porte de sortie, quand ils virent soudain une forme qui cherchait à se dissimuler. D'un bond, Wilson fut sur la forme et l'attrapa, au moment précis où elle allait franchir la porte... L'inconnu se débattit comme un beau diable et fit des efforts désespérés pour se libérer de l'étreinte d'acier de Wilson, mais il n'y parvint pas. Wilson l'avait immobilisé. Il appela Vivian et la pria d'allumer un instant sa lampe de poche, afin de voir le visage de sa prise.

Et quand le rayon lumineux éclaira les traits de son prisonnier, Wilson ne put réprimer un cri de surprise :

— *All devils!* s'exclama-t-il, si je m'attendais à trouver quelqu'un ici, ce n'était certainement pas vous... Monsieur Patin!

— Moi non plus, je ne pensais pas vous rencontrer, répliqua l'inspecteur en remettant un peu d'ordre dans ses vêtements... Mais puisque j'ai la chance de vous retrouver, je vous arrête...

— Vous dites?

— Je vous arrête, vous et votre compagne,

qui, si je ne m'abuse, n'est autre que Vivian Lodge...

— Parfaitement, c'est elle, en chair et en os... Mais quant à nous arrêter, ça, c'est encore à voir... Mais, d'abord, que faites-vous ici? Autant que je sache, vous protégez la bande de Mancini...

— Que vous importe? Ce n'est pas à moi de répondre à des questions, c'est d'ordinaire moi qui en pose... et je vous pose la même : Qu'avez-vous à faire ici?...

— Je regrette de ne pas pouvoir vous répondre. Cependant, je veux bien vous dire que je viens à l'instant même d'arracher Mancini à une mort certaine...

Patin le regarda sans comprendre :

— Vous, son mortel ennemi, vous venez de le sauver! Ah! cela, c'est le bouquet!... Dites, Wilson, il ne faudrait pas me prendre pour plus bête que je ne suis...

— Vous n'êtes pas obligé de me croire, mais il vous est facile d'aller le lui demander...

— C'est ce que je vais faire... Accompagnez-moi... Votre histoire me paraît par trop fantastique...

— Mais certainement, je ne vois nul inconvénient à vous accompagner.

Ils revinrent sur leurs pas et frappèrent à la porte de Mancini. Mais personne ne leur répondit. Mancini aurait-il pris la fuite par une issue

secrète? Patin voulut en avoir le cœur net et prit sur lui de faire sauter la serrure. Mais l'Américain lui conseilla d'essayer d'entrer par la fenêtre, qui était restée ouverte. La pièce était plongée dans l'obscurité.

Il n'y avait pas à en douter, Toni s'était empressé de fuir... Vivian alluma sa lampe de poche, la main tremblante, comme pressentant quelque malheur, et tous les trois poussèrent un cri d'horreur... Au milieu de la chambre, étendu sur le ventre, les bras en croix, le beau Toni gisait sur le tapis, dans une mare de sang qui s'élargissait de plus en plus. Il était mort. Son crâne avait dû être défoncé par un objet pesant; vraisemblablement, il avait été tué à coups de marteau...

— Hé! hé! ricana Patin. Vous avez une façon bien à vous de sauver la vie aux gens... Je comprends tout, à présent! Vous êtes tous deux les assassins de Mancini...

Wilson haussa les épaules :

— Comme vous voudrez! dit-il. Je vois bien qu'il est inutile d'essayer de vous convaincre du contraire. Mais permettez-moi de vous faire remarquer qu'au lieu de vous accompagner, nous aurions pu vous fausser compagnie... car, tout seul, il faut renoncer à nous arrêter. Alors, pourquoi, dans quel but, serions-nous revenus ici avec vous, alors que nous pourrions être en sûreté? Voulez-vous me le dire?

— Evidemment! Evidemment! fit Patin, déconcerté.

— Je vous le répète, Inspecteur, ni Vivian ni moi ne sommes pour rien dans ce drame...

— Qui, alors?...

— Oh! cela, Monsieur l'Inspecteur Patin, c'est votre affaire.

XIII

POUR VENGER MANCINI

La nouvelle de l'assassinat du « beau Toni » éclata comme une bombe dans le « milieu » parisien. Mancini y avait tenu un rôle vraiment très important, et il était naturel qu'elle provoquât une émotion intense. Les hypothèses et les commentaires allèrent leur train, mais la mort de Mancini restait mystérieuse.

Nina Bellomo, qui se voyait déjà l'épouse légitime du gangster, fut, bien entendu, terriblement affectée par ce coup du destin. Elle tomba très sérieusement malade, et, pendant plusieurs jours, elle fut entre la vie et la mort. Mais sa robuste constitution finit par reprendre le dessus, et, finalement, elle se rétablit. Elle n'eut plus, dès lors, qu'une seule idée : celle de retrouver le meurtrier de son fiancé et lui appliquer sans pitié la loi du talion. Nina était une femme énergique et intelligente, et elle n'épargna rien pour arriver à réaliser son projet.

Elle commença par dévorer les journaux, qui,

presque tous, avaient relaté l'assassinat de Mancini avec plus ou moins de détails. Tous s'accordaient à désigner Wilson et Vivian comme étant les coupables. Mais Nina n'y croyait pas. D'ailleurs, le récit que lui avait fait Mancini de son excursion à la Villette l'incitait à croire que l'assassin était le chef, cet être mystérieux et invisible qui remplissait Mancini d'une terreur atroce. Elle savait que c'était lui qui avait supprimé Mancini, comme il avait autrefois supprimé da Costa. Mancini lui avait donné l'adresse du chef et lui avait expliqué comment il s'y était pris pour pénétrer dans sa demeure. C'était là qu'elle irait le chercher. Mais elle ne le ferait qu'à bon escient, à son heure, et en mettant dans son jeu le plus possible d'atouts.

Elle ne pouvait, elle, faible femme, songer à aller, toute seule, attaquer le monstre dans son repaire. La partie eût été par trop inégale...

Patin, de son côté, avait vivement ressenti la perte de Mancini. Il était d'ailleurs sur les dents. Depuis quelques jours, crimes et attentats se multipliaient à Montmartre, et Patin n'avait plus Mancini pour le mettre sur la voie et lui indiquer certaines pistes. Et, naturellement, la presse criait haro sur la police, dénonçait violemment son incurie, et réclamait à cor et à cris la démission du Préfet.

Patin se posait une question primordiale pour lui. Maintenant que Mancini était mort, qui allait

recueillir sa succession et devenir le chef de la bande des Italiens? Pour le savoir, Patin n'avait qu'une ressource, c'était de se rendre au siège même de l'association et de tâcher d'obtenir quelques renseignements. Il alla donc faire un tour du côté du *Porc-Epic* et trouva, sans trop de surprise, Rodolfo installé au comptoir.

— Alors? fit Patin en prenant un ton bon enfant... Nous voilà promu au grade de patron?

— Eh! oui, Inspecteur! On m'a choisi à l'unanimité pour succéder à Mancini...

— Très bien. Eh bien, mon cher Rodolfo, j'espère que nous nous entendrons... Vous n'êtes pas sans savoir que Mancini nous rendait, à l'occasion, une foule de petits services, et que, de notre côté, nous ne nous montrions pas trop féroces à votre égard... J'espère que rien ne sera changé, n'est-ce pas?...

Rodolfo contracta son visage; il grimaça un sourire ironique et répondit froidement :

— Je regrette infiniment, Monsieur l'Inspecteur, mais il ne faut pas compter sur moi. Je ne veux pas continuer les combines de Toni... Inutile de me demander quoi que ce soit : je n'ai aucun goût pour le rôle de mouchard...

Patin grommela quelques paroles inintelligibles et sortit, au comble de la fureur. Il remonta jusqu'à la place Pigalle, et se trouva, tout d'un coup, nez à nez avec Hippolyte Jolinon, qui lui fit force amabilités.

— Quel plaisir de vous rencontrer, Monsieur l'Inspecteur! Il y avait longtemps que nous ne nous étions pas vus... Avez-vous du nouveau? Vous savez que le reporter que je suis est toujours à l'affût des nouvelles sensationnelles...

— Je n'ai rien, ou si peu...

— Pourtant, le bruit avait couru que la police avait arrêté Vivian... Est-ce vrai?

— Non, pas que je sache. Toutefois, je me suis trouvé en sa compagnie et dans celle de Wilson...

— Et vous ne les avez pas immédiatement arrêtés?...

— Mais non! J'étais tout seul... et contre deux bandits de cette force, un homme ne suffit pas!

— Ça, alors! rétorqua le journaliste, c'est bien la première fois que j'entends un policier parler ainsi. Savez-vous, Monsieur l'Inspecteur, qu'il y a intérêt à ne pas laisser en liberté une femme aussi dangereuse que Vivian ! Rappelez-vous donc le coup de la locomotive... Et Wilson ne vaut pas mieux... Sapristi! j'ai comme l'impression que la police ne veut pas les capturer...

— Q'insinuez-vous là? répondit Patin avec une sourde irritation. Iriez-vous jusqu'à dire qu'ils ont la complicité ou la protection de la police?

— Non, tout de même pas, mais... mais je crois qu'il est temps que je recommence à aiguil-

lonner ces messieurs dans mon journal. Car ils m'ont l'air de pécher au moins par la mollesse...

— Vous vous trompez, Monsieur Jolinon. Quant au fameux article que vous agitiez comme un épouvantail, je suis bien tranquille à présent! Il ne nous a fait ni chaud ni froid. Et pour que vous sachiez bien quelle est notre opinion à la Préfecture, mettez-vous bien dans la tête, une fois pour toutes, que nous ne craignons nullement votre prose...

Sur ces mots, l'inspecteur tourna les talons et laissa Jolinon, cloué sur place par l'indignation, sans même lui tendre la main.

.....

Nina Bellomo avait un compatriote, nommé Giacomo Podesta, qui nourrissait pour elle une passion brûlante. C'était un Napolitain au cœur ardent, assez joli garçon d'ailleurs, qui lui avait déjà maintes fois proposé de l'épouser. Nina, entichée du beau Toni, avait toujours repoussé ses avances. Elle se dit qu'elle pourrait peut-être faire servir l'amour du Napolitain à ses projets de vengeance. Elle avait toute confiance en lui et était persuadée qu'il ne refuserait pas, si elle lui demandait de l'aider. Podesta exerçait officiellement le métier de marchand de marrons durant l'hiver, et l'été, il vendait, sur une petite voiture peinte en blanc et en rouge, des glaces et des fruits.

Ces deux professions constituaient simplement une couverture. En réalité, le Napolitain occupait ses loisirs à des travaux un peu moins innocents et s'entretenait la main en prenant part à des cambriolages et à des vols, à la condition, toutefois, qu'ils ne fussent pas trop dangereux, car la témérité n'était pas précisément sa qualité dominante...

C'est d'ailleurs pourquoi notre homme fit la grimace quand Nina lui exposa ce qu'elle attendait de lui, ce qui ne laissa pas de la décevoir un peu... Quand Giacomo entendit parler du patron invisible, qui châtiait si durement, il refusa tout net. Mais Nina était femme et avait conscience de l'empire qu'elle exerçait sur lui : elle finit par le persuader en lui déclarant que jamais elle n'accorderait sa main à un homme aussi peu courageux, et cet argument toucha Giacomo au vif. Car, s'il était pusillanime, il n'aimait pas à se l'entendre dire. Il finit donc par accepter, mais il mit une condition : celle de se faire seconder par son ami et compatriote Beppo, qui, lui, n'avait pas froid aux yeux. Beppo était tout l'opposé de Giacomo, et son caractère aventureux l'aurait poussé à n'importe quel acte, même le plus follement audacieux, pourvu que le coup lui rapportât quelques centaines de francs. Beppo accepta la proposition de Nina avec enthousiasme, et les conjurés tinrent de mystérieux conciliabules, à la *Cage d'Or*, une fois les

volets baissés, après la fermeture. Ils discutèrent longuement et finirent par décider qu'il fallait passer à l'exécution dans le plus bref délai possible. Effectivement, ils se mirent en campagne dès le jour suivant, et prirent le chemin de la Villette, après s'être armés jusqu'aux dents.

L'Invisible n'avait plus qu'à bien se tenir!

Il était dix heures du soir quand Nina et ses deux cavaliers servants arrivèrent devant le repaire du chef mystérieux. Nina avait pensé à tout. Elle avait même acheté des masques pour elle et sa troupe, afin de n'être pas reconnus. Beppo s'était muni d'un passe-partout et d'une pince-monseigneur. Au moment d'entrer, Giacomo fut pris d'une terrible peur et parla de faire demi-tour; mais il céda aux menaces de ses deux compagnons et les suivit en tremblant.

Ils sonnèrent; la porte s'ouvrit, la minuterie fonctionna et ils aperçurent le grand escalier dont avait parlé Mancini... Il fallut que Beppo menaçât Giacomo pour l'obliger à monter. L'autre avait trouvé moyen de rester en arrière et avait essayé de s'esquiver, mais il avait trouvé la grande porte fermée.

Beppo ouvrait la marche, Nina le suivait, précédant elle-même Giacomo. Ils entrèrent, eux aussi, dans le salon où avait pénétré Mancini. Il était vide, mais... une voix de stentor les accueillit :

— Que venez-vous faire ici?

Giacomo crut défaillir. Nina et Beppo, par contre, ne se laissèrent pas impressionner...

— Que voulez-vous? reprit la voix. Répondez!

Beppo, que rien ne pouvait intimider, répliqua :

— Nous voulons voir le chef et lui parler...

— C'est moi... Enlevez vos masques!

— Non! répondit Beppo.

Et, rapide comme l'éclair, il sortit son revolver et tira dans la direction d'où semblait venir la voix du chef...

Un éclat de rire lui répondit :

— Soyez donc plus calmes! Vous perdez votre temps et gâchez vos munitions. Comme si vous pouviez m'atteindre!... Moi, par contre, je vous vois et puis vous toucher; mais avant de me débarrasser de vous comme vous le méritez, puisque vous vous êtes introduits ici de nuit et par effraction, je vais d'abord me payer le luxe de vous voir vous trémousser... Après cela, nous passerons aux choses sérieuses...

XIV

LE PARQUET ENCHANTÉ

Les trois intrus restèrent un moment interdits, cherchant à comprendre le sens des paroles qu'ils venaient d'entendre, et tout d'un coup, ils sentirent que le plancher se mettait à tourner, comme une plaque tournante. La rotation fut d'abord très lente, puis le mouvement s'accrut peu à peu, et, au bout de quelques minutes, elle atteignit une vitesse vertigineuse.

Nina et ses compagnons tentèrent, mais en vain, de conserver leur équilibre. Dès que l'un d'eux cherchait à se relever, il était aussitôt projeté à terre avec une violence inouïe et venait se meurtrir sur le plancher. Nina et Giacomo poussaient des cris de terreur. Beppo, blême de rage, serrait les dents... Cette giration ininterrompue commençait à les étourdir et à les affoler, mais ce qui achevait de troubler leur raison, c'était le rire continu, satanique, du chef invisible. Giacomo s'était accroché à une chaise

et hurlait au secours. Nina perdit connaissance. Beppo tirait en l'air...

Et le rire infernal ne cessait point :

— Ha! ha! comment trouvez-vous le divertissement? Tiens, la belle brune s'est endormie! Je vais vous faire tourner encore plus fort, cela va la réveiller... Beppo tenta de s'accrocher aux meubles, qui étaient scellés dans le mur; mais, pour les atteindre, il fallait pouvoir rester debout, ne fût-ce qu'une seconde, et la vitesse était telle que Beppo n'y parvint pas. Il vit Giacomo et Nina, étendus comme des loques, immobiles, évanouis sans doute... Lui-même sentait que sa force de résistance était presque à bout... Il remarqua soudain un rideau rouge d'où sortait un bras armé d'un revolver, et, l'instant d'après, une balle l'érafla presque...

— Ah! se dit Beppo, j'ai au moins un point de repère, une cible.

Et, au passage, il déchargea les sept balles de son pistolet sur le rideau. La main disparut aussitôt, mais il ne put savoir si son tir avait eu un résultat. Il s'aperçut avec désespoir qu'il n'avait plus de munitions : toute défense devenait impossible. Heureusement, il se souvint qu'il avait été autrefois un lanceur de couteaux émérite, et il décida de tenter cette dernière chance. Sortant son poignard calabrais, il le lança à toute volée dans le rideau : il vit nettement l'éclair de la lame qui alla s'enfoncer

perpendiculairement dans l'étoffe flottante, et il entendit un cri déchirant, pareil à celui d'un animal blessé... Son ennemi était touché... Immédiatement, le parquet tournant ralentit son allure et finit par s'arrêter...

Sans perdre une seconde, Beppo se rua vers la porte du salon et descendit les escaliers avec une précipitation dont lui-même se serait cru incapable. Elle était fermée, bien entendu, mais Beppo s'y attendait. A l'aide de son passe-partout et de sa pince, il tenta d'ouvrir la serrure, mais tous ses efforts étaient vains... Sans doute l'énervement et l'émotion rendaient-ils ses mouvements inhabiles. Par un effort de volonté presque surhumain, Beppo réussit à dompter ses nerfs, et calmement, posément, il recommença à appuyer, à peser, à tourner, et, finalement, réussit à ouvrir la porte. Alors il se précipita au dehors et poussa un long soupir de soulagement. Il était juste devant la porte, sous l'encorbellement du balcon qui surplombait la rue et le protégeait d'une attaque venant du premier étage. Il décida de fuir de toute la vitesse de ses jambes, dès qu'il aurait repris haleine, et, tout en respirant profondément, jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était exactement onze heures moins le quart. Ainsi, son supplice et celui de ses compagnons avait duré près d'une demi-heure ! Prudemment, rasant presque les murs, Beppo prit son élan et détala.

Il avait eu raison de se méfier, car une grêle de balles s'abattit autour de lui. L'Invisible ne voulait pas laisser échapper sa proie. Mais Beppo était jeune et le danger décuplait ses forces... Il réussit à gagner, sans mal, le premier coin, tourna dans la rue adjacente. Il était sauvé. Par miracle, il n'avait même pas une égratignure. Malheureusement, Nina et Giacomo étaient restés entre les mains de l'invisible ennemi...

.....

... L'inspecteur Patin venait de terminer son service après une journée bien remplie. Après avoir signé son rapport et passé les consignes, il se disposait à regagner son domicile et calculait qu'il ne serait pas couché avant une heure du matin... Au moment précis où il sortait du commissariat, il s'entendit rappeler... On lui téléphonait de la Préfecture et on lui enjoignait de sauter dans une voiture et d'aller se mettre à la disposition du commissaire Perrin, chef de district du pont de Flandre, où il venait, disait-on, de se passer des choses étranges, paraissant en corrélation avec les affaires dont Patin s'occupait habituellement. Il devait ne pas perdre une minute... et rendre compte dès le lendemain...

Patin jura silencieusement. Il n'en pouvait plus de fatigue, et voilà qu'il fallait encore passer une nuit blanche, courir au loin, par une

pluie battante. Quel chien de métier! Mais le service avant tout!

Patin héla un taxi qui maraudait sur le boulevard Rochechouart, et, quelques minutes plus tard, il était introduit auprès du commissaire Perrin, qui semblait l'attendre avec la plus grande impatience.

Perrin lui expliqua très exactement ce dont il s'agissait et fit amener Beppo. L'Italien avait repris son calme, mais il semblait un peu déprimé. Il fit à Patin le récit détaillé de tout ce qui s'était passé dans la maison du chef invisible, en se gardant toutefois de faire connaître à l'inspecteur les mobiles qui l'avaient poussé, ainsi que Giacomo et Nina, à s'y rendre. Patin, bien entendu, ne manqua pas de lui poser la question: mais Beppo s'en tira par une réponse évasive, et l'inspecteur n'insista pas sur ce point, se réservant d'y revenir par la suite.

Evidemment, le récit de Beppo parut fantastique à l'Inspecteur, et sa première impression fut qu'il se trouvait en présence d'un détraqué ou d'un alcoolique délirant. Néanmoins, certaines précisions l'étonnèrent et parurent l'intéresser. Il résolut donc de ne pas considérer toutes les déclarations comme un conte à dormir debout et d'aller au fond des choses.

Il se concerta rapidement avec Perrin; on commanda un car avec trente hommes des brigades mobiles, et, vers deux heures du matin,

la maison mystérieuse fut investie. Avant d'entrer, un premier démenti fut infligé à Beppo. Il prétendait avoir forcé et presque fait sauter la serrure de la porte. Or la porte était soigneusement fermée et la serrure intacte... Patin la fit ouvrir par un agent spécialisé dans ce genre de travail, et le porche fut envahi par les agents et les inspecteurs. Ils trouvèrent l'escalier et le salon tels que Beppo les avait décrits, mais, malgré toutes leurs recherches, ne trouvèrent aucune trace de parquet mouvant, de meubles fixés au mur, de rideau mystérieux... Beppo était décontenancé et, devant la matérialité des faits, se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un cauchemar... Les pièces voisines étaient vides, ou partiellement aménagées, mais toutes inhabitées.

Patin regarda longuement Beppo. Mais l'Italien soutint fermement son regard, renouvela et maintint ses déclarations, et attesta tous les saints du calendrier que tout ce qu'il avait dit était l'expression de la vérité... Il n'arrivait pas à comprendre comment la serrure avait été si rapidement remplacée, comment le salon avait été modifié, d'autant plus qu'il ne semblait pas y avoir âme qui vive... Mais Patin était excédé. Il comprit que, pour l'instant, toute recherche serait inutile et donna l'ordre du départ.

Beppo était un garçon de bon sens et d'une intelligence au-dessus de la moyenne, et pourtant il en arrivait à douter des événements dont

il avait été l'une des victimes. Mais alors les deux autres? Où se trouvaient ses compagnons? Si tout n'avait été qu'un rêve hallucinant, Nina et Giacomo devaient être libres... c'était l'évidence... Seulement, Beppo savait parfaitement qu'ils étaient prisonniers... prisonniers de cette bête féroce et invisible... Et quand il exposa ce raisonnement aux policiers, il leur fut difficile de le réfuter. Comme il s'approchait de Patin pour insister encore, il vit justement que ce dernier prenait congé de Perrin, et Beppo remarqua qu'il lui tendait la main gauche, et que la main droite de l'inspecteur était bandée. Alors Beppo frémit de terreur... et se demanda si la lutte n'était pas inutile. Il avait blessé l'Invisible, mais... l'Invisible... personne ne l'avait jamais vu... même pas Mancini... Ce pouvait être n'importe qui... même un policier...

.....

Vivian avait suivi les conseils de Wilson, et quitté son hôtel pour venir se réfugier à Neuilly. Elle était devenue taciturne, pensive et très nerveuse. Elle paraissait être en proie à une terreur irraisonnée et mystérieuse. Wilson n'avait pas été sans remarquer le changement qui s'était opéré dans la jeune femme, et, après l'avoir longtemps observée en silence, il lui demanda les motifs de son inquiétude, évidente pour tout le monde. Mais elle se borna à faire quelques

gestes évasifs, et comme Wilson, quoique bandit, était un homme de bonne éducation, il n'insista pas.

Un jour, Vivian l'aborda et lui fit une déclaration qui le remplit de stupeur :

— Ecoutez-moi attentivement, Wilson. J'ai rendu visite à mon avocat, Me Dorot, et j'ai déposé chez lui une enveloppe cachetée...

— Si c'est votre testament, voulut plaisanter Wilson, vous vous êtes trompée d'adresse, ma chère amie. Ici, en France, ce sont les notaires qui s'occupent de ces choses-là...

— C'est mon testament, si vous voulez, mais avec d'autres documents. S'il m'arrivait un accident et si je mourais, vous iriez prendre cette enveloppe et vous y trouveriez le nom de mon meurtrier. Vous sauriez alors ce que vous auriez à faire.

— Mais, Vivian, c'est un procédé ridicule que vous avez employé là! D'abord, pourquoi vous monter la tête et vous imaginer des choses... ? Est-ce que je ne suis pas là pour vous protéger?

— Vous ne pouvez absolument rien pour moi, répondit-elle d'une voix chargée de tristesse. Le sort de chacun est écrit à l'avance, et rien ne peut changer les desseins de la Providence. Hier, je suis allée consulter une devineresse, qui a lu mon avenir dans les cartes... Il n'est pas réjouissant, mon avenir!... Les cartes m'ont prédit une mort très prochaine... imminente.

— Vivian, vous me déconcertez. Je n'aurais jamais pensé que vous fussiez superstitieuse. Tout cela, ce sont des bêtises qui agissent en ce moment sur votre cerveau parce que vous avez les nerfs malades. Puisque vous prétendez connaître votre meurtrier futur, ne croyez-vous pas qu'il serait beaucoup plus simple et beaucoup plus normal de ne pas le laisser tenter quoi que ce soit, et de le dénoncer à la police avant qu'il ne vous tue?

— Vous parlez le langage de la raison, mon cher ami. Mais n'oubliez pas que je suis une outlaw, vivant en dehors de la société, traquée par toutes les polices du monde... Comment voulez-vous que, dans ces conditions, je puisse me mettre sous la protection des lois? Non, il arrivera ce qui doit arriver, et puis, entre nous, je n'ai pas du tout peur de la mort...

XV

LA MORT DE VIVIAN

Le salon de coiffure de M. Ducouret était fort bien achalandé. Bien situé, place des Ternes, dans un quartier élégant, il ne désemplissait pas. M. Ducouret avait une nombreuse clientèle féminine, et, malgré la dureté des temps, ses affaires étaient prospères. Le petit homme court et replet avait le don de se rendre sympathique à tous; ses clientes l'adoraient et ne juraient que par lui.

Un matin, vers onze heures, il vit stopper devant sa porte une magnifique voiture pilotée par une femme, revêtue d'un charmant tailleur de sport. La « chauffeuse » arrêta sa voiture au ras du trottoir et pénétra dans la boutique de M. Ducouret, qui se précipita au-devant d'elle. Comme, à cette heure, tout le personnel était occupé, ce fut M. Ducouret lui-même qui servit sa cliente. Le sourire engageant, il s'enquit de ses désirs :

— Coupe? Ondulation? Permanente?

— Ondulation ! répondit la cliente avec un accent britannique.

M. Ducouret se mit immédiatement au travail. M. Ducouret était encore relativement jeune et avait été autrefois un artiste capillaire des mieux cotés. A présent qu'il était établi, et à la tête d'une maison importante, il se contentait d'accueillir ses clients, de surveiller le travail et de veiller à la bonne marche générale de ses affaires, mais il continuait à s'entretenir la main et servait personnellement les clientes qui venaient chez lui pour la première fois. Il était devenu un peu myope avec l'âge...

Tout en bavardant, en discutant de la pluie et du beau temps, de sports et de vedettes de cinéma, comme le font la plupart des coiffeurs, à Paris et ailleurs, M. Ducouret préparait ses instruments de travail et il s'apprêtait à peigner les cheveux de sa cliente. Il la complimenta sur la couleur splendide de sa chevelure, et, tout d'un coup, se mordit les lèvres : l'excellent homme venait incontestablement de commettre une gaffe, et sa myopie, sans aucun doute, en était la cause... Sa cliente portait une perruque, et il s'en était aperçu trop tard. M. Ducouret fut d'autant plus étonné que, sous sa perruque blonde, l'étrangère possédait une chevelure brune, au moins aussi belle. Comme, après tout, cela ne le regardait pas, M. Ducouret fit comme s'il n'avait rien remarqué, et, de son fer adroite-

ment manié, il ondula les boucles blondes de la jeune femme avec l'habileté qui avait fait sa renommée, et reprit son verbiage... Il avait presque terminé son travail, et reculait d'un pas pour mieux juger de l'effet, quand la porte du salon des dames s'ouvrit et laissa passer un homme élégamment vêtu... M. Ducouret parut surpris, car, d'ordinaire, ce salon était strictement réservé aux clientes. M. Ducouret nota que l'homme était très pâle et que son visage était d'une laideur repoussante.

L'étranger s'approcha rapidement du fauteuil où opérait M. Ducouret, le bouscula avec une certaine brutalité, et soudain des détonations retentirent et la pièce s'emplit de fumée... Tout le monde, garçons, employés, manucures, clients et clientes s'étaient levés et accouraient affolés... Quand la fumée se fut un peu dissipée, l'étranger avait disparu et la cliente à la perruque blonde était affalée dans le grand fauteuil, le menton touchant la poitrine, la tête transpercée de sept balles. Elle était morte dès la première balle... et M. Ducouret était adossé au mur, bégayant et tremblant...

L'instant d'après, la police était sur les lieux, et la foule s'amassa devant la boutique. Une heure plus tard, les journaux relataient le forfait incroyable, et l'un d'eux, mieux informé que les autres, révélait que la victime n'était autre qu'une certaine Vivian Lodge, chef de bande en

Amérique, recherchée par toutes les polices de la terre, et considérée dans son pays comme l'ennemie publique N° 1...

Aussitôt prévenu, l'inspecteur Patin fut un des premiers à arriver. C'était à lui que l'on avait confié l'enquête. Il pressa naturellement M. Ducouret de questions. Mais le brave homme, encore sous le coup de l'émotion, ne put lui donner que de très vagues renseignements. Il insista néanmoins sur la pâleur et la laideur de l'assassin. Pour le reste, le drame s'était accompli si rapidement qu'il n'avait eu le temps de rien voir. Le personnel et les clientes ne purent le renseigner davantage. Patin sacra, jura, mais ce fut en vain. Après tout, il n'avait pas lieu de se plaindre. Une femme dangereuse pour la société, réclamée par la police américaine, venait de trouver une mort atroce?... Mais n'est-ce pas le sort qui attend tous les bandits?

C'était un règlement de comptes, comme beaucoup d'autres, et si on l'avait écouté, lui, Patin, on aurait laissé ces canailles se détruire mutuellement, sans exposer la vie de braves policiers qui avaient mieux à faire que s'interposer entre des bandes rivales...

.....

Beppo ne se tenait pas pour battu. Certes, l'Invisible avait été très fort et, par son habileté, avait empêché Beppo de convaincre les policiers. Mais un fait n'en subsistait pas moins, qui cons-

tituait un argument suffisant : avait-on retrouvé Nina et Giacomo? Dans ces conditions, il fallait bien admettre qu'ils fussent quelque part. Malheureusement, Beppo ne savait plus à qui s'adresser. Un soupçon effrayant avait germé dans son cerveau. Il était persuadé que l'Invisible n'était autre que Patin. D'abord, il savait depuis longtemps qu'il protégeait la bande de Mancini, et puis cette blessure de l'inspecteur... Oh! évidemment, ce pouvait être une simple coïncidence et, dans son métier, Patin pouvait facilement recevoir un mauvais coup et... Mais comme tout cela était compliqué! Le cerveau de Beppo, peu habitué aux énigmes, s'y perdait. Il passa une journée entière à méditer, à poser les hypothèses les plus invraisemblables, à peser le pour et le contre, à échafauder des plans, et, en fin de compte, malgré sa vive répugnance, il prit le parti de retourner voir Patin.

L'inspecteur ne parut pas surpris de la visite du jeune homme. Il paraissait presque l'attendre. Il lui tendit la main et lui demanda, d'une voix ironique, s'il venait lui raconter une nouvelle histoire aussi fertile en péripéties que celle de l'autre soir :

— Voyons, Beppo, soyez franc! Vous aviez bu un petit coup de trop, n'est-ce pas?

— Monsieur l'Inspecteur, je vous assure que je suis très sobre. Et je n'avais pas bu plus que de coutume, c'est-à-dire un verre de vin coupé

d'eau à mon repas. Donc, ce n'est pas à l'ivresse qu'il faut attribuer ce que vous appelez mes visions. Non, ce qui m'est arrivé peut vous paraître incroyable, mais c'est la vérité. Et tous les détails que je vous avais donnés, le parquet tournant, le rideau rouge, tout cela était très exact. Je n'ai ni inventé, ni même exagéré. En outre, il y a un fait que vous ne pouvez pas nier, je suppose : c'est l'inexplicable disparition de Nina et de Giacomo. Je vous affirme qu'ils sont prisonniers du chef invisible, à moins que celui-ci ne les ait supprimés...

— Ne prenez donc pas les choses au tragique, mon garçon. Ils ont dû, comme vous, boire ignominieusement et doivent cuver leur vin, quelque part, chez des amis...

— Non, Monsieur l'Inspecteur, je vous assure que vous êtes dans l'erreur. Je les connais très bien tous les deux et je sais qu'ils ne boivent jamais. Je vous prie, je vous supplie, Inspecteur, de mettre tout en œuvre pour essayer de les retrouver.

— Non, je n'ai pas de temps à perdre, ils se retrouveront bien tout seuls...

— Je suis certain du contraire, je vous répète qu'ils sont prisonniers de l'Invisible.

— Beppo, ne me racontez donc pas de sornettes... Vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas d'êtres invisibles...

Beppo bondit et, rageur, lança cette apostrophe au visage de Patin :

— Je comprends très bien pourquoi vous refusez. C'est parce que l'Invisible, c'est vous!...

Il s'attendait presque à ce que Patin le fît arrêter pour injures, mais l'Inspecteur partit d'un éclat de rire sonore :

— Vous devenez complètement fou, mon bon Beppo! Moi... l'Invisible! Pourquoi pas le Négus ou le Président de la République?

— Et comment expliquer votre blessure à la main? Elle est encore bandée...

— Très simplement. Je me suis foulé le poignet en tombant dans un escalier... Je vous rends des comptes, ma parole!... Enfin, aujourd'hui je suis de bonne humeur... Ecoutez, Beppo, vous mettez une telle insistance que je veux bien vous faire plaisir. Ce soir, après le service, venez me trouver et nous irons tous les deux faire un tour là-bas, dans cette maison mystérieuse. Vous voyez que je suis bon prince, mais... j'y mets une condition : si nous ne trouvons rien, absolument rien de nouveau, je vous mets à l'ombre pour quinze jours. Cela vous apprendra à vous f... de la police. D'accord?

— Oui, Monsieur l'Inspecteur. Je vous remercie et je finirai bien par vous prouver que je ne me moque pas de vous.

. . . . . .

Beppo voyait la partie perdue... Malgré tous

ses efforts, toutes ses recherches, il n'avait rien pu trouver. Et il se préparait avec amertume à aller passer quinze jours en prison. Le salon de l'Invisible était dans l'état exact où ils l'avaient vu la dernière fois, lors de la descente de police. L'ameublement était le même : une table, deux chaises, deux fauteuils, une armoire et l'appartement était vide. Le plancher fut examiné soigneusement par les visiteurs, il était impossible d'y trouver la moindre trace de plaque tournante, de rainures suspectes, de mécanisme. Il n'y avait rien. La cause était définitivement entendue...

— Alors, Beppo, demanda-t-il d'une voix sarcastique. Etes-vous convaincu, cette fois, que vous avez eu des visions? Allons, reconnaissez-le. Où est donc l'Invisible? J'ai rarement vu de logement aussi peu suspect que celui-là.

— Et pourtant, Monsieur l'Inspecteur, je vous ai dit la vérité. Je ne sais pas comment cette diablerie a pu être mise en scène sans laisser de traces, mais j'en ai été le témoin et, la tête sous le couteau, je n'en démordrai pas!...

— Vous dites des bêtises... et vous m'avez, surtout, fait perdre mon temps... Dire que je me suis laissé monter le cou, moi, Patin, et que...

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge et il regarda Beppo avec ahurissement. La chambre entière se mit à tourner comme autour d'un axe invisible et les deux hommes, stupéfaits, se trou-

vèrent tout à coup plongés dans l'obscurité la plus complète. Patin lança d'énergiques jurons, sortit sa lampe de poche et l'alluma. Au même instant il eut un mouvement de recul et laissa choir sa lampe... A deux pas de lui, gisait, allongé, le squelette d'un homme dont la tête grimaçait affreusement. Patin, à son tour, crut devenir fou, mais il se ressaisit, s'approcha du squelette et découvrit, légèrement collée au sternum, une feuille de papier où quelques mots avaient été tracés, à l'encre rouge, d'une écriture volontairement maladroite :

Inutile de me chercher, vous ne me trouverez jamais, car aucun de vous n'a jamais vu mon visage.

Et c'était signé : *L'Invisible!*

XVI

M. JOLINON OFFRE SON CONCOURS

Patin resta longtemps bras et jambes coupés par l'horreur. Beppo, de son côté, se sentait mal à l'aise. Il n'avait pas peur d'un homme vivant, mais ce débris humain l'impressionnait. Patin se remit enfin et murmura :

— C'est épouvantable! Jamais je n'aurais cru une chose pareille. Une maison à chambres tournantes et où habitent des squelettes!... Beppo, mon vieux, je retire tout ce que j'ai dit et vous aviez raison. Dire que, pour un peu, j'allais vous coffrer...

— Je suis heureux que vous me rendiez justice, Monsieur l'Inspecteur, et voyez comme il aurait mieux valu me croire un peu plus tôt. Peut-être serions-nous ici en nombre... Enfin, ce qui est fait est fait. A présent, il faut, à tout prix, retrouver Nina et Giacomo.

— Pourvu qu'ils soient encore en vie!... Et c'est bien ennuyeux que j'aie la main abîmée... Au moins, Beppo, avez-vous votre revolver?

— Oui, mais je me fie surtout à mon coutelas... D'ailleurs, je ne crois pas que nous ayons à craindre quoi que ce soit. Je ne pense pas que l'Invisible se montre ce soir...

— Peut-être. Pourtant, ce squelette n'est pas venu tout seul ici, donc il y a certainement quelqu'un dans la maison... vraisemblablement celui que vous nommez l'Invisible.

— Oh! alors nous sommes perdus! Il faut sortir d'ici coûte que coûte.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, mon cher, répliqua l'Inspecteur. Dieu seul sait où se trouve le mécanisme qui sert à faire tourner la pièce...

Ils cherchèrent pendant plus d'une heure mais n'arrivèrent à aucun résultat. Patin frappa sur la table, mais rien ne bougea. La présence du squelette commençait à l'agacer et il aurait donné un an de son traitement pour pouvoir s'échapper de cette pièce macabre. Fatigués de chercher, les deux hommes s'arrêtèrent un instant et tinrent conseil : il n'y avait pas grandes illusions à se faire. D'une part, ils étaient bel et bien prisonniers. Crier, appeler au secours ne servirait absolument à rien. D'autre part, les moyens de s'échapper étaient extrêmement limités, d'autant plus qu'ils se trouvaient dans une pièce obscure et que la lampe de poche de l'inspecteur n'était pas d'une durée éternelle. Ils allaient donc, s'ils restaient ici, mourir de faim, de soif

et peut-être même succomber à l'asphyxie, car la pièce ne comportait aucune fenêtre.

Il fallait donc procéder méthodiquement et rapidement. Ils décidèrent de déplacer d'abord chaque meuble et chaque objet. Beppo s'attaqua à la table sur laquelle était disposé un vase aux dimensions respectables et pour éviter de le casser il voulut d'abord déposer le vase à terre. Mais, à sa grande surprise, le vase résista : il semblait cloué ou vissé au meuble. Patin vint à la rescousse mais leurs efforts conjugués restèrent absolument inutiles.

L'Inspecteur eut subitement l'idée d'essayer de faire pivoter le vase. Immédiatement, il poussa un cri. Un objet dur venait de heurter son crâne, et, à sa grande surprise, il constata que c'était une corde qui semblait descendre du plafond. Alors il vit, pratiquée dans le plafond, une ouverture étroite mais suffisante pour laisser passer un homme de corpulence moyenne. Beppo n'hésita pas un seul instant et se mit à grimper comme un chat le long de la corde. L'Inspecteur, moins jeune et moins agile que l'Italien, le suivit néanmoins, et tous deux arrivèrent à l'étage au-dessus. Quand l'inspecteur eut donné un peu de lumière, ils purent constater l'un et l'autre qu'ils se trouvaient dans une sorte de salon que Beppo reconnut immédiatement pour être la fameuse chambre truquée où il était entré en compagnie de Nina et Giacomo. Ils en firent

le tour, lampe à la main, et de fait ils découvrirent, dans un coin, allongés côte à côte, les corps des deux malheureux. Nina ne donnait plus signe de vie. Giacomo, lui, respirait encore, mais très faiblement.

Patin était l'homme des décisions rapides. Aidé de Giacomo, il transporta les deux corps inanimés sur le palier, les descendit avec des précautions infinies au rez-de-chaussée et ordonna à Beppo de faire sauter à coups de revolver la porte d'entrée de la maison mystérieuse. Puis, laissant Beppo en faction, il se précipita au cabaret voisin pour téléphoner.

Quelques minutes plus tard, une voiture d'ambulance recueillait les deux malheureux et les transportait à l'hôpital le plus voisin. Ensuite, Patin demanda la communication avec son service et cette nuit encore de nombreux cars déversèrent une nuée d'agents et d'inspecteurs dans la petite rue isolée de ce quartier excentrique. La rue fut barrée, la maison cernée et on commença une perquisition en règle. Evidemment, elle ne donna pas de résultats, car les murs étaient solides et les cachettes habilement dissimulées. Il fallut laisser une garde d'agents et entreprendre, dès le jour suivant, une démolition presque totale de l'immeuble. Cette opération révéla des faits surprenants : de la cave aux toits, la maison n'était que coins, recoins, cachettes qui, tous, recélaient des stocks impor-

tants de marchandises dont on avait, à n'en pas douter, oublié d'acquitter les droits de douane. On y saisit des tonnes de tabac, des centaines de milliers de cigarettes et, bien entendu, une quantité considérable de stupéfiants les plus divers. Mais la découverte la plus importante fut celle d'un matériel perfectionné et ultra-moderne de faux monnayeur et d'épaisses liasses de billets de banque de tous les pays froissés et maculés, semblant avoir déjà circulé depuis longtemps, de façon à ne pas éveiller les soupçons des banques qui les auraient changés. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute à avoir : il s'agissait d'une bande redoutable et organisée supérieurement.

Le seul point d'interrogation qui subsistât concernait la présence du squelette qui avait si désagréablement surpris Patin et Beppo. Qui était la victime? Le saurait-on jamais?

La police fut prise d'une activité fébrile. La Préfecture travailla sous pression : télégrammes, coups de téléphone, inspecteurs dépêchés à droite, à gauche, en mission, perquisitions, mandats d'arrêt, rien ne fut épargné. Patin restait en permanence à son bureau, recueillant, considérant les renseignements et cherchant surtout à solutionner ces deux questions primordiales : qui était le propriétaire du mystérieux immeuble? Qui était l'homme que tout le monde appelait l'Invisible?

Pour l'Inspecteur, c'était une seule et même

personne. Restait également la question du squelette à résoudre. Un médecin légiste avait constaté certaines lésions du crâne et des côtes ne permettant pas de mettre en doute la certitude d'un assassinat perpétré avec une violence inouïe, mais il ne pouvait évidemment rien dire de plus, ni même donner la moindre indication sur l'époque à laquelle le malheureux avait été assassiné. Et là, on risquait de chercher longtemps, et probablement en vain.

Patin avait beau se creuser la tête, reprendre toutes ces questions une à une, il sentait tout cela tourbillonner dans son cerveau, et désespérait de parvenir à trouver la clé de ce ou de ces nombreux mystères. Et pourtant, la solution était proche, beaucoup plus proche même qu'il n'aurait osé l'espérer.

. . . . . .

Le lendemain, Patin, revenu à son bureau, profita d'un instant de répit pour recevoir M. Hippolyte Jolinon, qui, en bon reporter, avait flairé des nouvelles sensationnelles et insistait pour parler à l'inspecteur. Jolinon salua l'Inspecteur avec déférence et il exprima le souhait que, vu leurs bonnes relations, presque amicales, c'était à lui, Jolinon, et à son journal, que serait réservée la primeur des informations.

On voyait bien que le journaliste venait, cette fois, demander une faveur. Son ton n'était plus ni arrogant ni sarcastique. Il se confondait en

excuses, trouvait tout simplement formidable le travail fourni par la police, promettait des louanges, des articles enthousiastes, et sacrait Patin de « roi des détectives » et « premier policier de la République Française » !

Mais Patin eut le triomphe modeste :

— Non, Monsieur Jolinon, vous n'avez pas à vous excuser. Je sais bien que notre dernière rencontre a été plutôt aigre-douce. Vous autres, journalistes, vous voudriez presque que nous arrêtions les criminels avant même que leurs crimes ne soient découverts. Et moi, Monsieur, j'étais un peu énervé...

— Mon cher Inspecteur, oubliez les choses désagréables que j'ai pu vous dire et écrire. Revenons aux faits : Cette histoire de la Villette me paraît fantaisiste, fantasmagorique, et le vieux reporter que je suis est bien obligé de saluer la perspicacité de la police... Vous savez avec quelle joie je noterai tous les renseignements que vous voudrez bien me communiquer... Dites-moi, ce type... cet Invisible, il m'a tout l'air d'un personnage échappé de l'enfer...

— Rien n'est plus exact. On aurait du mal à se représenter tout ce que nous avons découvert dans cette maison. Ah ! celui-là, si nous arrivons à mettre la main sur lui, son affaire sera vite réglée : c'est l'échafaud qui l'attend...

— Mais pensez-vous l'attraper bientôt ?... L'homme doit être rudement fort et doit cer-

tainement avoir pris ses précautions... Sans compter que pour avoir mis sur pied une organisation de cette envergure, il doit avoir de nombreuses relations et peut-être même des complicités haut placées...

— Certes, mais vous savez comme moi que le hasard est grand. Un jour, nous finirons bien par le démasquer...

— Je vous le souhaite, Monsieur l'Inspecteur, et je souhaite surtout que ce soit vous... car, vous savez que je ne vous veux que du bien, en dépit des apparences... Maintenant, écoutez ce que j'ai à vous dire. Vous n'ignorez pas que ce bon Hippolyte Jolinon, votre serviteur, peut également vous aider. Moi aussi, j'ai un certain nombre de relations, dans la pègre, bien entendu. Cela fait partie, en quelque sorte, de mes obligations professionnelles. Or j'ai un de mes... amis... appartenant à ce monde spécial, et qui répond au nom charmant de « Poil de Carotte », sans doute à cause de la couleur particulière de ses cheveux. Ce n'est pas un ange, soyez-en persuadé, mais il m'honore de ses confidences... Certain soir, après avoir vidé un nombre respectable de bouteilles, il m'a dit qu'il connaissait l'identité de l'Invisible et qu'il savait aussi où on pouvait le trouver. A-t-il dit la vérité? Est-ce une simple vantardise? C'est à vous de le démêler, mais j'ai cru devoir vous informer, car il me semble qu'il y aurait peut-

être lieu de vérifier ce propos. Et si l'homme a dit vrai... alors...

— Ce que vous dites là m'intéresse au plus haut point!

— Eh bien! je vais m'occuper de la chose. Mais il me faut agir avec la plus grande circonspection. D'abord, j'ai donné ma parole au sieur « Poil de Carotte » de ne pas dévoiler l'endroit dont il m'a parlé. Et comme je ne veux pas me couper la possibilité d'avoir d'autres confidences... vous comprenez?... Tout ce que je puis vous dire c'est qu'on peut trouver l'Invisible tout près de la place Clichy... Alors, voilà ce que je vous propose : Un de mes amis a mis sa petite voiture à ma disposition. Si vous voulez, je passerai vous prendre chez vous, ce soir... Mais je vous en prie, observez la plus stricte discrétion... sinon tout pourrait être compromis et moi-même je pourrais avoir les pires ennuis...

— Entendu, fit Patin. Votre programme me plaît. Mais apportez-y une légère modification et venez plutôt me prendre ici, car pour le moment je reste en permanence...

— Bien. Quel succès, hein? Si on arrivait à mettre la main sur cet oiseau! Du coup, pour vous comme pour moi, c'est la grande célébrité!

— Espérons-le, mon cher ami!

« Mais qu'avez-vous au bras?

— Rien. Une petite foulure du poignet... un accident stupide dans mon escalier...

M. Jolinon se leva pour prendre congé :

— Donc, à ce soir! Je viendrai vous prendre vers onze heures! Ah! j'allais oublier... Il paraît qu'on a découvert un squelette, dans la maison, là-bas? Sait-on qui est la victime?

— Pas encore, mais je ne désespère pas non plus de l'apprendre.

— Très bien!... Alors à bientôt, et surtout discrétion, discrétion...

Et le reporter s'éloigna majestueusement.

XVII

UN COIN DU VOILE SE SOULÈVE

M. Jolinon fut exact au rendez-vous; à onze heures précises, en sortant de son bureau, l'inspecteur le vit sur le trottoir, devant la porte, battant la semelle, car il faisait assez froid.

— Enfin, vous voilà, Inspecteur... Il est vrai que je suis venu en avance... il y a à peu près un quart d'heure que je suis là... Ne perdons pas de temps... la voiture nous attend au coin... je l'ai fait garer un peu plus loin, à cause de la sortie des cinémas...

Il entraîna amicalement l'inspecteur par le bras dans la direction de la petite voiture. Un homme était au volant. En voyant arriver Patin et Jolinon, il sortit de la voiture et s'avança à leur rencontre.

— Me permettez-vous, dit le journaliste, de vous présenter mon excellent ami et collègue M. Dupont? M. Dupont dirige la rubrique commerciale à *Paris-Minuit*.

Les deux hommes se serrèrent la main puis remontèrent en voiture. Patin s'assit à l'arrière, à côté de Jolinon, tandis que Dupont reprenait place au volant.

Pendant le trajet, le reporter fut l'amabilité en personne, il raconta toutes sortes d'anecdotes, parla de son enfance, de son métier si dur mais si passionnant, des criminels et des détectives, de la politique, de la crise économique, avec tant de science et d'autorité que Patin finit par oublier jusqu'au but de leur promenade nocturne.

La voiture s'arrêta et Patin remarqua, non sans surprise, qu'il se trouvait très loin de la place Clichy, puisqu'il était à la Villette, devant la maison même de l'Invisible... Elle était, d'ailleurs, à demi démolie.

— Je croyais que nous devions nous rendre aux alentours de la place Clichy, dit-il à son compagnon.

— Rien n'est changé. Nous irons, mais un peu plus tard. J'ai d'abord voulu vous faire passer par ici, parce que je crois y avoir fait une découverte qui, à mon humble avis, peut présenter pour vous un certain intérêt.

« Je pense pouvoir éclaircir l'énigme du squelette. Venez, vous allez voir...

Les trois hommes sortirent de la voiture et pénétrèrent dans la maison sinistre. Le premier étage avait été épargné par la pioche des démolisseurs. Le reporter entra le premier dans la chambre obscure. Le squelette était là... Comment y avait-il été transporté? Mystère qui frappa l'esprit de Patin. L'Inspecteur se réserva de le demander à son guide.

— Asseyez-vous, mon cher Inspecteur, dit Jolinon, car je pense que mon histoire va nous prendre un certain temps. Et, passant devant lui, il lui approcha un fauteuil. Pendant ce temps, tout doucement, sans faire le moindre bruit, M. Dupont verrouilla la porte et vint s'asseoir à côté des deux autres.

— Voyez-vous, mon cher Inspecteur, commença Jolinon, tout le monde se torture l'esprit pour essayer d'identifier ce squelette et personne n'y est encore parvenu, sauf... votre serviteur. Souvenez-vous, lors de notre première entrevue, et surtout après le crime chez le bijoutier, je vous ai dit qu'à défaut de jeunesse et de beauté je possédais un flair remarquable et une intelligence peu commune. A ce moment, vous m'avez pris pour un toqué et pour un vantard.

« Je vais aujourd'hui vous donner la preuve que je n'exagérais nullement. Je vais vous dire de qui est ce squelette et j'ose dire que vous serez le premier à l'apprendre.

— Eh bien! dites-le, sans me faire languir davantage!

— Le squelette n'est autre que celui de feu Hippolyte Jolinon!

Patin bondit de son siège. Il avait devant lui un mauvais plaisant, ou bien, hypothèse plus probable et combien plus grave, un aliéné.

— Monsieur, dit-il d'un ton sévère, ce n'est ni le lieu ni l'heure de faire des plaisanteries

d'un goût douteux. Je ne comprends pas que vous me fassiez perdre mon temps. Votre facétie est peut-être fort spirituelle. Admettons que je ne sois pas assez subtil pour l'apprécier...

Le reporter croisa les bras et ricana :

— Monsieur Patin, je crois vous avoir déjà dit que je ne plaisantais jamais. Et je suis d'accord avec vous, ce ne serait pas l'endroit ni l'heure où une plaisanterie serait de mise. Je viens de vous dire la vérité, aussi étonnante puisse-t-elle vous paraître. Je vous répète que cette charpente osseuse est celle du grand journaliste qui, de son vivant, était connu sous le nom d'Hippolyte Jolinon...

— Mais enfin, vous divaguez! Hippolyte Jolinon ne peut être mort, puisque vous êtes ici devant moi, bien vivant!

— C'est là où vous commettez une erreur. Je ne suis pas Hippolyte Jolinon.

— Hein! fit Patin, assommé par la surprise. Et qui êtes-vous donc, dans ce cas?

— Je ne puis ni ne veux encore vous dévoiler mon véritable nom. D'ailleurs, je ne vois pas la nécessité de le faire. Qu'il vous suffise d'apprendre que l'Invisible, que vous recherchez avec une louable activité, l'Invisible, c'est moi...

Patin devint d'une couleur de cendre. Il comprit qu'il était perdu.

— Vous!... Vous... l'Invisible! J'avoue que je ne m'en serais jamais douté, au grand jamais!...

Maintenant, je commence à comprendre... Vous avez assassiné le véritable Jolinon et vous avez pris sa place...

— Vous avez deviné, c'est cela même... Vous êtes le plus grand détective du monde, malheureusement, vous vous révélez avec un peu de retard...

— Ah! Et pourquoi ? Vous n'avez tout de même pas la prétention de...

— Mais si, j'ai justement cette prétention. Vous êtes assez intelligent pour comprendre, mon cher, que si je vous laissais en liberté, après vous avoir raconté tout cela, ma tête serait en danger!... Or, aussi laide soit-elle, j'y tiens beaucoup, à cette tête...

— Donc, reprit l'Inspecteur au bout d'un instant, je dois conclure de vos paroles que vous avez résolu d'assassiner, froidement, lâchement, un homme sans défense. Quel dommage que je n'aie pas eu l'intuition de ce qui allait arriver! Je vous aurais immédiatement passé les menottes...

— Est-ce ma faute si vous considériez les choses sous un autre angle? reprit l'Invisible, tandis qu'un rictus de triomphe contractait son horrible visage. Est-ce ma faute si vous n'avez été qu'un parfait imbécile? Que voulez-vous, pauvre limier, il faut vous résigner! Vous avez perdu la partie, il ne vous reste plus qu'à payer. Vous êtes en mon pouvoir. Soyez bien certain

que je n'hésiterai pas une minute à user et à abuser de cet avantage... Voyez plutôt!

Il sortit de sous son pardessus un immense revolver dont il vérifia soigneusement le chargeur. Il l'arma et le braqua sur l'Inspecteur dont les yeux trahissaient une terreur intense.

Le pseudo Jolinon était sans doute un raffiné, car il voulut prolonger le spectacle de l'agonie d'un ennemi.

— Peut-être êtes-vous marié et père de famille, cher Monsieur Patin?

— Non...

— Voyez-vous comme cela tombe à merveille! Vous avez eu joliment raison de rester célibataire. Ainsi, pas de veuve, pas d'orphelins éplorés et obligés de prendre le deuil. L'Etat lui-même y gagnera : pas de pension à servir. Et moi aussi j'y gagne... On mettra bien quelque temps à s'apercevoir de votre disparition. Tout est donc pour le mieux et le monde sera débarrassé, du même coup, d'un mouchard dangereux... On va illuminer à Montmartre!... Mais je veux être correct jusqu'au bout avec vous. Avez-vous un dernier souhait à formuler, mon cher Monsieur Patin?

— Oui, certes, hurla l'Inspecteur. Je donnerais avec joie mon salut éternel pour vous voir partir en enfer!...

— Vous n'êtes pas très gentil à mon égard. Mais, je le regrette, croyez-moi, ce vœu-là, je

ne puis l'exaucer... Dommage!... Et soyez sûr que si cela doit arriver, ce ne sera pas encore aujourd'hui. Vous devez penser que j'ai pris toutes mes précautions et que je me tiens sur mes gardes... Oh! je ne suis pas un détective, mais pour l'intelligence, il n'y a pas de détective qui me vienne à la cheville et je mets toute la Sûreté dans ma poche. Mais assez parlé... Monsieur Patin, si vous croyez à un Dieu, dépêchez-vous de lui recommander votre âme, car il ne vous reste plus longtemps à vivre. Je vous accorde encore une minute... et c'est beaucoup... On peut dire et faire tant de choses en une minute!... Allons, je sors ma montre... Le front de Patin ruisselait. Il avait beau se torturer l'esprit pour gagner du temps et tâcher de sortir de sa situation désespérée, son cerveau fonctionnait mal, il ne trouvait rien. Tant pis, il allait mourir victime de son devoir, il allait ajouter son nom au martyrologe déjà copieux des serviteurs de l'Ordre et de la Justice.

Puisqu'il fallait mourir, autant partir dignement! Il releva la tête, croisa les bras et jeta sur son bourreau un regard de mépris.

L'autre leva le bras, prit son temps pour ajuster et dit encore :

— Adieu! inspecteur Patin. Et si vous le pouvez, envoyez-moi donc des nouvelles de l'au-delà!...

Patin entendit distinctement la détonation.

Mais il ne tomba point. Bien mieux, il n'était même pas blessé! La fumée l'environnait. Quand elle se fut un peu dissipée, il vit avec étonnement que l'Invisible avait laissé tomber son revolver et que sa main pendait inerte, ensanglantée. Le revolver avait-il éclaté? Etait-ce M. Dupont qui avait tiré? Non... Pourtant, ce dernier était adossé au mur, les mains en l'air, les yeux exorbités de terreur... et Patin entendit une voix semblant provenir du ciel :

— Un geste et je vous tue sans pitié!

Patin intrigué leva les yeux et vit un homme qui tenait dans chaque main un revolver. Dupont fit un mouvement. Une seconde détonation retentit et le soi-disant chef de la rubrique commerciale de *Paris-Minuit* s'écroula sur le sol et ne bougea plus. L'inspecteur remarqua alors que son sauveur était perché sur une échelle. L'homme sauta sur le plancher sans perdre l'Invisible de vue, s'approcha de lui et lui passa tranquillement un petit bracelet métallique autour des poignets.

Patin pensait rêver. Ses yeux éberlués venaient de reconnaître son sauveur : c'était Wilson, le chef de la Bande des Américains!

— Vous! Vous ici! Et c'est vous qui me sauvez la vie! Si j'attendais le salut, ce n'était certes pas de vous!...

— Je m'en doute un peu, répliqua l'Améri-

cain en éclatant de rire. Mais permettez que je m'occupe d'abord de l'Invisible.

Le bandit s'était affalé dans l'un des fauteuils, les yeux baissés, la bouche amèrement contractée. Il se savait perdu.

— Excusez-moi, reprit l'Inspecteur. Il faut absolument que vous m'expliquiez... Qui est cet homme? Il prétendait être Hippolyte Jolinon... et puis il m'a avoué qu'il avait tué, autrefois, le véritable Jolinon et qu'il avait usurpé sa personnalité...

— Rien n'est plus vrai, répondit Wilson. Il n'a d'ailleurs pas tué que Jolinon. C'est lui qui a également assassiné le malheureux Couté, le vendeur de M. Vilard, le bijoutier de la rue de la Paix. Il a tué aussi Mancini, son lieutenant, et sa dernière victime est Vivian Lodge. Il s'en est fallu de peu que vous ayez complété la liste. Et combien d'autres morts n'a-t-il pas sur la conscience! C'est un vrai tueur!

Wilson s'approcha du bandit, arracha son crâne postiche et Patin frémit en voyant combien son ennemi était plus laid encore.

— Je vais vous présenter ce gentleman : il a nom Stanislas Potchorek, natif de Pologne, et citoyen de la libre Amérique. C'était le bandit le plus célèbre des Etats-Unis. Pourquoi est-il venu à Paris? Pourquoi a-t-il tué Jolinon et s'est-il fait passer pour lui? Tout cela, vous le saurez bientôt.

XVIII

LA REVANCHE DE PATIN

Deux jours après ces événements mouvementés, l'inspecteur Patin fut appelé chez le directeur de la Sûreté. Patin s'y rendit le cœur tremblant d'émotion et de crainte. Certes, il se sentait la conscience en repos. Personne ne pouvait lui reprocher de manquer d'activité, de courage et d'une certaine sagacité. Le seul point où Patin était vulnérable était la solution qu'il avait cru devoir donner à un conflit intérieur : fallait-il arrêter Wilson, chef notoire d'une bande de malfaiteur, qui venait de le sauver et de lui livrer le bandit Potchorek? Fallait-il reconnaître le service immense rendu par Wilson à lui-même et à la société? Patin avait opté pour la deuxième solution. Etait-ce cela dont le directeur de la Sûreté allait lui faire un grief?

Les craintes du brave inspecteur étaient vaines. Le haut fonctionnaire accueillit son subordonné avec un sourire bienveillant, lui tendit la main, ne lui ménagea pas ses compliments et

le fit asseoir. Il alla même jusqu'à lui offrir un cigare et nul n'ignorait, à la Sûreté, que cette offre équivalait à une marque de faveur peu commune.

Patin, revenu de sa surprise, tourna la tête et vit, assis à son côté, les jambes négligeamment croisées et tirant béatement sur un cigare de même provenance, Wilson... en personne, Wilson, le rival de Mancini et l'ennemi de l'Invisible!... Un bandit assis dans le fauteuil de la direction de la Sûreté, tel fut le spectacle, peu banal, auquel Patin put assister.

Le chef de la Sûreté souriait... Wilson souriait, seul Patin paraissait gêné.

— Mon cher Patin, dit enfin le directeur, je crois que vous connaissez suffisamment ce monsieur pour que je n'aie pas besoin de faire les présentations. Néanmoins, il vous intéressera peut-être d'apprendre que M. Wilson n'est autre que votre célèbre collègue américain M. Whitney Brandon, dont vous connaissez, au moins par ouï-dire, les glorieux exploits. M. Brandon, qui est actuellement le chef de la brigade des recherches de New-York, a été envoyé ici en mission officielle.

« Monsieur Brandon, voulez-vous avoir l'amabilité de nous donner tous les détails concernant le cas Potchorek, afin que nul doute ne subsiste dorénavant dans l'esprit de l'inspecteur Patin et

dans le mien? Nous sommes, l'un et l'autre, anxieux d'entendre votre récit...

Brandon secoua délicatement la cendre de son havane, s'installa confortablement dans son fauteuil et commença :

— Il faut que je remonte un peu en arrière et que je vous parle d'événements qui se sont produits dans ces dernières années aux Etats-Unis. Vous savez, sans doute, que la plupart de nos grandes villes, New-York et Chicago principalement, mais aussi San Francisco, Los Angeles et Hollywood ont été infestées par des bandes appelées « gangs » et que les « gangsters » qui en faisaient partie nous ont soumis à de rudes épreuves... Nous avons été littéralement sur les dents pendant de nombreuses années et, chaque fois que nous avions la chance, après une lutte sans merci, de capturer ou d'abattre un chef de bande, l'homme était aussitôt remplacé et tout était à recommencer...

« Je ne suis plus tout jeune et ma carrière est déjà longue, car voilà près d'un quart de siècle que je l'exerce. Vous pensez que je me suis trouvé maintes fois en présence de brutes sanguinaires et que, par conséquent, je ne m'indigne plus comme au début devant la malhonnêteté, la bassesse et la crapulerie de certains individus : là-dessus, je puis dire que je suis blasé, mais je dois reconnaître que ce Potchorek m'a vraiment étonné et exaspéré par sa cruauté

et son audace. Cet homme, qui ne reculait devant rien pour assouvir ses passions et ses haines, était un véritable fléau pour la société et a trouvé le moyen de me faire considérer tous les autres comme des petits saints... par comparaison, bien entendu.

« Un beau jour, Potchorek a fait son apparition à New-York, on ne sait pas très exactement comment, et sans doute à la suite d'histoires fâcheuses dont il avait été le héros en Pologne.

« C'était un homme d'une intelligence remarquable, qui avait certainement reçu une instruction supérieure. Il parlait couramment et sans accent : l'anglais, le français et bien d'autres langues. Il ne fut pas long à devenir gangster et à former une bande. Il commit un certain nombre de méfaits, mais nous fûmes assez heureux pour le mettre rapidement hors d'état de nuire et il fut bien obligé de dissoudre son organisation. Il comprit vite qu'à New-York il n'arriverait à rien et partit pour Chicago d'abord et, finalement, alla se fixer à Hollywood qui prenait un essor prodigieux et où Potchorek reconnut tout de suite un terrain merveilleux propice à ses exploits. Il se mit sans tarder à l'œuvre, recruta des partisans, mais il se heurta, presque dès le premier jour, à la concurrence. Hollywood était, en effet, le fief jusqu'alors exclusif d'une femme redoutable, Vivian Lodge. Cette femme,

d'une famille honorable, s'était dévoyée peu à peu et commandait alors un gang parfaitement organisé, duquel faisait partie Bunny Charley, s'occupant de ce que nous appelons le « racketting ». C'était une fort jolie femme, d'une audace extraordinaire, une sorte de légende qui s'était formée autour d'elle attirait irrésistiblement tout ce que la ville comptait de mauvais garçons et d'aventuriers. En fait, il était difficile de rivaliser avec elle.

« Potchorek, qui, comme je vous l'ai dit, était loin d'être un imbécile, fit la seule chose possible à ce moment : il s'enrôla dans la bande de Vivian Lodge et s'y fit très vite remarquer.

« Mais un beau jour, Vivian se fit prendre et fut condamnée à un certain nombre de mois de prison, le gang était donc décapité et désemparé. L'heure de Potchorek, par contre, avait sonné. Il prit, de sa propre autorité, la succession de Vivian. Cela n'alla d'ailleurs pas tout seul, car une partie de la bande restait fidèle à la prisonnière et ne suivit pas Potchorek; mais, par contre, celui-ci ne craignait rien d'une bande concurrente sans chef, et dès lors il écuma Hollywood comme aucun gangster n'avait su le faire auparavant, si bien que la police locale s'avoua incapable de mener la lutte et adressa des appels de détresse à l'administration fédérale. C'est sur moi que retomba l'honneur d'aller prêter main-forte à mes collègues californiens. Au moment

de mon arrivée, Vivian venait de sortir de prison et avait, naturellement, repris la tête de ses partisans, de sorte que la lutte avait repris entre Potchorek et elle. Une bataille rangée venait de se livrer, au cours de laquelle Potchorek avait perdu trois de ses meilleurs hommes. Mais il avait su profiter de l'absence involontaire de Vivian pour renforcer et organiser sa troupe de telle façon que Vivian devait succomber. Elle préféra prendre la fuite et s'embarquer pour l'Europe. Mais Potchorek, devenu son ennemi mortel, avait juré de se venger et la suivit de l'autre côté de l'Océan. Le chef de la police d'Hollywood fut d'avis de les arrêter tous les deux, car aussi longtemps qu'ils seraient en liberté la ville resterait sous le coup de la terreur. Et je reçus l'ordre de partir à mon tour pour retrouver leurs traces.

« Avant mon départ, j'appris incidemment que Vivian avait pris des leçons de français et que, d'autre part, elle avait toujours parlé avec le plus grand enthousiasme de Paris, qu'elle ne connaissait pas. De plus, certaines recherches faites dans les banques m'avaient confirmé dans l'idée que c'était bien dans la capitale française qu'elle avait trouvé refuge. J'appris aussi que Potchorek était parti sur un vapeur de la French Line. Dès lors, je n'hésitai plus et vins me fixer à Paris. Les mois passèrent sans qu'il me fût possible de retrouver la trace de mon gibier.

Voyant combien mes recherches étaient difficiles, je compris que si je devais arriver à un résultat, ce ne serait qu'en fréquentant ce que vous appelez la pègre. Ce ne fut d'ailleurs pas commode, car ce monde est à peu près aussi fermé que l'aristocratie.

« Enfin, je finis par apprendre l'existence d'une bande italienne, commandée par un certain Mancini qui mettait Montmartre en coupe réglée. Je parvins à entrer en contact avec lui, puis comme l'homme restait méfiant et hostile, j'employai les grands moyens et fondai à mon tour la bande dite des Américains, dont je pris la tête, cela va sans dire. Je n'eus aucun mal pour la constituer, car, hélas! trop de mes compatriotes dévoyés pullulent dans votre ville.

« Je pris donc le nom de Wilson et voici pourquoi : c'était celui d'un gangster fameux qui purgeait et purge encore une longue peine de prison à Sing-Sing. Or il se trouvait que j'étais le sosie de ce Wilson.

« Mais ici l'histoire se complique. J'appris un beau jour que j'avais un rival, également chef d'une bande composée d'Américains, qui n'était autre que Charley. Ce fut un trait de lumière : Charley avait été le premier lieutenant et l'ami chéri de Vivian Lodge... Donc, si Charley était à Paris, Vivian s'y trouvait aussi... et dans ce cas, il y avait à parier cent contre un que Potchorek n'était pas loin. Vous voyez, messieurs,

que se vérifiait une fois de plus que le hasard est le plus grand auxiliaire de la police.

« J'appris aussi que, longtemps auparavant, Wilson, le vrai Wilson avait rendu de grands services à Charley alors à ses débuts... Par l'un de mes hommes, je réussis à prendre contact avec Charley, qui ne douta pas un seul instant que je ne fusse Wilson. Dès lors, je m'attachai à leurs pas, et après leur aventure au commissariat de l'Opéra où vous les aviez interrogés, mon cher Monsieur Patin, j'allai les voir à leur hôtel, et je priai Charley de me venir en aide dans la lutte acharnée que je soutenais contre mon ennemi mortel Mancini.

« Charley, par reconnaissance pour les services de Wilson, se mit à mon entière disposition. Mais ce fut à l'insu de Vivian, qui était lasse des aventures et s'opposait énergiquement à ce que son cher Charley risquât de nouveau sa vie.

« A ce moment, j'avais rempli la moitié de ma mission, puisque j'avais retrouvé Vivian, mais Potchorek restait introuvable. J'avais bien l'impression qu'il devait avoir quelques relations avec la bande de Mancini, dont les agissements paraissaient calqués sur ceux de Potchorek à Hollywood, mais ce n'était qu'une impression, et, d'autre part, j'étais en très mauvais termes avec Mancini, qui avait juré d'avoir ma peau. Je tâchai d'engager Mancini et Charley dans une

bataille avec la police, et vous savez aussi bien que moi, Monsieur Patin, comment les choses tournèrent, et la peine que j'eus à vous échapper... Malheureusement, Charley fut tué au cours de la rencontre. Je fis alors chercher Vivian et parvins à la décider de quitter son hôtel, pour venir loger chez moi et s'affilier à ma bande; ainsi, je l'avais constamment sous la main. Avouez que c'était déjà un résultat appréciable...

« Je viens de vous dire que j'avais constitué une bande d'authentiques gangsters, auxquels il fallait bien donner une occupation. Trois de mes hommes étaient en danger, dans une affaire de contrebande où Charley avait joué un rôle... C'était à cette affaire que je faisais allusion, le fameux document trouvé sur Charley, alias Sparks, et dont vous ne parveniez pas à comprendre la signification...

« Vous les aviez arrêtés, il fallait absolument intervenir. Vivian m'accompagnait partout. Avec elle je grimpai dans une locomotive haut-le-pied que son chauffeur avait momentanément abandonnée et... le reste, vous le savez, Monsieur Patin. Un point, cependant, était resté obscur pour moi, et je pense que c'est vous qui pourrez l'éclaircir : « Comment avez-vous su que mes gens devaient se trouver là? »

— J'avais été prévenu par une lettre anonyme. Je suppose que l'auteur en était Mancini, ou peut-être Potchore -Jolinon. Car il ne faut

pas oublier que je lui avais confié le papier trouvé sur Sparks... Mais continuez, je vous prie, Monsieur Brandon...

— C'est alors que se place l'histoire fanambulesque du perroquet Jacquot. Vous souvenez-vous avec quelle soudaineté l'oiseau s'est précipité sur moi? Je suis sûr qu'il aurait fini par me crever les yeux si Vivian ne l'avait abattu d'un coup de revolver... J'ai su, depuis, pourquoi le pseudo-Jolinon avait emmené son perroquet Jacquot.

« J'ai trouvé l'explication tout au long dans la lettre que Vivian avait déposée chez son avocat et qui devait m'être remise après sa mort. Jacquot appartenait à Potchorek depuis fort longtemps, déjà, à l'époque où le bandit faisait partie du gang de Vivian. Or cette dernière avait une véritable passion pour le perroquet, qui le lui rendait bien.

« Elle s'amusait fréquemment à bavarder avec lui, et l'oiseau la connaissait, et venait dès qu'elle l'appelait. C'est sur ce détail que Potchorek comptait pour retrouver un jour celle qu'il cherchait. Il avait l'intuition qu'elle devait être en relations avec moi et, lors de la bataille de la *Cage d'Or*, il nous avait suivis et il avait reconnu Charley... C'est d'ailleurs pour cela que vous l'avez rencontré rue Lepic... Il n'eut dès lors plus la moindre hésitation, et, dès qu'il sut que vous alliez entrer en contact avec mes hommes et

moi-même, il emmena Jacquot à tout hasard. Et le hasard lui fut favorable...

— Cette fois, s'exclama Patin, je comprends... Je comprends d'abord la colère folle qui s'était emparée de lui quand Mancini l'avait empoigné dans la rue Lepic, et je comprends pourquoi Jacquot l'avait appelé Po... Il fallait voir avec quelle rage il avait fait taire son oiseau bavard... Il avait évidemment peur d'être trahi par Jacquot... Car j'ai pu recueillir, à mon tour, pas mal de détails sur Potchorek, tout au moins sur une partie de son existence à Paris. Il avait été au service de Jolinon, et c'est à Jolinon que le perroquet appartenait. Un beau jour, Potchorek disparut avec l'oiseau et quelques billets de mille francs. C'est probablement à ce moment qu'il se réfugia à New-York, où il a eu affaire à vous, Monsieur Brandon.

« Revenu à Paris, à la poursuite de Vivian, il rendit visite à son ancien patron, qui était devenu reporter en chef de *Paris-Minuit*. Il lui raconta qu'il avait fait fortune aux Etats-Unis, lui remboursa avec intérêts le montant de son larcin, et fit tant et si bien qu'il finit par circonvenir Jolinon et entrer dans son intimité. C'était surtout pour l'étudier, s'assimiler ses habitudes, ses manies, copier ses tics et sa façon de parler et de s'habiller, afin de pouvoir réaliser le projet diabolique qu'il avait conçu. Potchorek, en effet, ne songeait à rien moins que supprimer Jolinon

et se faire passer pour lui. Ainsi, il aurait ses entrées un peu partout et pourrait faire la nique à la police. Il arriva à ses fins, cela, nous le savons. D'autre part, le vieux reporter n'écrivait presque plus et laissait le plus clair de la besogne aux jeunes rédacteurs. Et puis, avec son intelligence lumineuse et son instruction si poussée, je suis persuadé qu'il aurait réussi à donner le change...

« Potchorek acheta la maison de la Villette, qui avait été construite pour un original féru d'aventures et la tête farcie de romans policiers, et y fit apporter les modifications nécessaires pour en faire à la fois un dépôt de marchandises volées et le cimetière de ses ennemis. C'est là qu'il fit disparaître le vieux Jolinon, dont nous avons retrouvé le squelette... Il joua ensuite son rôle avec une telle perfection que même la vieille Mme Marodon s'y laissa prendre : il s'était mis absolument dans la peau de sa victime. Elle remarqua simplement que son maître avait acheté un nouveau perroquet, ce qui, après tout, n'avait rien d'étonnant, puisque M. Jolinon en avait déjà possédé un, autrefois. En réalité, c'était bien le même Jacquot qui réintégrait le domicile de la rue Mazagran.

« Moi-même, je n'avais pas le moindre soupçon. Sans doute, je trouvais que M. Jolinon parlait beaucoup, à tort et à travers, mais il n'était pas le seul de son espèce... A présent, bien sûr,

je me rends compte que c'était une tactique de sa part de se faire passer pour un vieil original...

« J'ai bien flairé quelque chose d'anormal au moment de l'assassinat de Couté, l'employé de M. Vilard, car il me paraissait être trop bien informé sur le crime de la rue de la Paix, d'autant plus que le public ignorait encore tout du crime. De plus, il m'avait menacé de me tourner en ridicule dans son journal, et je fis semblant de me plier à ses exigences par crainte de ses articles.

« La deuxième fois, je trouvai drôle de le rencontrer rue Lepic, et surtout de le voir s'enfuir. Enfin, l'aventure du perroquet, sur la voie de garage, m'avait tellement intrigué que je résolus de l'observer de plus près...

« Mais, en somme, je n'avais rien contre lui de positif : tout se bornait à des soupçons vagues, à des impressions plus ou moins fondées. D'ailleurs, en raisonnant, je me disais que je devais me laisser emporter par mon imagination et que l'individu devait être un maniaque, sans plus.

« C'est sans doute pour cela que je n'hésitai pas à le suivre quand il vint me proposer de me conduire à la retraite de l'Invisible.

« Vous voyez comme nos deux récits se complètent l'un l'autre, Monsieur Brandon. Mais ce que je ne puis arriver à comprendre, c'est comment vous êtes arrivé à point nommé pour me

sauver la vie; une seconde plus tard, j'étais froidement exécuté par cet animal féroce...

— C'est très simple, répondit l'Américain. Je vous ai dit, tout à l'heure, que Vivian avait écrit, avant sa mort, une lettre qui m'était destinée. Elle avait compris, en retrouvant Jacquot, qu'elle venait de se trahir, et avait, du coup, deviné que Jolinon n'était autre que Potchorek. Déjà moi-même, ce soir-là, j'avais soupçonné la chose, et la lettre de Vivian me l'avait confirmée. Après bien des hésitations, j'avais fini par admettre cette hypothèse invraisemblable; mais, dans ce cas, ce n'était pas seulement Vivian qui s'était trahie, mais lui aussi. Et, en homme logique, Potchorek, qui n'était pas un imbécile, ne devait plus avoir qu'une seule idée en tête, celle de se débarrasser de vous avant que vous ne découvriez le pot-aux-roses. Dès lors, je vous surveillai moi-même, de façon à intervenir et à prendre Potchorek sur le fait. Quand j'ai vu qu'il vous emmenait en voiture, j'ai filé là-bas à toute vitesse, et je me trouvais sur place avant votre arrivée... Et voilà!

« Il faut aussi que je vous dise que le soi-disant Dupont n'est autre que ce « Poil de Carotte » dont il vous avait parlé. Potchorek a tué le jeune Couté qui avait voulé résister. Il a tué Mancini qui commençait à devenir très curieux. Il est aussi l'assassin de Vivian, chez le coiffeur de la place des Ternes... Il est encore celui de

Nina et de Giacomo, dont la fin n'est plus qu'une question d'heures. Et maintenant, Messieurs, je vais vous donner une copie du document mystérieux trouvé dans la doublure du smoking de Sparks et vous révéler sa signification : *Est,* c'est la gare de l'Est; *les signaux* correspondent à trois signaux lumineux; *le garage N° 2,* c'est la deuxième voie de garage à gauche après ces signaux. Quant aux *bois,* c'étaient trois wagons censés contenir un chargement de bois. En réalité, il s'agissait de marchandises passées en fraude.

« Voilà, je pense, l'affaire élucidée dans ses moindres détails.

— Oui. Pourtant, je crois que vous pourriez m'éclairer encore sur un point, reprit Patin. Quand j'ai interrogé Vivian, elle m'a proposé 20.000 francs pour l'autoriser à téléphoner. Qui pensez-vous qu'elle voulait avertir?

— Je l'ignore, probablement Burton et Huxley, deux amis de Charley... Ils sont d'ailleurs venus d'eux-mêmes et ont réussi à délivrer les prisonniers...

Brandon se leva :

— Et maintenant, Messieurs, que cette affaire mystérieuse a cessé de l'être, je vous prie de m'excuser et de me laisser prendre congé de vous. Demain matin, je m'embarque pour l'Amérique, et j'ai encore des quantités de courses à

faire... sans compter les formalités à accomplir pour réclamer l'extradition de Potchorek...

— Pour celles-ci, répondit le Directeur de la Sûreté, vous pouvez vous les épargner. En effet, Potchorek a commis ses derniers crimes en France. C'est donc là qu'il sera d'abord jugé, et je pense que tout ce que nous pourrions livrer à l'Amérique, ce serait un Potchorek préalablement guillotiné!... Mais je tiens, avant votre départ, à vous dire toute l'admiration de la police française pour la façon magistrale dont vous avez mené votre enquête et pour l'aide précieuse que vous nous avez apportée...

— Et moi, dit Patin, je n'oublierai jamais que, sans vous, mon cadavre aurait été rejoindre le squelette de M. Jolinon...

La suite n'a qu'un intérêt documentaire : Potchorek, sachant très bien qu'il n'échapperait à la guillotine française — et c'était peu probable — que pour monter sur la chaise électrique, préféra se faire justice lui-même. Le lendemain, on le retrouva mort dans sa cellule : il s'était brisé le crâne contre les murs. Whitney Brandon en fut avisé par radio.

Patin fut promu commissaire. Il l'avait bien mérité. Mais il demanda à changer de service, et on le pourvut d'un poste où les aventures mouvementées n'étaient guère à attendre.

FIN

La Collection **Edward Brooker** vous a séduit ?
Les six premiers volumes parus :

LA MORT VIENT A 6 HEURES
LE BACILLE BX 766
LA TREIZIEME MAIN
LA MAISON SANS FENETRES
LES CAISSES DE M. LISSAC
LA VENGEANCE DE L'INVISIBLE

vous ont passionné...

Pour vous permettre de recevoir chez vous, **dès leur parution** les 6 prochains volumes du magnifique écrivain que l'on a pu surnommer **Un nouveau Wallace,** les **Publications Georges Ventillard** viennent de créer pour vous l'**Abonnement Brooker.**

Contre mandat de

20 FRANCS

adressé aux **Publications Georges VENTILLARD, 142, rue Montmartre, Paris** (2e), vous recevrez au début de chaque mois

PENDANT SIX MOIS

le volume mensuel de la **Collection Brooker.**

Un des volumes envoyés par l'**Abonnement Brooker** sera dédicacé personnellement au souscripteur par M. Edward Brooker, le grand écrivain que l'on a pu surnommer **Un nouveau Wallace.**

LES PUBLICATIONS
Georges VENTILLARD
ont créé pour vous

3 GRANDS HEBDOMADAIRES

MON FILM

la grande revue française
— illustrée du cinéma —

1 fr. le numéro

3 contes
20 articles
50 photos

DANS CHAQUE NUMERO

J E U D I

la belle revue française
– illustrée de la famille –

0 fr. 50 le numéro

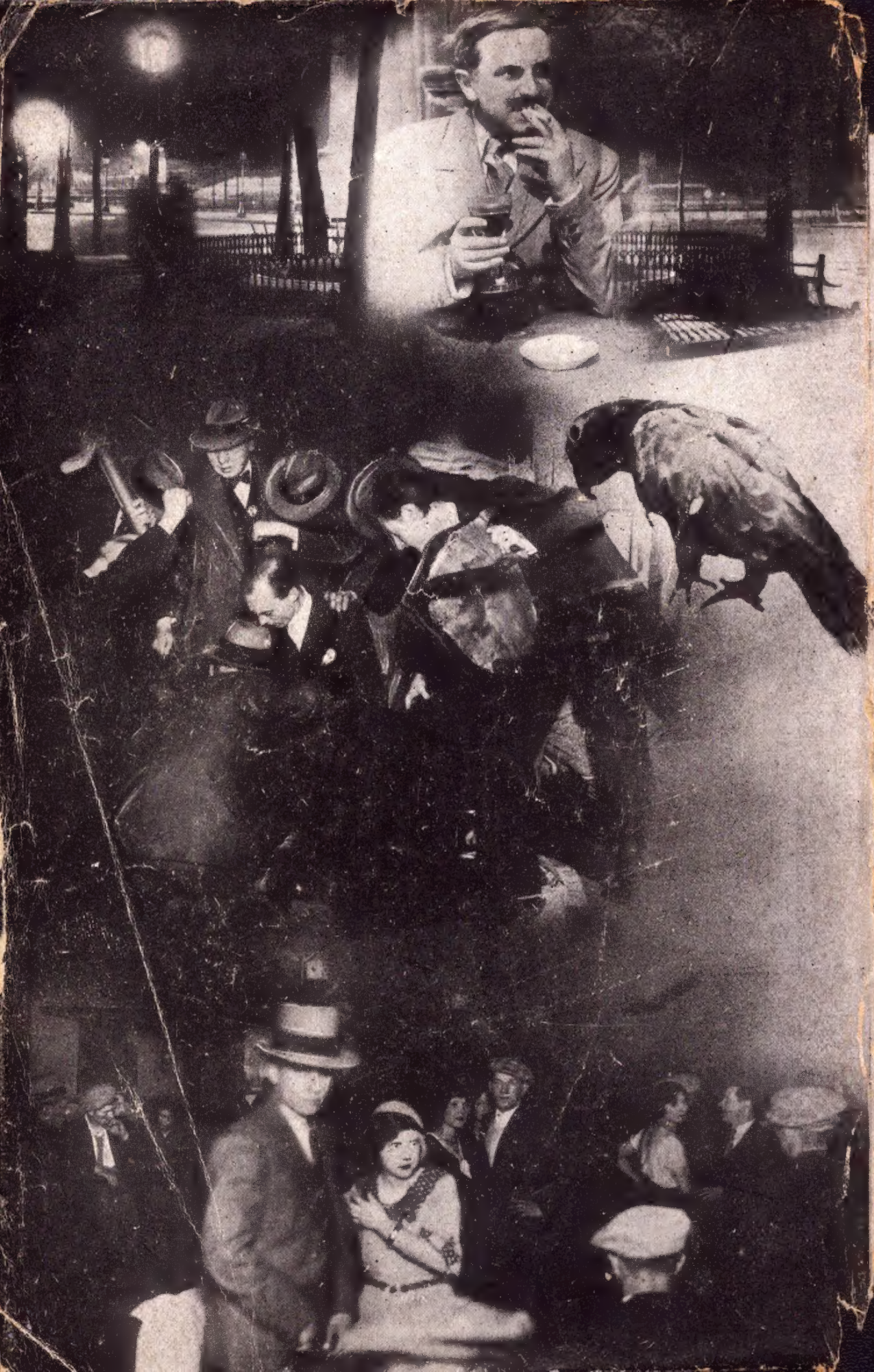
3 contes
4 pages en 4 couleurs
10 articles

DANS CHAQUE NUMERO

M A R I U S

le roi des journaux gais
QUI RIT ET FAIT RIRE
tous les samedis
0 fr. 50 le numéro

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE,
7, rue du Sergent-Blandan,
ISSY-LES MOULINEAUX.



L'I

EDWARD BROOKER

3F 50